

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Le] christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion  
chrétienne [Document électronique] / [par feu M. Boulanger...]

## PREFACE

p1

Lettre de l' auteur

à

Monsieur .

Je reçois, monsieur, avec reconnaissance les  
observations que vous m' envoyez sur mon ouvrage.  
Si je suis sensible aux éloges que vous daignez en  
faire, j' aime trop la vérité, pour me choquer de  
la franchise avec laquelle vous me proposez vos  
objections ; je les trouve assez graves, pour mériter  
toute mon attention. Ce seroit être bien peu  
philosophe, que de n' avoir point le courage  
d' entendre contredire ses opinions. Nous ne sommes  
point des théologiens ; nos démêlés sont de nature  
à se terminer à l' amiable ; ils ne doivent  
ressembler en rien à ceux des apôtres de la  
superstition, qui ne cherchent qu' à se surprendre  
mutuellement

p11

par des argumens captieux, et qui, aux dépens de la  
bonne foi, ne combattent jamais que pour défendre la  
cause de leur vanité et de leur propre entêtement.  
Nous desirons tous deux le bien du genre humain ; nous  
cherchons la vérité ; nous ne pouvons, cela posé,  
manquer d' être d' accord.  
Vous commencez par admettre la nécessité d' examiner  
la religion et de soumettre ses opinions au tribunal  
de la raison ; vous convenez que le christianisme  
ne peut soutenir cet examen, et qu' aux yeux du bon

sens il ne paroîtra jamais qu' un tissu d' absurdités, de fables décousues, de dogmes insensés, de cérémonies puériles, de notions empruntées des chaldéens, des égyptiens, des phéniciens, des grecs et des romains. En un mot, vous avouez que ce système religieux n' est que le produit informe de presque toutes les anciennes superstitions, enfantées par le fanatisme oriental, et diversement

p111

modifiées par les circonstances, les tems, les intérêts, les caprices, les préjugés de ceux qui se sont depuis donnés pour des inspirés, pour des envoyés de Dieu, pour des interprètes de ses volontés nouvelles.

Vous frémissez des horreurs que l' esprit intolérant des chrétiens leur a fait commettre, toutes les fois qu' ils en ont eu le pouvoir ; vous sentez qu' une religion, fondée sur un dieu sanguinaire, ne peut être qu' une religion de sang ; vous gémissiez de cette phrénésie, qui s' empare dès l' enfance de l' esprit des princes et des peuples, et les rend également esclaves de la superstition et de ses prêtres, les empêche de connoître leurs véritables intérêts, les rend sourds à la raison, les détourne des grands objets qui devroient les occuper. Vous reconnoissez qu' une religion, fondée sur l' enthousiasme, ou sur l' imposture, ne

p1V

peut avoir de principes assurés, doit être une source éternelle de disputes, doit toujours finir par causer des troubles, des persécutions et des ravages, sur-tout lorsque la puissance politique se croira indispensablement obligée d' entrer dans ses querelles. Enfin, vous allez jusqu' à convenir qu' un bon chrétien, qui suit littéralement la conduite que l' évangile lui prescrit, comme la plus parfaite, ne connoît en ce monde aucun des rapports sur lesquels la vraie morale est fondée, et ne peut être qu' un misanthrope inutile, s' il manque d' énergie, et n' est qu' un fanatique turbulent, s' il a l' ame échauffée.

Après ces aveux, comment peut-il se faire que vous jugiez que mon ouvrage est dangereux ? Vous me dites *que le sage doit penser pour lui seul* ; qu' il faut une religion, bonne, ou mauvaise, au

peuple ; qu' elle est un frein nécessaire aux esprits simples et

pV

grossiers, qui sans elle n' auroient plus de motifs pour s' abstenir du crime et du vice. Vous regardez la réforme des préjugés religieux comme impossible ; vous jugez que les princes, qui peuvent seuls l' opérer, sont trop intéressés à maintenir leurs sujets dans un aveuglement dont ils profitent. Voilà, si je ne me trompe, les objections les plus fortes que vous m' ayez faites, je vais tâcher de les lever.

D' abord je ne crois pas qu' un livre puisse être dangereux pour le peuple. Le peuple ne lit pas plus qu' il ne raisonne ; il n' en n' a, ni le loisir, ni la capacité : d' un autre côté, ce n' est pas la religion, c' est la loi qui contient les gens du peuple, et quand un insensé leur diroit de voler ou d' assassiner, le gibet les avertiroit de n' en rien faire. Au surplus, si par hasard il se trouvoit parmi le peuple un homme en état de lire un ouvrage philosophique, il est certain que cet homme ne

pV1

seroit pas communément un scélérat à craindre. Les livres ne sont faits que pour la partie d' une nation, que ses circonstances, son éducation, ses sentimens, mettent au-dessus du crime. Cette portion éclairée de la société, qui gouverne l' autre, lit et juge les ouvrages ; s' ils contiennent des maximes fausses, ou nuisibles, ils sont bientôt, ou condamnés à l' oubli, ou dévoués à l' exécration publique : s' ils contiennent des vérités, ils n' ont aucun danger à courir. Ce sont des fanatiques, des prêtres et des ignorans, qui font les revolutions ; les personnes éclairées, désintéressées et sensées, sont toujours amies du repos.

Vous n' êtes point, monsieur, du nombre de ces penseurs pusillanimes, qui croient que la vérité soit capable de nuire : elle ne nuit qu' à ceux qui trompent les hommes, et elle sera toujours utile au reste du genre humain.

pV11

Tout a dû vous convaincre depuis long-tems, que

tous les maux, dont notre espèce est affligée, ne viennent que de nos erreurs, de nos intérêts mal entendus, de nos préjugés, des idées fausses que nous attachons aux objets.

En effet, pour peu que l'on ait de suite dans l'esprit, il est aisé de voir que ce sont en particulier les préjugés religieux qui ont corrompu la politique et la morale. Ne sont-ce pas des idées religieuses et surnaturelles qui firent regarder les souverains comme des dieux ? C'est donc la religion qui fit éclore les despotes et les tyrans ; ceux-ci firent de mauvaises loix ; leur exemple corrompit les grands ; les grands corrompirent les peuples ; les peuples viciés devinrent des esclaves malheureux,

pV111

occupés à se nuire, pour plaire à la grandeur, et pour se tirer de la misère. Les rois furent appelés les *images de Dieu* ; ils furent absolus comme lui ; ils créèrent le juste et l'injuste ; leurs volontés sanctifièrent souvent l'oppression, la violence, la rapine ; et ce fut par la bassesse, par le vice et le crime, que l'on obtint la faveur. C'est ainsi que les nations se sont remplies de citoyens pervers, qui, sous des chefs corrompus par des notions religieuses, se firent continuellement une guerre ouverte, ou clandestine, et n'eurent aucuns motifs pour pratiquer la vertu.

Dans des sociétés ainsi constituées, que peut faire la religion ? Ses terreurs éloignées, ou ses promesses ineffables, ont-elles jamais empêché les hommes de se livrer à leurs passions, ou de chercher leur bonheur par les voies les plus faciles ? Cette religion a-t-elle influé sur les mœurs des souverains,

p1X

qui lui doivent leur pouvoir divin ? Ne voyons-nous pas des princes, remplis de foi, entreprendre à chaque instant les guerres les plus injustes ; prodiguer inutilement le sang et les biens de leurs sujets ; arracher le pain des mains du pauvre, pour augmenter les trésors du riche insatiable ; permettre et même ordonner le vol, les concussions, les injustices ? Cette religion,

que tant de souverains regardent comme l' appui de leur trône, les rend-elle donc plus humains, plus réglés, plus tempérans, plus chastes, plus fidèles à leurs sermens ? Hélas ! Pour peu que nous consultations, l' histoire, nous y verrons des souverains orthodoxes, zélés et religieux jusqu' au scrupule, être en même tems des parjures, des usurpateurs, des adulteres, des voleurs, des assassins, des hommes enfin qui agissent comme s' ils ne craignoient point ce dieu qu' ils honorent de bouche. Parmi ces courtisans

pX

qui les entourent, nous verrons un alliage continuel de christianisme et de crime, de dévotion et d' iniquité, de foi et de vexations, de religion et de trahisons. Parmi ces prêtres d' un dieu pauvre et crucifié, qui fondent leur existence sur sa religion, qui prétendent que sans elle il ne peut y avoir de morale, ne voyons-nous pas régner l' orgueil, l' avarice, la lubricité, l' esprit de domination et de vengeance ? Leurs prédications continuelles, et répétées depuis tant de siècles, ont-elles véritablement influé sur les moeurs des nations ? Les conversions, que leurs discours opèrent,

pX1

sont-elles vraiment utiles ? Changent-elles les coeurs des peuples qui les écoutent ? De l' aveu même de ces docteurs, ces conversions sont très-rares, ils vivent toujours *dans la lie des siècles* ; la perversité humaine augmente chaque jour, et chaque jour ils déclament contre des vices et des crimes, que la coutume autorise, que le gouvernement encourage, que l' opinion favorise, que le pouvoir récompense, et que chacun se trouve intéressé à commettre, sous peine d' être malheureux.

Ainsi, de l' aveu même de ses ministres, la religion, dont les préceptes ont été inculqués dès l' enfance et se répètent sans relâche, ne peut rien contre la dépravation des moeurs. Les hommes mettent toujours la religion de côté, dès qu' elle s' oppose à leurs desirs ; ils ne l' écoutent que lorsqu' elle favorise leurs passions, lorsqu' elle s' accorde avec leur tempérament,

pX11

et avec les idées qu' ils se font du bonheur. Le libertin s' en moque, lorsqu' elle condamne ses débauches ; l' ambitieux la méprise, lorsqu' elle met des bornes à ses voeux ; l' avare ne l' écoute point, lorsqu' elle lui dit de répandre des bienfaits ; le courtisan rit de sa simplicité, quand elle lui ordonne d' être franc et sincère. D' un autre côté, le souverain est docile à ses leçons, lorsqu' elle lui dit qu' il est l' image de la divinité ; qu' il doit être absolu comme elle ; qu' il est le maître de la vie et des biens de ses sujets ; qu' il doit les exterminer, quand ils ne pensent point comme lui. Le bilieux écoute avidement les préceptes de son prêtre, quand il lui ordonne de haïr ; le vindicatif lui obéit, quand il lui permet de se venger lui-même, sous prétexte de venger son dieu. En un mot, la religion ne change rien aux passions des hommes, ils ne l' écoutent, que lorsqu' elle parle à l' unisson de leurs

pX111

desirs ; elle ne les change qu' au lit de la mort : alors leur changement est inutile au monde, et le pardon du ciel, que l' on promet au repentir infructueux des mourans, encourage les vivans à persister dans le désordre jusqu' au dernier instant.

En vain la religion prêcherait-elle la vertu, lorsque cette vertu devient contraire aux intérêts des hommes, ou ne les mène à rien. On ne peut donner des moeurs à une nation dont le souverain est lui-même sans moeurs et sans vertu ; où les grands regardent cette vertu, comme une foiblesse ; où les prêtres la dégradent par leur conduite ; où l' homme du peuple, malgré les belles harangues de ses prédicateurs, sent bien que, pour se tirer de la misère, il faut se prêter aux vices de ceux qui sont plus puissans que lui. Dans des sociétés ainsi constituées, la morale ne peut être qu' une spéculation stérile, propre à exercer l' esprit, sans influer sur la conduite de

pX1V

personne, sinon d' un petit nombre d' hommes, que leur

tempérament a rendus modérés et contents de leur sort. Tous ceux qui voudront courir à la fortune, ou rendre leur sort plus doux, se laisseront entraîner par le torrent général, qui les forcera de franchir les obstacles que la conscience leur oppose. Ce n' est donc point le prêtre, c' est le souverain, qui peut établir les moeurs dans un état. Il doit prêcher par son exemple ; il doit effrayer le crime par des châtimens ; il doit inviter à la vertu par des récompenses ; il doit sur-tout veiller à l' éducation publique, afin que l' on ne seme dans les coeurs de ses sujets, que des passions utiles à la société. Parmi nous, l' éducation n' occupe presque point la politique ; celle-ci montre l' indifférence la plus profonde sur l' objet le plus essentiel au bonheur des états. Chez presque tous les peuples

pXV

modernes, l' éducation publique se borne à enseigner des langues inutiles à la plûpart de ceux qui les apprennent ; au lieu de la morale, on inculque aux chrétiens, les fables merveilleuses et les dogmes inconcevables d' une religion très-opposée à la droite raison : dès le premier pas que le jeune homme fait dans ses études, on lui apprend qu' il doit renoncer au témoignage de ses sens, soumettre sa raison, qu' on lui décrie comme un guide infidèle, et s' en rapporter aveuglément à l' autorité de ses maîtres. Mais quels sont ces maîtres ? Ce sont des prêtres, intéressés à maintenir l' univers dans des opinions dont seuls ils recueillent les fruits. Ces pédagogues mercénaires, pleins d' ignorance et de préjugés, sont rarement eux-mêmes au ton de la société. Leurs ames abjectes et rétrécies sont-elles bien capables d' instruire leurs élèves de ce qu' elles ignorent elles-mêmes ? Des pédans, avilis aux yeux

pXV1

mêmes de ceux qui leur confient leurs enfans, sont-ils bien en état d' inspirer à leurs élèves le desir de la gloire,

une noble émulation, les sentiments généreux, qui sont la source de toutes les qualités utiles à la république ? Leur apprendront-ils à aimer le bien public, à servir la patrie, à connoître les devoirs de l' homme et du citoyen, du pere de famille et des enfans, des maîtres et des serviteurs ? Non sans doute ; l' on ne voit sortir des mains de ces guides ineptes et méprisables, que des ignorans superstitieux, qui, s' ils ont profité des leçons qu' ils ont reçues, ne savent rien des choses nécessaires à la société, dont ils vont devenir des membres inutiles. De quelque côté que nous portions nos regards, nous verrons l' étude des objets les plus importans pour l' homme, totalement négligée. La morale, sous laquelle je comprends aussi la politique, n' est presque comptée pour

pXV11

rien dans l' éducation européenne ; la seule morale qu' on apprenne aux chrétiens, c' est cette morale enthousiaste, impraticable, contradictoire, incertaine, que nous voyons contenue dans l' évangile ; elle n' est propre, comme je crois l' avoir prouvé, qu' à dégrader l' esprit, qu' à rendre la vertu haïssable, qu' à former des esclaves abjects, qu' à briser le ressort de l' ame ; ou bien, si elle est semée dans des esprits échauffés, elle n' en fait que des fanatiques turbulens, capables d' ébranler les fondemens des sociétés. Malgré l' inutilité et la perversité de la morale que le christianisme enseigne aux hommes, ses partisans osent nous dire que sans religion l' on ne peut avoir des moeurs. Mais qu' est-ce qu' avoir des moeurs, dans le langage des chrétiens ? C' est prier sans relâche, c' est fréquenter les temples, c' est faire pénitence, c' est s' abstenir des plaisirs, c' est vivre dans le recueillement et la retraite. Quel bien résulte-t' il pour la société de ces pratiques, que l' on peut observer, sans avoir l' ombre de la vertu ? Si des moeurs de cette espèce conduisent

au ciel, elles sont très inutiles à la terre. Si ce sont là des vertus, il faut convenir que sans religion l' on n' a point de vertus. Mais, d' un autre côté, on peut observer fidèlement tout ce que le christianisme recommande, sans avoir aucune des vertus que la raison nous montre comme nécessaires au soutien des sociétés politiques. Il faut donc bien distinguer la morale *religieuse* de la morale *politique* : la première fait des saints, l' autre des citoyens ; l' une fait des hommes inutiles ou même nuisibles au monde, l' autre doit avoir pour objet de former à la société des membres utiles, actifs, capables de la servir, qui remplissent les devoirs d' époux, de pères, d' amis, d' associés, quelque soient d' ailleurs

pX1X

leurs opinions métaphisiques, qui, quoiqu' en dise la théologie, sont bien moins sûres que les règles invariables du bon sens. En effet, il est certain que l' homme est un être sociable, qui cherche en tout son bonheur ; qu' il fait le bien, lorsqu' il y trouve son intérêt ; qu' il n' est si communément méchant, que parce que sans cela il seroit obligé de renoncer au bien être. Cela posé, que l' éducation enseigne aux hommes à connoître les rapports qui subsistent entr' eux, et les devoirs qui découlent de ces rapports ; que le gouvernement, à l' aide des lois, des récompenses et des peines, confirme les leçons que l' éducation aura données ; que le bonheur accompagne les actions utiles et vertueuses ; que la honte, le mépris, le châtement, punissent le crime et le vice, alors les hommes auront une morale humaine, fondée sur leur propre nature, sur les besoins des nations,

pXX

sur l' intérêt des peuples et de ceux  
qui les gouvernent. Cette morale, indépendante  
des notions sublimes de la théologie,  
n' aura peut-être rien de  
commun avec la morale religieuse ;  
mais la société n' aura rien à perdre  
avec cette dernière morale, qui, comme  
on l' a prouvé, s' oppose à chaque  
instant au bonheur des états, au repos  
des familles, à l' union des citoyens.  
Un souverain, à qui la société a  
confié l' autorité suprême, tient dans ses  
mains les grands mobiles qui agissent  
sur les hommes ; il a plus de pouvoir  
que les dieux, pour établir et réformer  
les mœurs. Sa présence, ses récompenses,  
ses menaces, que dis-je ? Un seul de ses  
regards, peuvent bien plus  
que tous les sermons des prêtres.  
Les honneurs de ce monde, les  
dignités, les richesses, agissent bien plus  
fortement sur les hommes les plus religieux,  
que toutes les espérances pompeuses  
de la religion. Le courtisan

pXX1

le plus dévot craint plus son roi  
que son dieu.  
C' est donc, je le répète, le souverain  
qui doit prêcher ; c' est à lui qu' il  
appartient de réformer les mœurs ;  
elles seront bonnes, lorsque le prince  
sera bon et vertueux lui-même, lorsque  
les citoyens recevront une éducation  
honnête, qui, en leur inspirant  
de bonne heure des principes vertueux,  
les habituera à honorer la vertu, à  
détester le crime, à mépriser le vice,  
à craindre l' infamie. Cette éducation  
ne sera point infructueuse, lorsque  
des exemples continuels prouveront  
aux citoyens que c' est par des talents  
et des vertus que l' on parvient aux  
honneurs, au bien être, aux distinctions,  
à la considération, à la faveur, et  
que le vice ne conduit qu' au mépris  
et à l' ignominie. C' est à la tête  
d' une nation nourrie dans ces principes,  
qu' un prince éclairé sera réellement  
grand, puissant et respecté. Ses

pXX11

prédications seront plus efficaces que celles de ces prêtres, qui, depuis tant de siècles, déclament inutilement contre la corruption publique.

Si les prêtres ont usurpé sur la puissance souveraine le droit d' instruire les peuples, que celle-ci reprenne ses droits, ou du moins qu' elle ne souffre point qu' ils jouissent exclusivement de la liberté de régler les moeurs des nations et de leur parler de la morale ; que le monarque réprime ces prêtres eux-mêmes, quand ils enseigneront des maximes visiblement nuisibles au bien de la société. Qu' ils enseignent, s' il leur plaît, que leur dieu se change en pain, mais qu' ils n' enseignent jamais que l' on doit haïr, ou détruire ceux qui refusent de croire ce mystere ineffable. Que dans la société nul inspiré n' ait la faculté de soulever les sujets contre l' autorité, de semer la discorde, de briser les liens qui unissent les citoyens entr' eux, de troubler la paix publique pour des opinions. Le souverain, quand il voudra, pourra contenir le sacerdoce lui-même. Le fanatisme est honteux quand il se voit privé d' appui ; les prêtres eux-mêmes attendent du prince les objets de leurs desirs, et la plûpart d' entr' eux sont toujours disposés à lui sacrifier les intérêts prétendus de la religion et de la conscience, quand ils jugent ce sacrifice nécessaire à leur fortune. Si l' on me dit que les princes se croiront toujours intéressés à maintenir la religion et à ménager ses ministres, au moins par politique, lors même qu' ils en seront détrompés intérieurement ; je réponds qu' il est aisé de convaincre les souverains par une foule d' exemples, que la religion chrétienne fut cent fois nuisible à leurs

pXX1V

pareils ; que le sacerdoce fut et sera toujours le rival de la royauté ; que les prêtres chrétiens sont par leur

essence les sujets les moins soumis :  
je réponds, qu' il est facile de faire  
sentir à tout prince éclairé, que son  
intérêt véritable est de commander à  
des peuples heureux ; que c' est du bien  
être qu' il leur procure, que dépendra  
sa propre sûreté et sa propre grandeur ;  
en un mot, que son bonheur  
est lié à celui de son peuple, et qu' à  
la tête d' une nation, composée de citoyens  
honnêtes et vertueux, il sera bien  
plus fort, qu' à la tête d' une troupe  
d' esclaves ignorans et corrompus, qu' il  
est forcé de tromper, pour pouvoir  
les contenir, et d' abreuver d' impostures,  
pour en venir à bout.  
Ainsi, ne désespérons point que quelque  
jour la vérité ne perce jusqu' au  
trône. Si les lumieres de la raison et  
de la science ont tant de peines à  
parvenir jusqu' aux princes, c' est que

pXXV

des prêtres intéressés, et des courtisans  
faméliques, cherchent à les retenir dans  
une enfance perpétuelle, leur montrent  
le pouvoir et la grandeur dans des  
chimères, et les détournent des objets  
nécessaires à leur vrai bonheur. Tout  
souverain, qui aura le courage de  
penser par lui-même, sentira que sa  
puissance sera toujours chancelante  
et précaire, tant qu' elle n' aura d' appui  
que dans les phantômes de sa religion,  
les erreurs des peuples, les caprices  
du sacerdoce. Il sentira les inconvéniens  
résultans d' une administration fanatique,  
qui jusqu' ici n' a formé que des  
ignorans présomptueux, des chrétiens  
opiniâtres et souvent turbulens,  
des citoyens incapables de servir l' état, des peuples  
imbécilles, prêts à recevoir les impressions des  
guides qui les égarent ; il sentira les ressources  
immenses que mettroient dans ses mains les biens si  
long-tems usurpés sur la

pXXV1

nation par des hommes inutiles, qui,  
sous prétexte de l' instruire, la trompent  
et la dévorent. à ces fondations  
religieuses, dont le bon sens  
rougit, qui n' ont servi qu' à récompenser  
la paresse, qu' à entretenir l' insolence  
et le luxe, qu' à favoriser l' orgueil  
sacerdotal, un prince ferme et  
sage substituera des établissemens utiles  
à l' état, propres à faire germer  
les talens, à former la jeunesse, à  
récompenser les services et les vertus,  
à soulager des peuples, à faire éclore  
des citoyens.

Je me flatte, monsieur, que ces réflexions  
me disculperont à vos yeux. Je  
ne prétens point aux suffrages de ceux  
qui se croient intéressés aux maux  
de leurs concitoyens ; ce n' est point  
eux que je cherche à convaincre ; on  
ne peut rien prouver à des hommes  
vicieux et déraisonnables. J' ose donc  
espérer que vous cesserez de regarder  
mon livre comme dangereux et mes  
espérances comme totalement chimériques.

Beaucoup d' hommes sans moeurs  
ont attaqué la religion, parce qu' elle  
contrarioit leurs penchans ;  
beaucoup de sages l' ont méprisée,  
parce qu' elle leur paroissoit ridicule ;  
beaucoup de personnes l' ont regardée  
comme indifférente, parce qu' elles  
n' en ont point senti les vrais  
inconvéniens : comme citoyen, je l' attaque,  
parce qu' elle me paroît nuisible au  
bonheur de l' état, ennemie des progrès  
de l' esprit humain, opposée à  
la saine morale, dont les intérêts  
de la politique ne peuvent jamais  
se séparer. Il me reste à vous dire  
avec un poète ennemi, comme  
moi, de la superstition : *si tibi... etc. .*  
Je suis, etc...

Paris le 4 mai 1758.

p1

CHAPITRE 1

Introduction.

*de la nécessité d'examiner sa religion, et des obstacles que l'on rencontre dans cet examen.*

un être raisonnable doit dans toutes ses actions se proposer son propre bonheur et celui de ses semblables. La religion, que tout concourt à nous montrer comme l'objet le plus important à notre félicité temporelle et éternelle, n'a des avantages pour nous, qu'autant qu'elle rend notre existence heureuse en ce monde, et qu'autant que nous sommes assurés qu'elle remplira

p2

les promesses flatteuses qu'elle nous fait pour un autre. Nos devoirs, envers le dieu que nous regardons comme le maître de nos destinées, ne peuvent être fondés que sur les biens que nous en attendons, ou sur les maux que nous craignons de sa part : il est donc nécessaire que l'homme examine les motifs de ses espérances et de ses craintes ; il doit, pour cet effet, consulter l'expérience et la raison, qui seules peuvent le guider ici bas ; par les avantages que la religion lui procure dans le monde visible qu'il habite, il pourra juger de la réalité de ceux qu'elle lui fait espérer dans un monde invisible, vers lequel elle lui ordonne de tourner ses regards. Les hommes, pour la plupart, ne tiennent à leur religion que par habitude ; ils n'ont jamais examiné sérieusement les raisons qui les y attachent, les motifs de leur conduite, les fondemens

p3

de leurs opinions : ainsi la chose, que tous regardent comme la plus importante pour eux, fut toujours celle qu'ils craignirent le plus d'approfondir ; ils suivent les routes que leurs pères leur ont tracées ; ils croient, parce qu'on leur a dit dès

l' enfance qu' il falloit croire ; ils  
esperent, parce que leurs ancêtres ont  
espéré ; ils tremblent, parce que leurs  
devanciers ont tremblé ; presque jamais  
ils n' ont daigné se rendre compte  
des motifs de leur croyance. Très-peu  
d' hommes ont le loisir d' examiner, ou  
la capacité d' envisager les objets de  
leur vénération habituelle, de leur  
attachement peu raisonné, de leurs  
craintes traditionnelles ; les nations sont  
toujours entraînées par le torrent de  
l' habitude, de l' exemple, du préjugé :  
l' éducation habitue l' esprit aux opinions  
les plus monstrueuses, comme le  
corps aux attitudes les plus gênantes :  
tout ce qui a duré longtems paroît

p4

sacré aux hommes ; ils se croiroient  
coupables, s' ils portoient leurs regards  
téméraires sur les choses revêtues du  
sceau de l' antiquité : prévenus en faveur  
de la sagesse de leurs peres, ils  
n' ont point la présomption d' examiner  
après eux ; ils ne voyent point  
que de tous tems l' homme fut la dupe  
de ses préjugés, de ses espérances et  
de ses craintes, et que les mêmes raisons  
lui rendirent presque toujours  
l' examen également impossible.  
Le vulgaire, occupé de travaux nécessaires  
à sa subsistance, accorde une  
confiance aveugle à ceux qui prétendent  
le guider ; il se repose sur eux  
du soin de penser pour lui ; il souscrit  
sans peine à tout ce qu' ils lui prescrivent ;  
il croiroit offenser son dieu,  
s' il doutoit un instant de la bonne  
foi de ceux qui lui parlent en son  
nom. Les grands, les riches, les gens  
du monde, lors même qu' ils sont plus  
éclairés que le vulgaire, se trouvent

p5

intéressés à se conformer aux préjugés  
reçus, et même à les maintenir ; ou

bien, livrés à la mollesse, à la dissipation et aux plaisirs, ils sont totalement incapables de s'occuper d'une religion qu'ils font toujours céder à leurs passions, à leurs penchans, et au desir de s'amuser. Dans l'enfance, nous recevons toutes les impressions qu'on veut nous donner ; nous n'avons, ni la capacité, ni l'expérience, ni le courage nécessaires pour douter de ce que nous enseignent ceux dans la dépendance desquels notre foiblesse nous met. Dans l'adolescence, les passions fougueuses et l'ivresse continuelle de nos sens nous empêchent de songer à une religion trop épineuse et trop triste pour nous occuper agréablement : si par hasard un jeune homme l'examine, c'est sans suite, ou avec partialité ; un coup d'oeil superficiel le dégoûte bientôt d'un objet si déplaisant. Dans l'âge mûr, des soins divers,

p6

des passions nouvelles, des idées d'ambition, de grandeur, de pouvoir, le desir des richesses, des occupations suivies, absorbent toute l'attention de l'homme fait, ou ne lui laissent que peu de momens pour songer à cette religion, que jamais il n'a le loisir d'approfondir. Dans la vieillesse, des facultés engourdies, des habitudes identifiées avec la machine, des organes affoiblis par l'âge et les infirmités, ne nous permettent plus de remonter à la source de nos opinions enracinées ; la crainte de la mort, que nous avons devant les yeux, rendroit d'ailleurs très-suspect un examen auquel la terreur préside communément. C'est ainsi que les opinions religieuses, une fois admises, se maintiennent pendant une longue suite de siècles ; c'est ainsi que d'âge en âge les nations se transmettent des idées qu'elles n'ont jamais examinées ; elles croient que leur bonheur est attaché à des institutions

p7

dans lesquelles un examen plus  
mûr leur montreroit la source de la  
plûpart de leurs maux. L' autorité vient  
encore à l' appui des préjugés des  
hommes, elle leur défend l' examen,  
elle les force à l' ignorance, elle se  
tient toujours prête à punir quiconque  
tenteroit de les désabuser.

Ne soyons donc point surpris, si  
nous voyons l' erreur presque identifiée  
avec la race humaine ; tout semble  
concourir à éterniser son aveuglement ;  
toutes les forces se réunissent  
pour lui cacher la vérité : les tyrans  
la détestent et l' oppriment, parce  
qu' elle ose discuter leurs titres  
injustes et chimériques ; le sacerdoce la  
décrie, parce qu' elle met au néant ses  
prétentions fastueuses ; l' ignorance,  
l' inertie, et les passions des peuples,  
les rendent complices de ceux qui se trouvent  
intéressés à les aveugler, pour les  
tenir sous le joug, et pour tirer parti  
de leurs infortunes : par-là, les nations

p8

gémissent sous des maux héréditaires,  
jamais elles ne songent à y remédier,  
soit parce qu' elles n' en connoissent  
point la source, soit parce que l' habitude  
les accoutume au malheur et leur  
ôte même le desir de se soulager.  
Si la religion est l' objet le plus important  
pour nous, si elle influe nécessairement  
sur toute la conduite de la vie,  
si ses influences s' étendent non-seulement  
à notre existence en ce monde,  
mais encore à celle que l' homme  
se promet pour la suite, il n' est  
sans doute rien qui demande un  
examen plus sérieux de notre part :  
cependant c' est de toutes les choses celle  
dans la quelle le commun des hommes  
montre le plus de crédulité ; le même  
homme, qui apportera l' examen le plus  
sérieux dans la chose la moins intéressante  
à son bien-être, ne se donne aucune  
peine pour s' assurer des motifs qui  
le déterminent à croire, ou à faire des

choses, desquelles, de son aveu, dépend  
sa félicité temporelle et éternelle ;  
il s' en rapporte aveuglément à ceux  
que le hasard lui a donnés pour guides ;  
il se repose sur eux du soin d' y penser  
pour lui, et parvient à se faire un mérite  
de sa paresse même et de sa crédulité :  
en matière de religion, les hommes  
se font gloire de rester toujours  
dans l' enfance et dans la barbarie.  
Cependant il se trouva dans tous  
les siècles des hommes, qui, détrompés  
des préjugés de leurs concitoyens,  
osèrent leur montrer la vérité. Mais  
que pouvoit leur foible voix contre  
des erreurs sucées avec le lait, confirmées  
par l' habitude, autorisées par  
l' exemple, fortifiées par une politique  
souvent complice de sa propre ruine ?  
Les cris imposans de l' imposture réduisirent  
bientôt au silence ceux qui  
voulurent réclamer en faveur de la  
raison ; en vain le philosophe essayait-il  
d' inspirer aux hommes du courage,

tandis que leurs prêtres et leurs rois  
les forcèrent de trembler.  
Le plus sûr moyen de tromper les  
hommes, et de perpétuer leurs préjugés,  
c' est de les tromper dans l' enfance :  
chez presque tous les peuples modernes,  
l' éducation ne semble avoir pour  
objet que de former des fanatiques,  
des dévots, des moines, c' est-à-dire,  
des hommes nuisibles, ou inutiles  
à la société ; on ne songe nulle part  
à former des citoyens : les princes  
eux-mêmes, communément victimes de l' éducation  
superstitieuse qu' on leur donne,  
demeurent toute leur vie dans  
l' ignorance la plus profonde de leurs  
devoirs et des vrais intérêts de leurs  
états ; ils s' imaginent avoir tout fait  
pour leurs sujets, s' ils leur font  
remplir l' esprit d' idées religieuses, qui  
tiennent lieu de bonnes loix, et qui  
dispensent leurs maîtres du soin pénible

de les bien gouverner. La religion ne semble imaginée que pour rendre les

p11

souverains et les peuples également esclaves du sacerdoce ; celui-ci n' est occupé qu' à susciter des obstacles continuels au bonheur des nations ; par-tout où il régné, le souverain n' a qu' un pouvoir précaire, et les sujets sont dépourvus d' activité, de science, de grandeur d' ame, d' industrie, en un mot des qualités nécessaires au soutien de la société.

Si dans un état chrétien on voit quelqu' activité, si l' on y trouve de la science, si l' on y rencontre des moeurs sociales, c' est qu' en dépit de leurs opinions religieuses, la nature, toutes les fois qu' elle le peut, ramene les hommes à la raison et les force de travailler à leur propre bonheur. Toutes les nations chrétiennes, si elles étoient conséquentes à leurs principes, devroient être plongées dans la plus profonde inertie ; nos contrées seroient habitées par un petit nombre de pieux sauvages, qui ne se rencontreroient

p12

que pour se nuire. En effet, à quoi bon s' occuper d' un monde, que la religion ne montre à ses disciples que comme un lieu de passage ? Quelle peut être l' industrie d' un peuple, à qui l' on répète tous les jours que son Dieu veut qu' il prie, qu' il s' afflige, qu' il vive dans la crainte, qu' il gémissé sans cesse ? Comment pourroit subsister une société composée d' hommes à qui l' on persuade qu' il faut avoir du zèle pour la religion, et que l' on doit haïr et détruire ses semblables pour des opinions ? Enfin, comment peut-on attendre de l' humanité, de la justice, des vertus, d' une foule de fanatiques à qui l' on propose, pour modèle, un dieu cruel, dissimulé,

méchant, qui se plaît à voir couler les larmes de ses malheureuses créatures, qui leur tend des embuches, qui les punit pour y avoir succombé, qui ordonne le vol, le crime et le carnage ? Tels sont pourtant les traits sous lesquels le christianisme nous peint

p13

le dieu qu' il hérita des juifs. Ce dieu fut un sultan, un despote, un tyran, à qui tout fut permis ; l' on fit pourtant de ce dieu le modèle de la perfection ; l' on commit en son nom les crimes les plus révoltans, et les plus grands forfaits furent toujours justifiés, dès qu' on les commit pour soutenir sa cause, ou pour mériter sa faveur. Ainsi la religion chrétienne, qui se vante de prêter un appui inébranlable à la morale, et de présenter aux hommes les motifs les plus forts pour les exciter à la vertu, fut pour eux une source de divisions, de fureurs et de crimes ; sous prétexte de leur apporter la paix, elle ne leur apporta que la fureur, la haine, la discorde et la guerre ; elle leur fournit mille moyens ingénieux de se tourmenter ; elle répandit sur eux des fléaux inconnus à leurs peres ; et le chrétien, s' il eut été sensé, eut mille fois regretté la paisible ignorance des ses ancêtres idolâtres.

p14

Si les moeurs des peuples n' eurent rien à gagner avec la religion chrétienne, le pouvoir des rois, dont elle prétend être l' appui, n' en retira pas de plus grands avantages ; il s' établit dans chaque état deux pouvoirs distingués ; celui de la religion, fondé sur Dieu lui-même, l' emporta presque toujours sur celui du souverain ; celui-ci fut forcé de devenir le serviteur des prêtres, et toutes les fois qu' il refusa de fléchir le genou devant eux, il fut

proscrit, dépouillé de ses droits,  
exterminé par des sujets que la religion  
excitoit à la révolte, ou par des fanatiques,  
aux mains desquels elle remettoit son couteau.  
Avant le christianisme, le souverain de l' état  
fut communément le souverain du prêtre ;  
depuis que le monde est chrétien, le  
souverain n' est plus que le premier  
esclave du sacerdoce, que l' exécuter  
de ses vengeances et de ses décrets.  
Concluons donc que la religion

p15

chrétienne n' a point de titre pour se  
vanter des avantages qu' elle procure  
à la morale, ou à la politique. Arrachons-lui  
donc le voile dont elle se couvre ;  
remontons à sa source ; analysons  
ses principes ; suivons-la dans sa  
marche, et nous trouverons que, fondée  
sur l' imposture, sur l' ignorance et  
sur la crédulité, elle ne fut et ne sera  
jamais utile qu' à des hommes qui se  
croient intéressés à tromper le genre  
humain ; qu' elle ne cessa jamais de  
causer les plus grands maux aux nations,  
et qu' au lieu du bonheur qu' elle  
leur avoit promis, elle ne servit qu' à  
les enivrer de fureurs, qu' à les inonder  
de sang, qu' à les plonger dans  
le délire et dans le crime, qu' à leur  
faire méconnoître leurs véritables intérêts  
et leurs devoirs les plus saints.

p16

## CHAPITRE 2

*histoire abrégée du peuple juif.*  
dans une petite contrée, presque  
ignorée des autres peuples, vivoit une  
nation, dont les fondateurs, longtems  
esclaves chez les égyptiens, furent délivrés  
de leur servitude par un prêtre  
d' Héliopolis, qui par son génie, et ses  
connoissances superieures, sut prendre  
de l' ascendant sur eux. Cet homme,

connu sous le nom de Moïse, nourri

p17

dans les sciences de cette région fertile en prodiges et mere des superstitions, se mit donc à la tête d' une troupe de fugitifs, à qui il persuada qu' il étoit l' interprête des volontés de leur dieu, qu' il conversoit particulièrement avec lui, qu' il en recevoit directement les ordres. Il appuya, dit-on, sa mission par des oeuvres qui parurent surnaturelles à des hommes ignorans des voies de la nature et des ressources de l' art. Le premier des ordres qu' il leur donna,

p18

de la part de son dieu, fut de voler leurs maîtres, qu' ils étoient sur le point de quitter. Lorsqu' il les eut ainsi enrichis des dépouilles de l' égypte, qu' il se fut assuré de leur confiance, il les conduisit dans un désert, où, pendant quarante ans, il les accoutuma à la plus aveugle obéissance ; il leur apprit les volontés du ciel, la fable merveilleuse de leurs ancêtres, les cérémonies bisares auxquelles le très-haut attachoit ses faveurs ; il leur inspira sur-tout la haine la plus envenimée contre les dieux des autres nations, et la cruauté la plus étudiée contre ceux qui les adoroient : à force de carnage et de sévérité, il en fit des esclaves souples à ses volontés, prêts à seconder ses passions, prêts à se sacrifier pour satisfaire ses vues ambitieuses ; en un mot, il fit des hébreux, des monstres de phrénésie et de férocité. Après les avoir ainsi animés de cet esprit destructeur, il leur montra les terres et

p19

les possessions de leurs voisins, comme

l' héritage que Dieu même leur avoit assigné.

Fiers de la protection de *jehovah* , les hébreux marcherent à la victoire ; le ciel autorisa pour eux la fourberie et la cruauté ; la religion, unie à l' avidité, étouffa chez eux les cris de la nature, et sous la conduite de leurs chefs inhumains, ils détruisirent les nations chananéennes avec une barbarie qui révolte tout homme en qui la superstition n' a pas totalement anéanti la raison. Leur fureur, dictée par le ciel même, n' épargna, ni les enfans à la mamelle, ni les vieillards débiles, ni les femmes enceintes, dans les villes où ces monstres porterent

p20

leurs armes victorieuses. Par les ordres de Dieu, ou de ses prophètes, la bonne foi fut violée, la justice fut outragée, et la cruauté fut exercée.

Brigands, usurpateurs et meurtriers, les hébreux parvinrent enfin à s' établir dans une contrée peu fertile, mais qu' ils trouverent délicieuse, au sortir de leur désert. Là, sous l' autorité

p21

de leurs prêtres, représentans visibles de leur dieu caché, ils fonderent un état détesté de ses voisins, et qui fut en tout tems l' objet de leur haine, ou de leur mépris. Le sacerdoce, sous le nom de *théocratie* , gouverna longtems ce peuple aveugle et farouche ; il lui persuada qu' en obéissant à ses prêtres, il obéissoit à son dieu lui-même.

Malgré la superstition, forcé par les circonstances, ou peut-être fatigué du joug de ses prêtres, le peuple hébreu voulut enfin avoir des rois, à l' exemple des autres nations ; mais, dans le choix de son monarque, il se crut obligé de s' en rapporter à

un prophète. Ainsi commença la monarchie  
des hébreux, dont les princes  
furent néanmoins toujours traversés  
dans leurs entreprises, par des prêtres,  
des inspirés, des prophètes ambitieux,  
qui susciterent sans fin des  
obstacles aux souverains qu' ils ne trouverent

p22

point assez soumis à leurs propres volontés. L'histoire des juifs ne nous montre, dans tous ses périodes, que des rois aveuglément soumis au sacerdoce, ou perpétuellement en guerre avec lui, et forcés de périr sous ses coups.

La superstition féroce, ou ridicule, du peuple juif, le rendit l'ennemi né du genre humain, et en fit l'objet de son indignation et de ses mépris : toujours il fut rebelle, et toujours il fut maltraité par les conquérans de sa chétive contrée. Esclave tour-à-tour des égyptiens, des babyloniens, et des grecs, il éprouva sans cesse les traitemens les plus durs et les mieux mérités ; souvent infidèle à son dieu, dont la cruauté, ainsi que la tyrannie de ses prêtres le dégoûtèrent fréquemment, il ne fut jamais soumis à ses princes ; ceux-ci l'écrasèrent inutilement sous un sceptre de fer, jamais ils ne parvinrent à en faire un

p23

sujet attaché ; le juif fut toujours la victime et la dupe de ses inspirés, et dans ses plus grands malheurs, son fanatisme opiniâtre, ses espérances insensées, sa crédulité infatigable, le soutinrent contre les coups de la fortune. Enfin, conquise avec le reste du monde, la Judée subit le joug des romains.

Objet du mépris de ses nouveaux maîtres, le juif fut traité durement, et avec hauteur, par des hommes que sa loi lui fit détester dans son coeur ; aigri par l'infortune, il n'en devint que plus séditieux, plus fanatique, plus aveugle. Fière des promesses de son dieu ; remplie de confiance pour les oracles qui, en tout tems, lui annonçerent un bien-être qu'elle n'eut jamais ; encouragée par les enthousiastes, ou les imposteurs, qui successivement se jouèrent de sa crédulité, la nation juive attendit toujours un *messie*, un monarque, un libérateur, qui la

p24

débarrassât du joug sous lequel elle gémissait, et qui la fit régner elle-même sur toutes les nations de l' univers.

*histoire abrégée du christianisme.*

ce fut au milieu de cette nation, ainsi disposée à se repaître d' espérances et de chimères, que se montra un nouvel inspiré, dont les sectateurs sont parvenus à changer la face de la terre. Un pauvre juif, qui se prétendit issu du sang royal de David, ignoré long-tems

p25

dans son propre pays, sortit tout d' un coup de son obscurité pour se faire des prosélites. Il en trouva dans la plus ignorante populace ; il lui prêcha donc sa doctrine, et lui persuada qu' il étoit le fils de Dieu, le libérateur de sa nation opprimée, le messie annoncé par les prophètes. Ses disciples, ou imposteurs, ou séduits, rendirent un témoignage éclatant de sa puissance ; ils prétendirent que sa mission avoit été prouvée par des miracles sans nombre. Le seul prodige, dont il fut incapable, fut de convaincre les juifs, qui, loin d' être touchés de ses oeuvres bienfaisantes et merveilleuses, le firent mourir par un supplice infamant. Ainsi, le fils de Dieu mourut à

p26

la vue de tout Jérusalem ; mais ses adhérens assurèrent qu' il étoit secrètement ressuscité trois jours après sa mort. Visible pour eux seuls, et invisible pour la nation qu' il étoit venu éclairer et amener à sa doctrine, Jésus ressuscité conversa, dit-on, quelque tems avec

ses disciples, après quoi il remonta  
au ciel, où, devenu Dieu comme son  
pere, il partage avec lui les adorations  
et les hommages des sectateurs de sa  
loi. Ceux-ci, à force d' accumuler des  
superstitions, d' imaginer des impostures,  
de forger des dogmes, d' entasser des  
mysteres, ont peu-à-peu  
formé un système religieux, informe et  
décousu, qui fut appellé le *christianisme* ,  
d' après le nom du *Christ* son fondateur.  
Les différentes nations, auxquelles  
les juifs furent respectivement soumis,  
les avoient infectés d' une multitude  
de dogmes empruntés du paganisme :  
ainsi la religion judaïque, égyptienne

p27

dans son origine, adopta les rites,  
les notions, et une portion des idées  
des peuples avec qui les juifs converserent.  
Il ne faut donc point être  
surpris si nous voyons les juifs, et les  
chrétiens qui leur succéderent, imbus  
de notions puisées chez les phéniciens,  
chez les mages ou les perses, chez  
les grecs et les romains. Les erreurs  
des hommes, en matiere de religion,  
ont une ressemblance générale ; elles  
ne paroissent différentes que par leurs  
combinaisons. Le commerce des juifs  
et des chrétiens, avec les grecs, leur  
fit surtout connoître la philosophie de  
Platon, si analogue avec l' esprit  
romanesque des orientaux, et si conforme  
au génie d' une religion qui se fit un  
devoir de se rendre inaccessible à la  
raison. Paul, le plus ambitieux et

p28

le plus enthousiaste des disciples de  
Jésus, porta donc sa doctrine, assaisonnée  
de sublime et de merveilleux,  
aux peuples de la Grèce, de l' Asie,  
et même aux habitans de Rome ; il eut  
des sectateurs, parce que tout homme,  
qui parle à l' imagination des

hommes grossiers, les mettra dans ses  
intérêts, et cet apôtre actif peut passer,  
à juste titre, pour le fondateur  
d' une religion, qui, sans lui, n' eut pu  
s' étendre, par le défaut de lumieres  
de ses ignorans collègues, dont il ne  
tarda pas à se séparer, pour être chef  
de sa secte.

p29

Quoi qu' il en soit, le christianisme,  
dans sa naissance, fut forcé de se borner  
aux gens du peuple ; il ne fut embrassé  
que par les hommes les plus  
abjects d' entre les juifs et les payens :  
c' est sur des hommes de cette espèce  
que le merveilleux a le plus de droit.  
Un dieu infortuné, victime innocente  
de la méchanceté, ennemi des riches  
et des grands, dut être un objet consolant

p30

pour des malheureux. Des moeurs  
austeres, le mépris des richesses,  
les soins, désintéressés en apparence,  
des premiers prédicateurs de  
l' évangile, dont l' ambition se bernoit  
à gouverner les ames, l' égalité que  
la religion mettoit entre les hommes, la  
communauté des biens, les secours  
mutuels que se prêtoient les membres  
de cette secte, furent des objets  
très-propres à exciter les desirs des pauvres,  
et à multiplier les chrétiens. L' union,  
la concorde, l' affection réciproque,  
continuellement recommandées  
aux premiers chrétiens, dûrent séduire  
des ames honnêtes ; la soumission aux  
puissances, la patience dans les  
souffrances, l' indigence et l' obscurité,  
firent regarder la secte naissante comme  
peu dangereuse dans un gouvernement  
accoutumé à tolérer toutes sortes de  
sectes. Ainsi, les fondateurs du christianisme  
eurent beaucoup d' adhérens  
dans le peuple, et n' eurent pour contradicteurs,

ou pour ennemis, que quelques prêtres idolâtres, ou juifs, intéressés à soutenir les religions établies. Peu-à-peu le nouveau culte, couvert par l'obscurité de ses adhérens, et par les ombres du mystère, jeta de très-profondes racines, et devint trop étendu pour être supprimé. Le gouvernement romain s'aperçut trop tard des progrès d'une association méprisée ; les chrétiens, devenus nombreux, osèrent braver les dieux du paganisme, jusque dans leurs temples. Les empereurs et les magistrats, devenus inquiets, voulurent éteindre une secte qui leur faisoit ombrage ; ils persécutèrent des hommes qu'ils ne pouvoient ramener par la douceur, et que leur fanatisme rendoit opiniâtres ; leurs supplices intéressèrent en leur faveur ; la persécution ne fit que multiplier le nombre de leurs amis : enfin, leur constance dans les tourmens parut surnaturelle et divine à ceux

qui en furent les témoins. L'enthousiasme se communiqua, et la tyrannie ne servit qu'à procurer de nouveaux défenseurs à la secte qu'on vouloit étouffer. Ainsi, que l'on cesse de nous vanter les merveilleux progrès du christianisme ; il fut la religion du pauvre ; elle annonçoit un dieu pauvre ; elle fut prêchée par des pauvres à de pauvres ignorans ; elle les consola de leur état ; ses idées lugubres elles-mêmes furent analogues à la disposition d'hommes malheureux et indigens. L'union et la concorde, que l'on admire tant dans les premiers chrétiens, n'est pas plus merveilleuse ; une secte naissante et opprimée demeure unie, et craint de se séparer d'intérêts. Comment, dans ces premiers tems, ses prêtres persécutés eux-mêmes, et traités comme des *perturbateurs*, eussent-ils osé

prêcher l' intolérance et la persécution ?  
Enfin, les rigueurs, exercées contre

p33

les premiers chrétiens, ne purent leur faire changer de sentiments, parce que la tyrannie irrite, et que l' esprit de l' homme est indomptable, quand il s' agit des opinions auxquelles il croit son salut attaché. Tel est l' effet immanquable de la persécution. Cependant, les chrétiens, que l' exemple de leur propre secte auroit dû détromper, n' ont pu jusqu' à présent se guérir de la fureur de persécuter.

Les empereurs romains, devenus chrétiens eux-mêmes ; c' est-à-dire, entraînés par un torrent devenu général, qui les força de se servir des secours d' une secte puissante, firent monter la religion sur le trône ; ils protégèrent l' église et ses ministres ; ils voulurent que leurs courtisans adoptassent leurs idées ; ils regarderent de mauvais oeil ceux qui restèrent attachés à l' ancienne religion ; peu-à-peu ils en vinrent jusqu' à en interdire l' exercice ; il finit par être défendu sous peine de mort. On persécuta

p34

sans ménagement ceux qui s' en tinrent au culte de leurs peres ; les chrétiens rendirent alors aux payens, avec usure, les maux qu' ils en avoient reçus. L' empire romain fut rempli de séditions, causées par le zele effréné des souverains, et de ces prêtres pacifiques, qui peu auparavant ne vouloient que la douceur et l' indulgence. Les empereurs, ou politiques, ou superstitieux, comblèrent le sacerdoce de largesses et de bienfaits, que souvent il méconnut ; ils établirent son autorité ; ils respecterent ensuite, comme divin, le pouvoir qu' ils avoient eux-mêmes créé. On déchargea les prêtres de toutes les fonctions civiles, afin que rien ne les

détournât du ministère sacré. Ainsi,  
les pontifes d' une secte jadis rampante  
et opprimée, devinrent indépendans :  
enfin, devenus plus puissans que les  
rois, ils s' arrogèrent bientôt le droit

p35

de leur commander à eux-mêmes. Ces prêtres  
d' un dieu de paix, presque toujours  
en discorde entr' eux, communiquèrent  
leurs passions et leurs fureurs  
aux peuples, et l' univers étonné vit  
naître, sous *la loi de grace* , des  
querelles et des malheurs qu' il n' avoit  
jamais éprouvés sous les divinités paisibles  
qui s' étoient autrefois partagé,  
sans dispute, les hommages des mortels.  
Telle fut la marche d' une superstition,  
innocente dans son origine,  
mais qui par la suite, loin de  
procurer le bonheur aux hommes, fut pour  
eux une pomme de discorde, et le  
germe fécond de leurs calamités.  
*paix sur la terre, et bonne volonté aux  
hommes.* c' est ainsi que s' annonce cet  
évangile, qui a coûté au genre humain  
plus de sang que toutes les autres religions  
du monde prises collectivement.  
 *aimez votre dieu de toutes vos forces, et  
votre prochain comme vous-même.* voilà,

p36

selon le législateur et le dieu des  
chrétiens, la somme de leurs devoirs :  
cependant, nous voyons les chrétiens  
dans l' impossibilité d' aimer ce dieu  
farouche, sévère et capricieux, qu' ils  
adorent ; et, d' un autre côté, nous  
les voyons éternellement occupés à  
tourmenter, à persécuter, à détruire  
leur prochain, et leurs frères. Par  
quel renversement une religion, qui  
ne respire que la douceur, la concorde,  
l' humilité, le pardon des injures,  
la soumission aux souverains, est-elle  
mille fois devenue le signal de la  
discorde, de la fureur, de la révolte, de

la guerre, et des crimes les plus noirs ?  
Comment les prêtres du dieu de paix  
ont-ils pu faire servir son nom de prétexte,  
pour troubler la société, pour  
en bannir l'humanité, pour autoriser  
les forfaits les plus inouis, pour mettre  
les citoyens aux prises, pour assassiner  
les souverains ?  
Pour expliquer toutes ces contradictions,

p37

il suffit de jeter les yeux sur  
le dieu que les chrétiens ont hérité  
des juifs. Non contents des couleurs  
affreuses, sous lesquelles Moïse l' a  
peint, les chrétiens ont encore défiguré  
son tableau. Les châtimens passagers  
de cette vie sont les seuls dont  
parle le législateur hébreu ; le chrétien  
voit son dieu barbare se vengeant  
avec rage, et sans mesure, pendant  
l'éternité. En un mot, le fanatisme  
des chrétiens se nourrit par  
l'idée révoltante d'un enfer, où leur  
dieu, changé en un bourreau aussi  
injuste qu'implacable, s'abreuvera des  
larmes de ses créatures infortunées,  
et perpétuera leur existence, pour continuer  
à la rendre éternellement malheureuse.  
Là, occupé de sa vengeance,  
il jouira des tourmens du pécheur ;  
il écoutera avec plaisir les hurlemens  
inutiles dont il fera retentir son  
cachot embrasé. L'espérance de voir

p38

finir ses peines ne mettra point d'intervalle  
entre ses supplices.  
En un mot, en adoptant le dieu  
terrible des juifs, le christianisme en hérite  
encore sur sa cruauté : il le représente  
comme le tyran le plus insensé,  
le plus fourbe, le plus cruel,  
que l'esprit humain puisse concevoir ;  
il suppose qu'il traite ses sujets avec  
une injustice et une barbarie vraiment  
dignes d'un démon. Pour nous convaincre

de cette vérité, exposons le tableau de la mythologie judaïque, adoptée et rendue plus extravagante par les chrétiens.

#### CHAPITRE 4

*de la mythologie chrétienne, ou des idées que le christianisme nous donne de Dieu et de sa conduite.*

Dieu, par un acte inconcevable de sa toute-puissance, fait sortir l' univers

p39

du néant ; il crée le monde pour être la demeure de l' homme, qu' il a fait à son image ; à peine cet homme, unique objet des travaux de son dieu, a-t-il vu la lumière, que son créateur lui tend un piège, auquel il savoit sans doute qu' il devoit succomber. Un serpent, qui parle, séduit une femme, qui n' est point surprise de ce phénomène ; celle-ci, persuadée par le serpent, sollicite son mari de manger un fruit défendu par Dieu lui-même. *Adam*, le pere du genre humain, par cette faute légère, attire sur lui-même, et sur sa postérité innocente, une foule de maux, que la mort suit, sans encore les terminer. Par l' offense d' un

p40

seul homme, la race humaine entiere devient l' objet du courroux céleste ; elle est punie d' un aveuglement involontaire, par un déluge universel. Dieu se repent d' avoir peuplé le monde ; il trouve plus facile de noyer et de détruire l' espèce humaine, que de changer son coeur. Cependant un petit nombre de justes échappe à ce fléau ; mais la terre submergée, le genre humain anéanti, ne suffisent point encore à sa vengeance implacable. Une race nouvelle paroît ;

quoique sortie des amis de Dieu, qu' il  
a sauvés du naufrage du monde, cette  
race recommence à l' irriter par de  
nouveaux forfaits ; jamais le tout-puissant  
ne parvient à rendre sa créature telle  
qu' il la desire ; une nouvelle corruption  
s' empare des nations, nouvelle  
colere de la part de *Jehovah* .  
Enfin, partial dans sa tendresse et  
dans sa préférence, il jette les yeux  
sur un assyrien idolâtre ; il fait une

p41

alliance avec lui ; il lui promet que sa  
race, multipliée comme les étoiles du  
ciel, ou comme les grains de sable de  
la mer, jouira toujours de la faveur  
de son dieu ; c' est à cette race choisie  
que Dieu révèle ses volontés ; c' est  
pour elle qu' il dérange cent fois l' ordre  
qu' il avoit établi dans la nature ;  
c' est pour elle qu' il est injuste, qu' il  
détruit des nations entieres. Cependant,  
cette race favorisée n' en est pas  
plus heureuse, ni plus attachée à son  
dieu ; elle court toujours à des dieux  
étrangers, dont elle attend des secours  
que le sien lui refuse ; elle outrage ce  
dieu qui peut l' exterminer. Tantôt ce  
dieu la punit, tantôt il la console,  
tantôt il la hait sans motifs, tantôt il  
l' aime sans plus de raison. Enfin, dans  
l' impossibilité où il se trouve de  
ramener à lui un peuple pervers, qu' il  
chérit avec opiniâtreté, il lui envoie son  
propre fils. Ce fils n' en est point écouté.  
Que dis-je ? Ce fils chéri, égal à

p42

Dieu son pere, est mis à mort par un  
peuple, objet de la tendresse obstinée  
de son pere, qui se trouve dans l' impuissance  
de sauver le genre humain,  
sans sacrifier son propre fils. Ainsi,  
un dieu innocent devient la victime  
d' un dieu juste qui l' aime ; tous deux  
consentent à cet étrange sacrifice,

jugé nécessaire par un dieu, qui sait  
qu' il sera inutile à une nation endurcie,  
que rien ne changera. La mort d' un  
dieu, devenue inutile pour Israël,  
servira donc du moins à expier les  
péchés du genre humain ? Malgré l' éternité  
de l' alliance, jurée solennellement  
par le très-haut, et tant de  
fois renouvelée avec ses descendants,  
la nation favorisée se trouve enfin  
abandonnée par son dieu, qui n' a pu  
la ramener à lui. Les mérites des souffrances  
et de la mort de son fils sont  
appliqués aux nations jadis exclues de  
ses bontés ; celles-ci sont réconciliées  
avec le ciel, devenu désormais plus

p43

juste à leur égard ; le genre humain  
rentre en grace. Cependant, malgré  
les efforts de la divinité, ses faveurs  
sont inutiles, les hommes continuent  
à pécher ; ils ne cessent d' allumer la  
colere céleste, et de se rendre dignes  
des châtimens éternels, destinés au  
plus grand nombre d' entr' eux.  
Telle est l' histoire fidelle du dieu  
sur lequel le christianisme se fonde.  
D' après une conduite si étrange, si  
cruelle, si opposée à toute raison, est-il  
donc surprenant de voir les adorateurs  
de ce dieu n' avoir aucune idée  
de leurs devoirs, méconnoître la  
justice, fouler aux pieds l' humanité, et  
faire des efforts, dans leur enthousiasme,  
pour s' assimiler à la divinité  
barbare qu' ils adorent, et qu' ils se  
proposent pour modèle ? Quelle indulgence  
l' homme est-il en droit d' attendre  
d' un dieu qui n' a pas épargné son  
propre fils ? Quelle indulgence l' homme  
chrétien, persuadé de cette fable,

p44

aura-t-il pour son semblable ? Ne doit-il  
pas s' imaginer que le moyen le plus  
sûr de lui plaire, est d' être aussi féroce

que lui ?

Au moins est-il évident que les sectateurs d' un dieu pareil doivent avoir une morale incertaine, et dont les principes n' ont aucune fixité. En effet, ce dieu n' est point toujours injuste et cruel ; sa conduite varie ; tantôt il crée la nature entiere pour l' homme ; tantôt il ne semble avoir créé ce même homme, que pour exercer sur lui ses fureurs arbitraires ; tantôt il le chérit, malgré ses fautes ; tantôt il condamne la race humaine au malheur, pour une

p45

pomme. Enfin, ce dieu immuable est alternativement agité par l' amour et la colere, par la vengeance et la pitié, par la bienveillance et le regret ; il n' a jamais, dans sa conduite, cette uniformité qui caractérise la sagesse. Partial dans son affection pour une nation méprisable, et cruel sans raison pour le reste du genre humain, il ordonne la fraude, le vol, le meurtre, et fait à son peuple chéri un devoir de commettre, sans balancer, les crimes les plus atroces, de violer la bonne foi, de mépriser le droit des gens. Nous le voyons, dans d' autres occasions, défendre ces mêmes crimes, ordonner la justice, et prescrire aux hommes de s' abstenir des choses qui troublent l' ordre de la société. Ce dieu, qui s' appelle à la fois le dieu des *vengeances* , le dieu des *miséricordes* , le dieu des *armées* et le dieu de *la paix* , souffle continuellement le froid et le chaud ; par conséquent il laisse chacun

p46

de ses adorateurs maître de la conduite qu' il doit tenir ; et par-là, sa morale devient arbitraire. Est-il donc surprenant, après cela, que les chrétiens n' aient jamais jusqu' ici pu convenir entr' eux, s' il étoit plus conforme, aux yeux

de leur dieu, de montrer de l' indulgence aux hommes, que de les exterminer pour des opinions ? En un mot, c' est un problème pour eux, de savoir s' il est plus expédient d' égorger et d' assassiner ceux qui ne pensent point comme eux, que de les laisser vivre en paix, et de leur montrer de l' humanité. Les chrétiens ne manquent point de justifier leur dieu de la conduite étrange, et si souvent inique, que nous lui voyons tenir dans les livres sacrés. Ce dieu, disent-ils, maître absolu des créatures, peut en disposer à son gré, sans qu' on puisse, pour cela, l' accuser d' injustice, ni lui demander compte de ses actions : sa justice n' est point

p47

celle de l' homme ; celui-ci n' a point le droit de blâmer. Il est aisé de sentir l' insuffisance de cette réponse. En effet, les hommes, en attribuant la justice à leur dieu, ne peuvent avoir idée de cette vertu, qu' en supposant qu' elle ressemble, par ses effets, à la justice dans leurs semblables. Si Dieu n' est point juste comme les hommes, nous ne savons plus comment il l' est, et nous lui attribuons une qualité dont nous n' avons aucune idée. Si l' on nous dit que Dieu ne doit rien à ses créatures, on le suppose un tyran, qui n' a de règle que son caprice, qui ne peut, dès lors, être le modèle de notre justice, qui n' a plus de rapports avec nous, vû que tous les rapports doivent être réciproques. Si Dieu ne doit rien à ses créatures, comment celles-ci peuvent-elles lui devoir quelque chose ? Si, comme on nous le répète sans cesse, les hommes sont, relativement à Dieu, *comme l' argille dans*

p48

*les mains du potier*, il ne peut y avoir de rapports moraux entre eux et lui.

C' est néanmoins sur ces rapports que toute religion est fondée : ainsi, dire que Dieu ne doit rien à ses créatures, et que sa justice n' est point la même que celle des hommes, c' est saper les fondemens de toute justice et de toute religion, qui suppose que Dieu doit récompenser les hommes pour le bien, et les punir pour le mal qu' ils font. On ne manquera pas de nous dire, que c' est dans une autre vie que la justice de Dieu se montrera ; cela posé, nous ne pouvons l' appeler juste dans celle-ci, où nous voyons si souvent la vertu opprimée, et le vice récompensé. Tant que les choses seront en cet état, nous ne serons point à portée d' attribuer la justice à un dieu, qui se permet, au moins pendant cette vie, la seule dont nous puissions juger, des injustices passageres que l' on le suppose

p49

disposé à réparer quelque jour. Mais cette supposition elle-même n' est-elle pas très-gratuite ? Et si ce Dieu a pu consentir d' être injuste un moment, pourquoi nous flatterions-nous qu' il ne le sera point encore dans la suite ? Comment d' ailleurs concilier une justice, aussi sujette à se démentir, avec l' immutabilité de ce dieu ? Ce qui vient d' être dit de la justice de Dieu, peut encore s' attribuer à la bonté qu' on lui attribue, et sur laquelle les hommes fondent leurs devoirs à son égard. En effet, si ce dieu est tout-puissant, s' il est l' auteur de toutes choses, si rien ne se fait que par son ordre, comment lui attribuer la bonté, dans un monde, où ses créatures sont exposées à des maux continuels, à des maladies cruelles, à des révolutions physiques et morales, enfin à la mort ? Les hommes ne peuvent attribuer la bonté à Dieu, que d' après les biens qu' ils en reçoivent ; dès qu' ils

p50

éprouvent du mal, ce dieu n' est plus bon pour eux. Les théologiens mettent à couvert la bonté de leur dieu, en

niant qu' il soit l' auteur du mal, qu' ils attribuent à un génie malfaisant, emprunté du magisme, qui est perpétuellement occupé à nuire au genre humain, et à frustrer les intentions favorables de la providence sur lui.

Dieu, nous disent ces docteurs, n' est point l' auteur du mal, il le permet seulement. Ne voyent-ils pas que permettre le mal, est la même chose que le commettre, dans un agent tout-puissant qui pourroit l' empêcher ? D' ailleurs, si la bonté de Dieu a pu se démentir un instant, quelle assurance avons-nous qu' elle ne se démentira pas toujours ? Enfin, dans le système chrétien, comment concilier avec la bonté de Dieu, ou avec sa sagesse, la conduite souvent barbare, et les ordres sanguinaires que les livres saints lui attribuent ? Comment un chrétien peut-il

p51

attribuer la bonté à un dieu, qui n' a créé le plus grand nombre des hommes que pour les damner éternellement ? On nous dira, sans doute, que la conduite de Dieu est pour nous un mystère impénétrable ; que nous ne sommes point en droit de l' examiner ; que notre foible raison se perdrait toutes les fois qu' elle voudrait sonder les profondeurs de la sagesse divine ; qu' il faut l' adorer en silence, et nous soumettre, en tremblant, aux oracles d' un dieu qui a lui-même fait connoître ses volontés : on nous ferme la bouche, en nous disant que la divinité s' est révélée aux hommes.

## CHAPITRE 5

*de la révélation.*

comment, sans le secours de la raison, connoître s' il est vrai que la divinité ait parlé ? Mais, d' un autre côté,

p52

la religion chrétienne ne proscrit-elle pas la raison ? N' en défend-elle pas l' usage dans l' examen des dogmes merveilleux qu' elle nous présente ? Ne déclame-t-elle pas sans cesse contre *une raison profane* , qu' elle accuse d' insuffisance, et que souvent elle regarde comme une révolte contre le ciel ? Avant de pouvoir juger de la révélation divine, il faudroit avoir une idée juste de la divinité. Mais où puiser cette idée, sinon dans la révélation elle-même, puisque notre raison est trop foible pour s' élever jusqu' à la connoissance de l' être suprême ? Ainsi, la révélation elle-même nous prouvera l' autorité de la révélation. Malgré ce cercle vicieux, ouvrons les livres qui doivent nous éclairer, et auxquels nous devons soumettre notre raison. Y trouvons-nous des idées précises sur ce dieu dont on nous annonce les oracles ? Saurons-nous à quoi nous en tenir sur ses attributs ? Ce dieu n' est-il

p53

pas un amas de qualités contradictoires, qui en font une énigme inexplicable ? Si, comme on le suppose, cette révélation est émanée de Dieu lui-même, comment se fier au dieu des chrétiens, qui se peint comme injuste, comme faux, comme dissimulé, comme tendant des pièges aux hommes, comme se plaisant à les séduire, à les aveugler, à les endurcir ; comme faisant des signes pour les tromper, comme répandant sur eux l' esprit de vertige et d' erreur ? Ainsi, dès les premiers pas, l' homme, qui veut s' assurer de la révélation chrétienne, est jetté dans la défiance et dans la perplexité ; il ne sait si le dieu, qui lui

p54

a parlé, n' a pas dessein de le tromper

lui-même, comme il en a trompé  
tant d' autres, de son propre aveu :  
d' ailleurs, n' est-il pas forcé de le penser,  
lorsqu' il voit les disputes interminables  
de ses guides sacrés, qui jamais  
n' ont pu s' accorder sur la façon  
d' entendre les oracles précis d' une divinité  
qui s' est expliquée.

Les incertitudes et les craintes de  
celui qui examine de bonne foi la révélation  
adoptée par les chrétiens, ne  
doivent-elles point redoubler, quand  
il voit que son dieu n' a prétendu se  
faire connoître qu' à quelques êtres  
favorisés, tandis qu' il a voulu rester  
caché pour le reste des mortels, à qui  
pourtant cette révélation étoit  
également nécessaire ? Comment saura-t-il  
s' il n' est pas du nombre de ceux à qui  
son dieu partial n' a pas voulu se faire  
connoître ? Son coeur ne doit-il pas se  
troubler à la vue d' un dieu, qui ne  
consent à se montrer, et à faire annoncer

p55

ses décrets, qu' à un nombre  
d' hommes très-peu considérable, si on  
le compare à toute l' espece humaine ?  
N' est-il pas tenté d' accuser ce dieu  
d' une malice bien noire, en voyant  
que, faute de se manifester à tant de  
nations, il a causé, pendant une  
longue suite de siècles, leur perte  
nécessaire ? Quelle idée peut-il se  
former d' un dieu qui punit des millions  
d' hommes, pour avoir ignoré des loix  
secrettes, qu' il n' a lui-même publiées  
qu' à la dérobée, dans un coin obscur  
et ignoré de l' Asie ?

Ainsi, lorsque le chrétien consulte  
même les livres révélés, tout doit  
conspirer à le mettre en garde contre  
le dieu qui lui parle ; tout lui inspire  
de la défiance contre son caractère moral ;  
tout devient incertitude pour lui ;  
son dieu, de concert avec les interprètes  
de ses prétendues volontés,  
semble avoir formé le projet de redoubler  
les ténèbres de son ignorance. En

effet, pour fixer ses doutes, on lui dit que les volontés révélées sont des *mysteres*, c'est-à-dire, des choses inaccessibles à l'esprit humain. Dans ce cas, qu'étoit-il besoin de parler ? Un dieu ne devoit-il se manifester aux hommes, que pour n'être point compris ?

Cette conduite n'est-elle pas aussi ridicule qu'insensée ? Dire que Dieu ne s'est révélé que pour annoncer des *mysteres*, c'est dire que Dieu ne s'est révélé que pour demeurer inconnu, pour nous cacher ses voies, pour dérouter notre esprit, pour augmenter notre ignorance et nos incertitudes. Une révélation qui seroit véritable, qui viendroit d'un dieu juste et bon, et qui seroit nécessaire à tous les hommes, devoit être assez claire pour être entendue de tout le genre humain. La révélation, sur laquelle le judaïsme et le christianisme se fondent, est-elle donc dans ce cas ? Les éléments d'Euclide sont intelligibles

pour tous ceux qui veulent les entendre ; cet ouvrage n'excite aucune dispute parmi les géomètres. La bible est-elle aussi claire, et les vérités révélées n'occasionnent-elles aucunes disputes entre les théologiens qui les annoncent ? Par quelle fatalité les écritures, révélées par la divinité même, ont-elles encore besoin de commentaires, et demandent-elles des lumières d'en haut, pour être crues et entendues ? N'est-il pas étonnant, que ce qui doit servir à guider tous les hommes, ne soit compris par aucun d'eux ? N'est-il pas cruel, que ce qui est le plus important pour eux, leur soit le moins connu ? Tout est *mysteres*, ténèbres, incertitudes, matière à disputes, dans une religion annoncée par le très-haut pour éclairer le genre humain. L'ancien et le nouveau testaments renferment des vérités essentielles

aux hommes, néanmoins personne ne les peut comprendre ; chacun les

p58

entend diversement, et les théologiens ne sont jamais d' accord sur la façon de les interpréter. Peu contents des mystères contenus dans les livres sacrés, les prêtres du christianisme en ont inventés de siècle en siècle, que leurs disciples sont obligés de croire, quoique leur fondateur et leur dieu n' en ait jamais parlé. Aucun chrétien ne peut douter des mystères de la trinité, de l' incarnation, non plus que de l' efficacité des sacrements, et cependant Jésus-Christ ne s' est jamais expliqué sur ces choses. Dans la religion chrétienne, tout semble abandonné à l' imagination, aux caprices, aux décisions arbitraires de ses ministres, qui s' arrogent le droit de forger des mystères et des articles de foi, suivant que leurs intérêts l' exigent. C' est ainsi que cette révélation se perpétue, par le moyen de l' église, qui se prétend inspirée par la divinité, et qui, bien loin d' éclairer l' esprit de ses enfans,

p59

ne fait que le confondre, et le plonger dans une mer d' incertitudes. Tels sont les effets de cette révélation, qui sert de base au christianisme, et de la réalité de laquelle il n' est pas permis de douter. Dieu, nous dit-on, a parlé aux hommes ; mais quand a-t-il parlé ? Il a parlé, il y a des milliers d' années, à des hommes choisis, qu' il a rendus ses organes ; mais comment s' assurer s' il est vrai que ce dieu ait parlé, sinon en s' en rapportant au témoignage de ceux mêmes qui disent avoir reçu ses ordres ? Ces interprètes des volontés divines sont donc des hommes ; mais des hommes ne sont-ils pas sujets à se tromper eux-mêmes,

et à tromper les autres ? Comment  
donc connaître si l' on peut s' en fier  
aux témoignages que ces organes du  
ciel se rendent à eux-mêmes ? Comment  
savoir s' ils n' ont point été les  
dupes d' une imagination trop vive,  
ou de quelqu' illusion ? Comment découvrir

p60

aujourd' hui s' il est bien vrai  
que ce Moïse ait conversé avec son  
dieu, et qu' il ait reçu de lui la loi  
du peuple juif, il y a quelques milliers  
d' années ? Quel étoit le tempérament  
de ce Moïse ? étoit-il flegmatique, ou  
enthousiaste ; sincère, ou fourbe ; ambitieux,  
ou désintéressé ; véridique, ou  
menteur ? Peut-on s' en rapporter  
au témoignage d' un homme, qui,  
après avoir fait tant de miracles, n' a  
jamais pu détromper son peuple de son  
idolâtrie, et qui, ayant fait passer  
quarante-sept mille israélites au fil de  
l' épée, a le front de déclarer *qu' il est  
le plus doux des hommes* ? Les livres,  
attribués à ce Moïse, qui rapportent  
tant de faits arrivés après lui, sont-ils  
bien authentiques ? Enfin, quelle preuve  
avons-nous de sa mission, sinon le  
témoignage de six cents mille israélites,  
grossiers et superstitieux, ignorans et  
crédules, qui furent peut-être les dupes  
d' un législateur féroce, toujours

p61

prêt à les exterminer, ou qui n' eurent  
jamais connoissance de ce qu' on doit  
écrire par la suite sur le compte de ce  
fameux législateur ?  
Quelle preuve la religion chrétienne  
nous donne-t-elle de la mission de  
Jésus-Christ ? Connoissons-nous son  
caractère et son tempérament ? Quel  
degré de foi pouvons-nous ajouter au  
témoignage de ses disciples, qui, de  
leur propre aveu, furent des hommes  
grossiers et dépourvus de science, par  
conséquent susceptibles de se laisser  
éblouir par les artifices d' un imposteur  
adroit ? Le témoignage des personnes  
les plus instruites de Jérusalem n' eut-il  
pas été d' un plus grand poids pour  
nous, que celui de quelques ignorans,  
qui sont ordinairement les dupes de  
qui veut les tromper ? Cela nous conduit  
actuellement à l' examen des preuves  
sur lesquelles le christianisme se  
fonde.

## CHAPITRE 6

*des preuves de la religion chrétienne ;  
des miracles ; des prophéties ; des  
martyrs.*

nous avons vu, dans les chapitres précédens, les motifs légitimes que nous avons de douter de la révélation faite aux juifs et aux chrétiens : d' ailleurs, relativement à cet article, le christianisme n' a aucun avantage sur toutes les autres religions du monde, qui toutes, malgré leur discordance, se disent émanées de la divinité, et prétendent avoir un droit exclusif à ses faveurs. L' indien assure que le *Brama* lui-même est l' auteur de son culte. Le scandinave tenoit le sien du redoutable *Odin* . Si le juif et le chrétien ont reçu le leur de *Jehovah* , par le ministère de Moïse et de Jésus, le mahométan assure qu' il a reçu le sien par son prophète, inspiré du même

dieu. Ainsi, toutes les religions se disent émanées du ciel ; toutes interdisent l' usage de la raison, pour examiner leurs titres sacrés ; toutes se prétendent vraies, à l' exclusion des autres ; toutes menacent du courroux divin ceux qui refuseront de se soumettre à leur autorité ; enfin toutes ont le caractère de la fausseté, par les contradictions palpables dont elles sont remplies ; par les idées informes, obscures, et souvent odieuses, qu' elles donnent de la divinité ; par les loix bizarres qu' elles lui attribuent ; par les disputes qu' elles font naître entre leurs sectateurs ; enfin, toutes les religions, que nous voyons sur la terre, ne nous montrent qu' un amas d' impostures et de rêveries qui révoltent également la raison. Ainsi, du côté des prétentions,

la religion chrétienne n' a aucun avantage sur les autres superstitions dont l' univers est infecté, et son origine céleste lui est contestée, par toutes les

p64

autres, avec autant de raison qu' elle conteste la leur.  
Comment donc se décider en sa faveur ? Par où prouver la bonté de ses titres ? A-t-elle des caractères distinctifs qui méritent qu' on lui donne la préférence, et quels sont-ils ? Nous fait-elle connaître, mieux que toutes les autres, l' essence et la nature de la divinité ? Hélas ! Elle ne fait que la rendre plus inconcevable ; elle ne montre en elle qu' un tyran capricieux, dont les fantaisies sont tantôt favorables, et le plus souvent nuisibles à l' espèce humaine. Rend-elle les hommes meilleurs ? Hélas ! Nous voyons que par-tout elle les divise, elle les met aux prises, elle les rend intolérants, elle les force d' être les bourreaux de leurs frères. Rend-elle les empires florissans et puissans ? Par-tout où elle régne, ne voyons-nous pas les peuples asservis, dépourvus de vigueur, d' énergie, d' activité,

p65

croupir dans une honteuse léthargie, et n' avoir aucune idée de la vraie morale ? Quels sont donc les signes auxquels on veut que nous reconnoissions la supériorité du christianisme sur les autres religions ? C' est, nous dit-on, à ses miracles, à ses prophéties, à ses martyrs. Mais je vois des miracles, des prophéties, et des martyrs dans toutes les religions du monde. Je vois par-tout des hommes, plus rusés et plus instruits que le vulgaire, le tromper par des prestiges, et l' éblouir par des oeuvres, qu' il croit surnaturelles, parce qu' il ignore les secrets de la nature

et les ressources de l' art.  
Si le juif me cite des miracles de  
Moïse, je vois ces prétendues merveilles  
opérées aux yeux du peuple le  
plus ignorant, le plus stupide, le plus  
abject, le plus crédule, dont le  
témoignage n' est d' aucun poids pour  
moi. D' ailleurs, je puis soupçonner  
que ces miracles ont été insérés dans

p66

les livres sacrés des hébreux, long-tems  
après la mort de ceux qui auroient  
pu les démentir. Si le chrétien  
me cite Jérusalem, et le témoignage de  
toute la Galilée, pour me prouver les  
miracles de Jésus-Christ, je ne vois  
encore qu' une populace ignorante qui  
puisse les attester ; ou je demande comment  
il fut possible qu' un peuple entier,  
témoin des miracles du messie,  
consentît à sa mort, la demandât même  
avec empressement ? Le peuple de  
Londres, ou de Paris, souffriroit-il  
qu' on mît à mort, sous ses yeux, un  
homme qui auroit ressuscité des morts,  
rendu la vûe aux aveugles, redressé  
des boîteux, guéri des paralytiques ?  
Si les juifs ont demandé la mort de  
Jésus, tous ses miracles sont anéantis  
pour tout homme non prévenu.  
D' un autre côté, ne peut-on pas opposer  
aux miracles de Moïse, ainsi  
qu' à ceux de Jésus, ceux que Mahomet  
opéra aux yeux de tous les peuples

p67

de La Mecque et de l' Arabie assemblés ?  
L' effet des miracles de Mahomet  
fut au moins de convaincre les arabes  
qu' il étoit un homme divin. Les miracles  
de Jésus n' ont convaincu personne  
de sa mission : S Paul lui-même,  
qui devint le plus ardent de ses disciples,  
ne fut point convaincu par les  
miracles dont, de son tems, il existoit  
tant de témoins ; il lui fallut un nouveau

miracle pour convaincre son esprit.  
De quel droit veut-on donc  
nous faire croire aujourd' hui des  
merveilles qui n' étoient point convaincantes  
du tems même des apôtres,  
c' est-à-dire, peu de tems après qu' elles  
furent opérées ?

Que l' on ne nous dise point que les  
miracles de Jésus-Christ nous sont  
aussi bien attestés qu' aucuns faits de  
l' histoire profane, et que vouloir en  
douter, est aussi ridicule que de douter  
de l' existence de Scipion ou de César,  
que nous ne croyons que sur le rapport

p68

des historiens qui nous en ont  
parlé. L' existence d' un homme, d' un  
général d' armée, d' un héros, n' est pas  
incroyable ; il n' en est pas de même  
d' un miracle. Nous ajoutons foi aux  
faits vraisemblables rapportés par  
Tite-Live, tandis que nous rejettons,  
avec mépris, les miracles qu' il nous  
raconte. Un homme joint souvent la  
crédulité la plus stupide aux talens les  
plus distingués ; le christianisme lui-même  
nous en fournit des exemples  
sans nombre. En matiere de religion,  
tous les témoignages sont suspects ;

p69

l' homme le plus éclairé voit très-mal,  
lorsqu' il est saisi d' enthousiasme ou,  
ivre de fanatisme, ou séduit par son  
imagination. Un miracle est une chose  
impossible ; Dieu ne seroit point  
immuable, s' il changeoit l' ordre de la nature.  
On nous dira, peut-être, que, sans  
changer l' ordre des choses, Dieu, ou  
ses favoris, peuvent trouver dans la  
nature des ressources inconnues aux  
autres hommes ; mais alors leurs oeuvres  
ne seront point surnaturelles, et  
n' auront rien de merveilleux. Un miracle  
est un effet contraire aux loix  
constants de la nature ; par conséquent,

Dieu lui-même, sans blesser sa sagesse, ne peut faire des miracles. Un homme sage, qui verroit un miracle, seroit en droit de douter s' il a bien vu ; il devrait examiner si l' effet extraordinaire, qu' il ne comprend pas, n' est pas dû à quelque cause naturelle, dont il ignorerait la maniere d' agir.

p70

Mais accordons, pour un instant, que les miracles soient possibles, et que ceux de Jésus ont été véritables, ou du moins n' ont point été insérés dans les évangiles longtems après le tems où ils ont été opérés. Les témoins qui les ont transmis, les apôtres qui les ont vus, sont-ils bien dignes de foi, et leur témoignage n' est-il point récusable ? Ces témoins étoient-ils bien éclairés ? De l' aveu même des chrétiens, c' étoient des hommes sans lumieres, tirés de la lie du peuple, par conséquent crédules et incapables d' examiner. Ces témoins étoient-ils désintéressés ? Non ; ils avoient, sans doute, le plus grand intérêt à soutenir des faits merveilleux, qui prouvoient la divinité de leur maître, et la vérité de la religion qu' ils vouloient établir. Ces mêmes faits ont-ils été confirmés par les historiens contemporains ? Aucun d' eux n' en a parlé, et dans une ville, aussi superstitieuse que

p71

Jérusalem, il ne s' est trouvé, ni un seul juif, ni un seul payen, qui aient entendu parler des faits les plus extraordinaires et les plus multipliés que l' histoire ait jamais rapportés. Ce ne sont jamais que des chrétiens qui nous attestent les miracles du Christ. On veut que nous croyions, qu' à la mort du fils de Dieu la terre ait tremblé, le soleil se soit éclipsé, les morts soient sortis du tombeau. Comment des événemens si extraordinaires n' ont-ils été

remarqués que par quelques chrétiens ? Furent-ils donc les seuls qui s' en apperçurent ? On veut que nous croyions que le Christ est ressuscité ; on nous cite pour témoins, des apôtres, des femmes, des disciples. Une apparition solennelle, faite dans une place publique, n' eut-elle pas été plus décisive, que toutes ces apparitions clandestines, faites à des hommes intéressés à former une nouvelle secte ? La foi chrétienne est fondée, selon s Paul, sur

p72

la résurrection de Jésus-Christ ; il falloit donc que ce fait fût prouvé aux nations, de la façon la plus claire et la plus indubitable. Ne peut-on point accuser de malice le sauveur du monde, pour ne s' être montré qu' à ses disciples et à ses favoris ? Il ne vouloit donc point que tout le monde crût en lui ? Les juifs, me dira-t-on, en mettant le Christ à mort, méritoient d' être aveuglés. Mais, dans ce cas, pourquoi les apôtres leur prêchoient-ils l' évangile ? Pouvoient-ils espérer qu' on ajoûtât plus de foi à leur rapport, qu' à ses propres yeux ?

p73

Au reste, les miracles ne semblent inventés, que pour suppléer à de bons raisonnemens ; la vérité et l' évidence n' ont pas besoin de miracles pour se faire adopter. N' est-il pas bien surprenant, que la divinité trouve plus facile de déranger l' ordre de la nature, que d' enseigner aux hommes des vérités claires, propres à les convaincre, capables d' arracher leur assentiment ? Les miracles n' ont été inventés, que pour prouver aux hommes des choses impossibles à croire ; il ne seroit pas besoin de miracles, si on leur parloit raison. Ainsi, ce sont des choses incroyables, qui servent de

preuves à d' autres choses incroyables.  
Presque tous les imposteurs, qui ont  
apporté des religions aux peuples,  
leur ont annoncé des choses improbables ;  
ensuite ils ont fait des miracles,  
pour les obliger à croire les choses  
qu' ils leur annonçoient. *vous ne pouvez,*  
ont-ils dit, *comprendre ce que je*

*p74*

*vous dis ; mais je vous prouve que je dis vrai, en faisant à vos yeux des choses que vous ne pouvez pas comprendre.* les peuples se sont payés de ces raisons ; la passion pour le merveilleux les empêcha toujours de raisonner ; ils ne virent point que des miracles ne pouvoient prouver des choses impossibles, ni changer l' essence de la vérité. Quelques merveilles que pût faire un homme, ou, si l' on veut, un dieu lui-même, elles ne prouveront jamais, que deux et deux ne font point quatre, et que trois ne font qu' un ; qu' un être immatériel, et dépourvu d' organes, ait pu parler aux hommes ; qu' un être sage, juste et bon, ait pu ordonner des folies, des injustices, des cruautés, etc. D' où l' on voit que les miracles ne prouvent rien, sinon l' adresse et l' imposture de ceux qui veulent tromper les hommes, pour confirmer les mensonges qu' ils leur ont annoncés, et la crédulité stupide de ceux que ces

imposteurs séduisent. Ces derniers ont toujours commencé par mentir, par donner des idées fausses de la divinité, par prétendre avoir eu un commerce intime avec elle ; et pour prouver ces merveilles incroyables, ils faisoient des oeuvres incroyables, qu' ils attribuoient à la toute-puissance de l' être qui les envoyoit. Tout homme, qui fait des miracles, n' a point de vérités, mais des mensonges, à prouver. La vérité est simple et claire ; le merveilleux annonce toujours la fausseté. La nature est toujours vraie ; elle agit par des loix qui ne se démentent jamais. Dire que Dieu fait des miracles, c' est dire qu' il se contredit lui-même ; qu' il dément les loix qu' il a prescrites à la nature ; qu' il rend inutile la raison humaine, dont on le fait l' auteur. Il n' y a que des imposteurs qui puissent nous dire de renoncer à l' expérience et de bannir la raison. Ainsi, les prétendus miracles, que

p76

le christianisme nous raconte, n' ont, comme ceux de toutes les autres religions, que la crédulité des peuples, leur enthousiasme, leur ignorance, et l' adresse des imposteurs pour base. Nous pouvons en dire autant des prophéties. Les hommes furent de tout tems curieux de connoître l' avenir ; ils trouverent, en conséquence, des hommes disposés à les servir. Nous voyons des enchanteurs, des devins, des prophètes, dans toutes les nations du monde. Les juifs ne furent pas plus favorisés, à cet égard, que les tartares, les négres, les sauvages, et tous les autres peuples de la terre, qui tous posséderent des imposteurs, prêts à les tromper pour des présens. Ces hommes merveilleux dûrent sentir bientôt que leurs oracles devoient être vagues et ambigus, pour n' être point démentis par les effets. Il ne faut donc point être surpris, si les prophéties judaïques sont obscures, et de nature

p77

à y trouver tout ce que l' on veut y chercher. Celles que les chrétiens attribuent à Jésus-Christ, ne sont point vues du même oeil par les juifs, qui attendent encore ce messie, que ces premiers croient arrivé depuis 18 siècles. Les prophètes du judaïsme ont annoncé de tout tems, à une nation inquiète et mécontente de son sort, un libérateur, qui fut pareillement l' objet de l' attente des romains, et de presque toutes les nations du monde. Tous les hommes, par un penchant naturel, espèrent la fin de leurs malheurs, et croient que la providence ne peut se dispenser de les rendre plus fortunés. Les juifs, plus superstitieux que tous les autres peuples, se fondant sur la promesse de leur dieu, ont dû toujours attendre un conquérant, ou un monarque, qui fît changer leur sort, et qui les tirât de l' opprobre. Comment peut-on voir ce libérateur dans la personne de Jésus, le destructeur, et non le restaurateur

p78

de la nation hébraïque, qui, depuis lui, n' eut plus aucune part à la faveur de son dieu ?  
On ne manquera pas de dire, que la destruction du peuple juif, et sa dispersion, furent elles-mêmes prédites, et qu' elles fournissent une preuve convaincante des prophéties des chrétiens. Je réponds, qu' il étoit facile de prédire la dispersion et la destruction d' un peuple toujours inquiet, turbulent, et rebelle à ses maîtres ; toujours déchiré par des divisions intestines : d' ailleurs, ce peuple fut souvent conquis et dispersé ; le temple, détruit par Titus, l' avoit déjà été par Nabuchodonosor, qui amena les tribus captives en Assyrie, et les répandit dans ses états. Nous nous appercevons de la dispersion des juifs, et non de celle des autres nations conquises, parce que celles-ci, au bout d' un certain

tems, se sont toujours confondues  
avec la nation conquérante, au lieu

p79

que les juifs ne se mêlent point avec  
les nations parmi lesquelles ils habitent,  
et en demeurent toujours distingués.

N' en est-il pas de même des  
*guébres* , ou *parsis* de la Perse et  
de l' Indostan, ainsi que des arméniens  
qui vivent dans les pays mahométans ?  
Les juifs demeurent dispersés, parce  
qu' ils sont insociables, intolérans,  
et aveuglément attachés à  
leurs superstitions.

Ainsi, les chrétiens n' ont aucune  
raison pour se vanter des prophéties  
contenues dans les livres mêmes des  
hébreux, ni de s' en prévaloir contre  
ceux-ci, qu' ils regardent comme les  
conservateurs des titres d' une religion

p80

qu' ils abhorrent. La Judée fut de tout tems soumise aux prêtres, qui eurent une influence très-grande sur les affaires de l' état, qui se mêlerent de la politique, et de prédire les événemens heureux, ou malheureux, qu' elle avoit lieu d' attendre. Nul pays ne renferma un plus grand nombre d' inspirés ; nous voyons que les prophètes tenoient des écoles publiques, où ils initioient aux mystères de leur art, ceux qu' ils en trouvoient dignes, ou qui vouloient, en trompant un peuple crédule, s' attirer des respects, et se procurer des moyens de subsister à ses dépens. L' art de prophétiser fut donc un

vrai métier, ou, si l' on veut, une  
branche de commerce fort utile et lucrative  
dans une nation misérable, et  
persuadée que son dieu n' étoit sans  
cesse occupé que d' elle. Les grands  
profits, qui résultoient de ce trafic  
d' impostures, dûrent mettre de la  
division entre les prophètes juifs ;  
aussi voyons-nous qu' ils se décrioient  
les uns les autres ; chacun traitoit son  
rival de *faux prophète* , et prétendoit  
qu' il étoit inspiré de l' esprit malin. Il y  
eut toujours des querelles entre les  
imposteurs, pour savoir à qui demeurerait  
le privilège de tromper leurs concitoyens.  
En effet, si nous examinons la conduite  
de ces prophètes si vantés de  
l' ancien testament, nous ne trouverons  
en eux rien moins que des personnages  
vertueux. Nous voyons des prêtres  
arrogans, perpétuellement occupés  
des affaires de l' état, qu' ils surent  
toujours lier à celles de la religion ;

nous voyons en eux des sujets séditieux, continuellement cabalans contre les souverains qui ne leur étoient point assez soumis, traversans leurs projets, soulevans les peuples contr' eux, et parvenans souvent à les détruire, et à faire accomplir ainsi les prédictions funestes qu' ils avoient faites contr' eux. Enfin, dans la plûpart des prophètes, qui jouèrent un rôle dans l' histoire des juifs, nous voyons des rebelles occupés sans relâche du soin de bouleverser l' état, de susciter des troubles, et de combattre l' autorité civile, dont les prêtres furent toujours les ennemis, lorsqu' ils ne la trouverent point assez complaisante, assez soumise à leurs propres intérêts. Quoi qu' il en soit, l' obscurité étudiée des prophéties

p83

permet d' appliquer celles qui avoient le messie, ou le libérateur d' Israël, pour objet, à tout homme singulier, à tout enthousiaste, ou prophète, qui parut à Jérusalem, ou en Judée. Les chrétiens, dont l' esprit est échauffé de l' idée de leur Christ, ont cru le voir par-tout, et l' ont distinctement apperçu dans les passages les plus obscurs de l' ancien testament. à force d' allégories, de subtilités, de commentaires, d' interprétations forcées,

p85

ils sont parvenus à se faire illusion à eux-mêmes, et à trouver des prédictions formelles dans les rêveries décousues, dans les oracles vagues, dans le fatras bizarre des prophètes. Les hommes ne se rendent point difficiles sur les choses qui s' accordent avec leurs vues. Quand nous voudrions envisager sans prévention les prophéties des hébreux, nous n' y verrons que des rapsodies informes, qui ne

sont que l'ouvrage du fanatisme et du délire ; nous trouverons ces prophéties obscures et énigmatiques, comme

p86

les oracles des payens ; enfin, tout nous prouvera, que ces prétendus oracles divins n' étoient que les délires et les impostures de quelques hommes accoutumés à tirer parti de la crédulité d' un peuple superstitieux, qui ajoutoit foi aux songes, aux visions, aux apparitions, aux sortilèges, et qui recevoit avidement toutes les rêveries qu' on vouloit lui débiter, pourvu qu' elles fussent ornées du merveilleux. Par-tout où les hommes seront ignorans, il y aura des prophètes, des inspirés, des faiseurs de miracles ; ces deux branches de commerce diminueront toujours dans la même proportion que les nations s' éclaireront. Enfin, le christianisme met au nombre des preuves de la vérité de ses dogmes, un grand nombre de *martyrs* , qui ont scellé de leur sang la vérité des opinions religieuses qu' ils avoient embrassées. Il n' est point de religion sur la terre qui n' ait eu ses défenseurs ardens,

p87

prêts à sacrifier leur vie pour les idées auxquelles on leur avoit persuadé que leur bonheur éternel étoit attaché. L' homme superstitieux et ignorant est opiniâtre dans ses préjugés ; sa crédulité l' empêche de soupçonner que ses guides spirituels aient jamais pu le tromper ; sa vanité lui fait croire, que lui-même il n' a pu prendre le change ; enfin, s' il a l' imagination assez forte, pour voir les cieus ouverts, et la divinité prête à récompenser son courage, il n' est point de supplice qu' il ne brave et qu' il n' endure. Dans son ivresse, il méprisera des tourmens de peu de durée ; il rira au milieu des bourreaux ; son esprit aliéné le rendra même insensible à la douleur. La pitié amollit alors le coeur des spectateurs ; ils admirent la fermeté merveilleuse du martyr ; son enthousiasme les gagne ; ils croyent sa cause juste ; et son courage, qui leur paroît surnaturel et divin, devient une preuve indubitable

de la vérité de ses opinions. C' est ainsi que, par une espece de contagion, l' enthousiasme se communique ; l' homme s' intéresse toujours à celui qui montre le plus de fermeté, et la tyrannie attire des partisans à tous ceux qu' elle persécute. Ainsi, la constance des premiers chrétiens dut, par un effet naturel, lui former des prosélytes, et les martyrs ne prouvent rien, sinon la force de l' enthousiasme, de l' aveuglement, de l' opiniâtreté, que la superstition peut produire, et la cruelle démente de tous ceux qui persécutent leurs semblables pour des opinions religieuses. Toutes les passions fortes ont leurs martyrs ; l' orgueil, la vanité, les préjugés, l' amour, l' enthousiasme du bien public, le crime même, font tous les jours des martyrs, ou du moins font que ceux que ces objets enivrent, ferment les yeux sur les dangers. Est-il donc surprenant que l' enthousiasme

et le fanatisme, les deux passions les plus fortes chez les hommes, aient si souvent fait affronter la mort à ceux qu' elles ont enivrés des espérances qu' elles donnent ? D' ailleurs, si le christianisme a ses martyrs, dont il se glorifie, le judaïsme n' a-t-il pas les siens ? Les juifs infortunés, que l' inquisition condamne aux flammes, ne sont-ils pas des martyrs de leur religion, dont la constance prouve autant en sa faveur, que celle des martyrs chrétiens peut prouver en faveur du christianisme ? Si les martyrs prouvoient la vérité d' une religion, il n' est point de religion, ni de secte, qui ne pût être regardée comme véritable. Enfin, parmi le nombre, peut-être exagéré, des martyrs dont le christianisme se fait honneur, il en est plusieurs qui furent plutôt les victimes d' un zèle inconsidéré, d' une humeur

turbulente, d' un esprit séditieux,  
que d' un esprit religieux. L' église

p90

elle-même n' ose point justifier  
ceux que leur fougue imprudente a  
quelquefois poussés jusqu' à troubler  
l' ordre public, à briser les idoles, à  
renverser les temples du paganisme. Si  
des hommes de cette espèce étoient  
regardés comme des martyrs, tous les  
séditieux, tous les perturbateurs de la  
société, auroient droit à ce titre,  
lorsqu' on les fait punir.

## CHAPITRE 7

*des mystères de la religion chrétienne.*  
révéler quelque chose à quelqu' un,  
c' est lui découvrir des secrets  
qu' il ignoroit auparavant. Si on demande

p91

aux chrétiens quels sont les  
secrets importans qui exigeoient que  
Dieu lui-même se donnât la peine de  
les révéler, ils nous diront que le  
plus grand de ces secrets, et le plus  
nécessaire au genre humain, est celui  
de l' unité de la divinité ; secret que,  
selon eux, les hommes eussent été  
par eux-mêmes incapables de découvrir.  
Mais ne sommes-nous pas en  
droit de leur demander si cette assertion  
est bien vraie ? On ne peut point  
douter que Moïse n' ait annoncé un  
dieu unique aux hébreux, et qu' il n' ait  
fait tous ses efforts pour les rendre  
ennemis de l' idolâtrie et du polythéisme  
des autres nations, dont il leur  
représenta la croyance et le culte  
comme abominables aux yeux du monarque  
céleste qui les avoit tirés d' égypte.

p92

Mais un grand nombre de sages du paganisme, sans le secours de la révélation judaïque, n'ont-ils pas découvert un dieu suprême, maître de tous les autres dieux ? D'ailleurs, le destin, auquel tous les autres dieux du paganisme étoient subordonnés, n'étoit-il pas un dieu unique, dont la nature entière subissoit la loi souveraine ? Quant aux traits, sous lesquels Moïse a peint sa divinité, ni les juifs, ni les chrétiens, n'ont point droit de s'en glorifier. Nous ne voyons en lui qu'un despote bizarre, colere, rempli de cruauté, d'injustice, de partialité, de malignité, dont la conduite doit jetter tout homme, qui le médite, dans la plus affreuse perplexité. Que sera-ce, si l'on vient à lui joindre des attributs inconcevables, que la théologie chrétienne s'efforce de lui attribuer ? Est-ce connoître la divinité, que de dire que c'est un *esprit*, un être *immatériel*, qui ne ressemble à rien

p93

de ce que les sens nous font connoître ? L'esprit humain n'est-il pas confondu par les attributs négatifs *d'infinité*, *d'immensité*, *d'éternité*, *de toute-puissance*, *d'omniscience*, etc. Dont on n'a orné ce dieu, que pour le rendre plus inconcevable ? Comment concilier la sagesse, la bonté, la justice, et les autres qualités morales que l'on donne à ce dieu, avec la conduite étrange, et souvent atroce, que les livres des chrétiens et des hébreux lui attribuent à chaque page ? N'eut-il pas mieux valu laisser l'homme dans l'ignorance totale de la divinité, que de lui révéler un dieu rempli de contradictions, qui prête sans cesse à la dispute, et qui lui sert de prétexte pour troubler son repos ? Révéler un pareil Dieu, c'est ne rien découvrir aux hommes, que le projet de les jeter dans les plus grands embarras, et de les exciter à se quereller, à se nuire, à se rendre malheureux. Quoi qu'il en soit, est-il bien vrai

que le christianisme n' admette qu' un seul dieu, le même que celui de Moïse ? Ne voyons-nous pas les chrétiens adorer une divinité triple, sous le nom de *trinité* ? Le dieu suprême génère de toute éternité un fils égal à lui ; de l' un et de l' autre de ces dieux, il en procède un troisième, égal aux deux premiers ; ces trois dieux, égaux en divinité, en perfection, en pouvoir, ne forment néanmoins qu' un seul dieu. Ne suffit-il donc pas d' exposer ce système, pour en montrer l' absurdité ? N' est-ce donc que pour révéler de pareils mystères, que la divinité s' est donné la peine d' instruire le genre humain ? Les nations les plus ignorantes, et les plus sauvages, ont-elles enfanté des opinions plus monstrueuses, et plus propres à dérouter la raison ? Cependant les écrits de Moïse

ne contiennent rien qui ait pu donner lieu à ce système si étrange ; ce n' est que par des explications forcées, que l' on prétend trouver le dogme de la trinité dans la bible. Quant aux juifs, contents du dieu unique, que leur législateur leur avoit annoncé, ils n' ont jamais songé à le tripler. Le second de ces dieux, ou, suivant le langage des chrétiens, *la seconde personne de la trinité*, s' est revêtu de la nature humaine, s' est incarné dans le sein d' une vierge, et renonçant à sa divinité, s' est soumis aux infirmités attachées à notre espèce, et même a souffert une mort ignominieuse pour expier les péchés de la terre. Voilà ce que le christianisme appelle *le mystère de l' incarnation* . Qui ne voit que ces notions absurdes sont empruntées des égyptiens, des indiens, et des grecs, dont les ridicules mythologies supposent des dieux revêtus de la forme humaine, et sujets,

p97

comme les hommes, à des infirmités ?  
Ainsi, le christianisme nous ordonne  
de croire, qu' un dieu fait homme,  
sans nuire à sa divinité, a pu souffrir,  
mourir, a pu s' offrir en sacrifice à lui-même,  
n' a pu se dispenser de tenir  
une conduite aussi bizarre, pour apaiser  
sa propre colere. C' est là ce que  
les chrétiens nomment le mystère de  
*la rédemption* du genre humain.  
Il est vrai que ce dieu mort est  
ressuscité ; semblable en cela à l' Adonis  
de Phénicie, à l' Osyris d' égypte,  
à l' Atys de Phrygie, qui furent jadis les  
emblèmes d' une nature périodiquement

p98

mourante et renaissante, le dieu  
des chrétiens renaît de ses propres  
cendres, et sort triomphant du tombeau.  
Tels sont les secrets merveilleux, ou  
les mystères sublimes, que la religion  
chrétienne découvre à ses disciples ;  
telles sont les idées, tantôt grandes,  
tantôt abjectes, mais toujours inconcevables,  
qu' elle nous donne de la divinité ;  
voilà donc les lumieres que  
la révélation donne à notre esprit ! Il  
semble, que celle que les chrétiens  
adoptent, ne se soit proposé que de  
redoubler les nuages qui voilent l' essence  
divine aux yeux des hommes.  
Dieu, nous dit-on, a voulu se rendre  
ridicule, pour confondre la curiosité  
de ceux que l' on assure pourtant qu' il  
vouloit illuminer par une grace spéciale.  
Quelle idée peut-on se former  
d' une révélation, qui, loin de rien  
apprendre, se plaît à confondre les  
notions les plus claires ?

p99

Ainsi, nonobstant la révélation, si  
vantée par les chrétiens, leur esprit

n' a aucune lumiere sur l' être qui sert de base à toute religion ; au contraire, cette fameuse révélation ne sert qu' à obscurcir toutes les idées que l' on pourroit s' en former. L' écriture sainte l' appelle un *dieu caché* . David nous dit qu' *il place sa retraite dans les ténébres, que les eaux troubles et les nuages forment le pavillon qui le couvre* . Enfin, les chrétiens, éclairés par Dieu lui-même, n' ont de lui que des idées contradictoires, des notions incompatibles, qui rendent son existence douteuse, ou même impossible, aux yeux de tout homme qui consulte sa raison. En effet, comment concevoir un dieu, qui, n' ayant créé le monde que pour le bonheur de l' homme, permet pourtant que la plus grande partie de

p100

la race humaine soit malheureuse en ce monde et dans l' autre ? Comment un dieu, qui jouit de la suprême félicité, pourroit-il s' offenser des actions de ses créatures ? Ce dieu est donc susceptible de douleur ; son être peut donc se troubler ; il est donc dans la dépendance de l' homme, qui peut à volonté le réjouir ou l' affliger. Comment un dieu puissant laisse-t-il à ses créatures une liberté funeste, dont elles peuvent abuser pour l' offenser, et se perdre elles-mêmes ? Comment un dieu peut-il se faire homme, et comment l' auteur de la vie et de la nature peut-il mourir lui-même ? Comment un dieu unique peut-il devenir triple, sans nuire à son unité ? On nous répond, que toutes ces choses sont des mystères ; mais ces mystères détruisent l' existence même de Dieu. Ne seroit-il pas plus raisonnable d' admettre dans la nature, avec Zoroastre, ou Manès, deux principes, ou

p101

deux puissances opposées, que d' admettre, avec le christianisme, un dieu tout-puissant, qui n' a pas le pouvoir d' empêcher le mal ; un dieu juste,

mais partial ; un dieu clément, mais implacable, qui punira, pendant une éternité, les crimes d' un moment ; un dieu simple, qui se triple ; un dieu, principe de tous les êtres, qui peut consentir à mourir, faute de pouvoir satisfaire autrement à sa justice divine ? Si dans un même sujet les contraires ne peuvent subsister en même tems, l' existence du dieu des juifs et des chrétiens est sans doute impossible ; d' où l' on est forcé de conclure, que les docteurs du christianisme, par les attributs dont ils se sont servis pour orner, ou plutôt pour défigurer la divinité, au lieu de la faire connoître, n' ont fait que l' anéantir, ou du moins la rendre méconnoissable. C' est ainsi, qu' à force de fables et de mystères, la révélation n' a fait que troubler la

p102

raison des hommes, et rendre incertaines les notions simples qu' ils peuvent se former de l' être nécessaire, qui gouverne la nature par des loix immuables. Si l' on ne peut nier l' existence d' un dieu, il est au moins certain que l' on ne peut admettre celui que les chrétiens adorent, et dont leur religion prétend leur révéler la conduite, les ordres et les qualités. Si c' est être *athée* , que de n' avoir aucune idée de la divinité, la théologie chrétienne ne peut être regardée que comme un projet d' anéantir l' existence de l' être suprême.

p103

## CHAPITRE 8

*autres mystères et dogmes du christianisme.*

peu contents des nuages mystérieux que le christianisme a répandus sur la divinité, et des fables judaïques qu' il

avait adoptées sur son compte, les docteurs chrétiens ne semblent s' être occupés que du soin de multiplier les mystères, et de confondre de plus en plus la raison dans leurs disciples. La

p104

religion, destinée à éclairer les nations, n' est qu' un tissu d' énigmes ; c' est un dédale, d' où il est impossible au bon sens de se tirer. Ce que les superstitions anciennes ont cru de plus inconcevable, dut nécessairement trouver place dans un système religieux, qui se faisoit un principe d' imposer un silence éternel à la raison. Le fatalisme des grecs, entre les mains des prêtres chrétiens, s' est changé en *prédestination* . Suivant ce dogme tyrannique, le dieu des miséricordes destine le plus grand nombre des malheureux mortels à des tourmens éternels ; il ne les place, pour un tems, dans ce monde, que pour qu' ils y abusent de leurs facultés, de leur liberté, afin de se rendre dignes de la colere implacable de leur créateur. Un dieu, rempli de prévoyance et de bonté, donne à l' homme un *libre arbitre* , dont ce dieu sait bien qu' il fera un usage assez pervers, pour mériter la damnation

p105

éternelle. Ainsi, la divinité ne donne le jour au plus grand nombre des hommes, ne leur donne des penchans nécessaires à leur bonheur, ne leur permet d' agir, que pour avoir le plaisir de les plonger dans l' enfer. Rien de plus affreux que les peintures que le christianisme nous fait de ce séjour, destiné à la plus grande partie de la race humaine. Un dieu miséricordieux s' abreuvera, pendant l' éternité, des larmes des infortunés, qu' il n' a fait naître que pour être malheureux ; le pécheur, renfermé dans des

cachots ténébreux, sera livré, pour  
toujours, aux flammes dévorantes ; les  
voutes de cette prison ne retentiront  
que de grincemens de dents, de hurlemens ;  
les tourmens, qu' on y éprouvera,  
au bout de millions de siècles,  
ne feront que commencer, et l' espérance  
consolante, de voir un jour finir  
ces peines, manquera, et sera ravie  
elle-même ; en un mot, Dieu, par

p106

un acte de sa toute-puissance, rendra  
l' homme susceptible de souffrir, sans  
interruption et sans terme ; sa justice  
lui permettra de punir des crimes finis,  
et dont les effets sont limités par  
le tems, par des supplices infinis pour  
la durée et pour l' éternité. Telle est  
l' idée que le chrétien se forme du  
Dieu qui exige son amour. Ce tyran  
ne le crée, que pour le rendre malheureux ;  
il ne lui donne la raison,  
que pour le tromper ; des penchans,  
que pour l' égarer ; la liberté, que pour  
le déterminer à faire ce qui doit le  
perdre à jamais ; enfin, il ne lui donne  
des avantages sur les bêtes, que pour  
avoir occasion de l' exposer à des tourmens,  
dont ces bêtes, ainsi que les substances  
inanimées, sont exemptes.  
Le dogme de la prédestination rend  
le sort de l' homme bien plus fâcheux,  
que celui des pierres et des brutes.

p107

Il est vrai que le christianisme promet  
un séjour délicieux à ceux que la  
divinité aura choisis pour être les  
objets de son amour ; mais ce lieu n' est  
réservé qu' à un petit nombre d' élus,

p108

qui, sans aucun mérite de leur part,

auront pourtant des droits sur la bonté  
de leur dieu, partial pour eux, et  
cruel pour le reste des humains.  
C' est ainsi que le *Tartare* et l' *élisée*  
de la mythologie payenne, inventés  
par des imposteurs, qui vouloient, ou  
faire trembler les hommes, ou les séduire,  
ont trouvé place dans le système  
religieux des chrétiens, qui changerent  
les noms de ces séjours en ceux de  
*paradis* et d' *enfer* . On ne manquera  
pas de nous dire, que le dogme  
des récompenses et des peines d' une  
autre vie, est utile et nécessaire aux  
hommes, qui, sans cela, se livreroient  
sans crainte aux plus grands excès. Je  
réponds, que le législateur des juifs  
leur avoit soigneusement caché ce  
prétendu mystère, et que le dogme de la  
vie future faisoit partie du secret que,  
dans les mystères des grecs, on dévoiloit  
aux initiés. Ce dogme fut ignoré du  
vulgaire ; la société ne laissoit pas de

p109

subsister : d' ailleurs, ce ne sont point  
des terreurs éloignées, que les passions  
présentes méprisent toujours, ou du  
moins rendent problématiques, qui  
contiennent les hommes ; ce sont de  
bonnes loix ; c' est une éducation raisonnable ;  
ce sont des principes honnêtes.  
Si les souverains gouvernoient  
avec sagesse et avec équité, ils n' auroient  
pas besoin du dogme des récompenses  
et des peines futures, pour  
contenir les peuples. Les hommes seront  
toujours plus frappés des avantages  
présens, et des châtimens visibles,  
que des plaisirs et des supplices  
qu' on leur annonce dans une autre  
vie. La crainte de l' enfer ne retiendra  
point des criminels, que la crainte du  
mépris, de l' infamie, du gibet, n' est  
point capable de retenir. Les nations  
chrétiennes ne sont-elles point remplies  
de malfaiteurs, qui bravent sans  
cesse l' enfer, de l' existence duquel ils  
n' ont jamais douté ?

p110

Quoi qu' il en soit, le dogme de la vie future suppose que l' homme se survivra à lui-même, ou du moins, qu' après sa mort il sera susceptible des récompenses et des peines que la religion lui fait prévoir. Suivant le christianisme, les morts reprendront un jour leurs corps ; par un miracle de la toute-puissance, les molécules dissoutes et dispersées, qui composaient leurs corps, se rapprocheront ; elles se combineront de nouveau avec leurs ames immortelles : telles sont les idées merveilleuses que présente le dogme de la *résurrection* . Les juifs, dont le législateur n' a jamais parlé de cet étrange phénomène, paroissent avoir puisé cette doctrine chez les mages, durant leur captivité à Babylone ; cependant elle ne fut point universellement admise parmi eux. Les pharisiens admettoient la résurrection des morts, les saducéens la rejettoient ; aujourd' hui elle est un des points fondamentaux

p111

de la religion chrétienne. Ses sectateurs croient fermement qu' ils ressusciteront un jour, et que leur résurrection sera suivie du jugement universel et de la fin du monde. Selon eux, Dieu qui sait tout, et qui connoît jusqu' aux pensées les plus secrettes des hommes, viendra sur les nuages,

p112

pour leur faire rendre un compte exact de leur conduite ; il les jugera avec le plus grand appareil, et d' après ce jugement, leur sort sera irrévocablement décidé ; les bons seront admis dans le séjour délicieux que la divinité réserve à ses élus et aux anges ; les méchants seront précipités dans les flammes

destinées aux démons, ennemis de Dieu et des hommes.

En effet, le christianisme admet des êtres invisibles d' une nature différente de l' homme, dont les uns exécutent les volontés du très-haut, et dont les autres sont perpétuellement occupés à traverser ses desseins. Les premiers sont connus sous le nom d' *anges* , ou de messagers, subordonnés à Dieu : on prétend qu' il s' en sert pour veiller à l' administration de l' univers et sur-tout à la conservation de l' homme.

Ces êtres bienfaisants sont, suivant les chrétiens, de *purs esprits* ; mais ils ont le pouvoir de se rendre sensibles, en

p113

prenant la forme humaine. Les livres sacrés des juifs et des chrétiens sont remplis d' apparitions de ces êtres merveilleux, que la divinité envoyoit aux hommes qu' elle vouloit favoriser, afin d' être leurs guides, leurs protecteurs, leurs dieux tutélaires. D' où l' on voit que les bons anges sont dans l' imagination des chrétiens, ce que les nymphes, les lares, les pénates, étoient dans l' imagination des payens, et ce que les *fées* étoient pour nos faiseurs de romans.

Les êtres inconnus de la seconde espèce furent désignés sous le nom de *démons* , de *diabls* , d' *esprits malins* : on les regarda comme les ennemis du genre humain, les tentateurs des hommes, des séducteurs, perpétuellement occupés à les faire tomber dans le péché.

Les chrétiens leur attribuent un pouvoir extraordinaire, la faculté de faire des miracles semblables à ceux du très-haut, et surtout une puissance

p114

qui balance la sienne, et qui parvient à rendre tous les projets inutiles. En effet, quoique la religion

chrétienne n' accorde point formellement  
au démon la même puissance  
qu' à Dieu, elle suppose néanmoins,  
que cet esprit mal-faisant empêche  
les hommes de parvenir au bonheur  
que la divinité bienfaisante leur destine,  
et conduit le plus grand nombre  
à la perdition : en un mot, d' après  
les idées du christianisme, l' empire du  
diable est bien plus étendu que celui  
de l' être suprême ; celui-ci réussit à  
peine à sauver quelques élus, tandis  
que l' autre mène à la damnation la  
foule immense de ceux qui n' ont point  
la force de résister à ses inspirations  
dangereuses. Qui ne voit pas que *Satan* ,  
que le démon, qui est un objet  
de terreur pour les chrétiens, est emprunté  
du dogme des deux principes,  
admis jadis en égypte et dans tout  
l' orient ? L' Osyris et le Typhon des

p115

égyptiens, l' Orosmade et l' Aharimane  
des perses et des chaldéens, ont  
sans doute fait naître la guerre continuelle  
qui subsiste entre le dieu des chrétiens  
et son redoutable adversaire.  
C' est par ce système, que les  
hommes ont cru se rendre compte  
des biens et des maux qui leur arrivent.  
Un diable tout-puissant sert à  
justifier la divinité des malheurs  
nécessaires, et peu mérités, qui affligent  
le genre humain.  
Tels sont les dogmes effrayans et  
mystérieux sur lesquels les chrétiens  
sont d' accord ; il en est plusieurs autres,  
qui sont propres à des sectes particulières.  
C' est ainsi qu' une secte nombreuse  
du christianisme admet un lieu  
intermédiaire, sous le nom de *purgatoire* ,  
où des ames moins criminelles,  
que celles qui ont mérité l' enfer, sont  
reçues pour un tems, afin d' expier,  
par des supplices rigoureux, les fautes  
commises en cette vie ; elles sont ensuite

p116

admises au séjour de l' éternelle félicité. Ce dogme, visiblement emprunté des rêveries de Platon, est entre les mains des prêtres de l' église romaine, une source intarissable de richesses, vû qu' ils se sont arrogé le pouvoir d' ouvrir les portes du purgatoire, et qu' ils prétendent, que leurs prieres puissantes sont capables de modérer la rigueur des décrets divins, et d' abréger les tourmens des ames, qu' un dieu juste a condamnées à ce séjour malheureux.

p117

Ce qui précède, nous prouve que la religion chrétienne n' a point laissé manquer ses sectateurs d' objets de crainte et de terreur ; c' est en faisant trembler les hommes, qu' on parvient à les rendre soumis, et à troubler leur raison.

p118

## CHAPITRE 9

*des rites, des cérémonies mystérieuses, ou de la théurgie des chrétiens.*  
si les dogmes, enseignés par la religion chrétienne, sont des mystères inaccessibles à la raison ; si le dieu, qu' elle annonce, est un dieu inconcevable, nous ne devons pas être surpris de voir, que, dans ses rites et

p119

ses cérémonies, cette religion conserve un ton inintelligible et mystérieux. Sous un dieu, qui ne s' est révélé que pour confondre la raison humaine, tout doit être incompréhensible,

tout doit mettre le bon sens en défaut.

La cérémonie la plus importante du christianisme, et sans laquelle nul homme ne peut être sauvé, s'appelle le *baptême* ; elle consiste à verser de l'eau sur la tête d'un enfant, ou d'un adulte, en invoquant la trinité. Par la vertu mystérieuse de cette eau, et des paroles qui l'accompagnent, l'homme est spirituellement *régénéré* ; il est lavé des souillures, transmises de race en race, depuis le premier père du genre humain ; en un mot, il devient enfant de Dieu, et susceptible d'entrer dans sa gloire, lorsqu'il sortira de ce monde. Cependant, suivant les chrétiens, l'homme ne meurt qu'en conséquence du péché d'Adam ; et si, par le baptême,

p120

ce péché est effacé, comment arrive-t-il que les chrétiens soient sujets à la mort ? On nous dira peut-être, que c'est de la mort spirituelle, et non de la mort du corps, que J C a délivré les hommes ; mais cette mort spirituelle n'est autre chose que le péché ; et dans ce cas, comment peut-il se faire que les chrétiens continuent à pécher, comme s'ils n'avoient point été rachetés et délivrés du péché ? D'où l'on voit que le baptême est un mystère impénétrable à la raison, dont l'expérience dément l'efficacité.

p121

Dans quelques sectes chrétiennes, un évêque, ou un pontife, en prononçant des paroles, et en appliquant un peu d'huile sur le front, fait descendre l'esprit saint sur un jeune homme, ou un enfant ; par cette cérémonie, le chrétien est *confirmé* dans sa foi, et reçoit invisiblement une foule de grâces du très-haut. Ceux de tous les chrétiens, qui, par

le renoncement le plus parfait à leur raison, entrent le plus dans l' esprit de leur religion inconcevable, non contents des mystères qui leur sont communs avec les autres sectes, en admettent un sur-tout, qui est propre à causer la plus étrange surprise, c' est celui de la *transubstantiation* . à la voix redoutable d' un prêtre, le dieu de l' univers est forcé de descendre du séjour de sa gloire, pour se changer en pain ; et ce pain, devenu Dieu, est l' objet des adorations d' un peuple

p122

qui se vante de détester l' idolâtrie. Dans les cérémonies puérides, auxquelles l' enthousiasme des chrétiens attache le plus grand prix, l' on ne peut s' empêcher de voir des vestiges

p123

très-marqués de la *théurgie* pratiquée chez les peuples orientaux. La divinité, forcée par le pouvoir magique de quelques paroles, accompagnées de cérémonies, obéit à la voix de ses prêtres, ou de ceux qui savent le secret de la faire agir, et, sur leurs ordres, elle opère des merveilles. Cette sorte de *magie* est perpétuellement exercée par les prêtres du christianisme : ils persuadent à leurs disciples, que des formules, reçues par tradition, que des actes arbitraires, que des mouvemens du corps, sont capables d' obliger ce Dieu de la nature à suspendre ses loix, à se rendre à leurs vœux, à répandre ses graces. Ainsi, dans cette religion, le prêtre acquiert le droit de commander à Dieu lui-même : c' est sur cet empire qu' il exerce sur son Dieu ; c' est sur cette théurgie véritable, ou sur ce commerce mystérieux de la terre avec le ciel, que sont fondées les cérémonies puérides et ridicules,

p124

que les chrétiens appellent *sacremens* . Nous avons déjà vu cette théurgie dans le baptême, dans la confirmation, dans l' eucharistie ; nous la retrouvons encore dans la *pénitence* , c' est-à-dire, dans le pouvoir que s' arrogent les prêtres de quelques sectes, de remettre, au nom du ciel, les péchés qu' on leur a confessés. Même théurgie dans l' ordre, c' est-à-dire, dans ces cérémonies qui impriment à quelques hommes un caractere sacré, qui les distingue des prophanes mortels. Même théurgie dans ces fonctions et dans ces rites, qui fatiguent les derniers instans d' un mourant. Même théurgie dans le *mariage* , où le chrétien suppose que cette union naturelle ne pourroit être approuvée du ciel, si les cérémonies d' un prêtre ne la rendoient valide, et ne lui procuroient la sanction du tout-puissant.

p125

En un mot, nous voyons cette magie blanche, ou théurgie, dans les *prieres* , les formules, la lithurgie, et dans toutes les cérémonies des chrétiens ; nous la trouvons dans l' opinion qu' ils ont, que des paroles, disposées de certaine maniere, peuvent altérer les volontés de leur dieu, et l' obliger à changer ses décrets immuables. Elle montre son efficacité dans ses *exorcismes* , c' est-à-dire, dans les cérémonies, par lesquelles, à l' aide d' une eau magique, et de quelques paroles, on croit expulser les esprits malins qui infestent le genre humain. L' *eau bénite* , qui, chez les chrétiens, a pris la place de l' *eau lustrale* des romains, possède, selon eux, les vertus les plus étonnantes ; elle rend sacrés les lieux et les choses, qui étoient auparavant prophanes. Enfin, la théurgie chrétienne,

p126

employée par un pontife, dans le sacre des rois, contribue à rendre les chefs des nations plus respectables aux yeux des peuples, et leur imprime un caractère tout divin.

Ainsi, tout est mystère, tout est magie, tout est incompréhensible dans les dogmes, ainsi que dans le culte d' une religion révélée par la divinité, qui vouloit tirer le genre humain de son aveuglement.

## CHAPITRE 10

*des livres sacrés des chrétiens.*

la religion chrétienne, pour montrer son origine céleste, fonde ses titres sur des livres qu' elle regarde comme sacrés, et comme inspirés par Dieu lui-même. Voyons donc si ses prétentions sont fondées ; examinons si ces ouvrages portent réellement le caractère de la sagesse, de l' omniscience,

p127

de la perfection, que nous attribuons à la divinité.

La bible, qui fait l' objet de la vénération des chrétiens, dans laquelle il n' y a pas un mot qui ne soit inspiré, est formée par l' assemblage peu compatible des livres sacrés des hébreux, connus sous le nom de l' *ancien testament* , combinés avec des ouvrages plus récents, pareillement inspirés aux fondateurs du christianisme, connus sous le nom de *nouveau testament* . à la tête de ce recueil, qui sert de fondement et de code à la religion chrétienne, se trouvent cinq livres, attribués à Moïse, qui, en les écrivant, ne fut, dit-on, que le secrétaire de la divinité. Il y remonte à l' origine des choses ; il veut nous initier au mystère de la création du monde, tandis qu' il n' en a lui-même que des idées vagues et confuses, qui décèlent à chaque instant une ignorance profonde

des lois de la physique. Dieu crée le

p128

soleil, qui est, pour notre système planétaire, la source de la lumière, plusieurs jours après avoir créé la lumière. Dieu, qui ne peut être représenté par aucune image, crée l'homme à son image ; il le crée *mâle* et *femelle*, et bientôt oubliant ce qu'il a fait, il crée la femme avec une des côtes de l'homme ; en un mot, dès l'entrée de la bible, nous ne voyons que de l'ignorance et des contradictions. Tout nous prouve que la cosmogonie des hébreux n'est qu'un tissu de fables et d'allégories, incapable de nous donner aucune idée des choses, et qui n'est

p129

propre qu'à contenter un peuple sauvage, ignorant et grossier, étranger aux sciences, au raisonnement. Dans le reste des ouvrages, attribués à Moïse, nous verrons une foule d'histoires improbables et merveilleuses, un amas de lois ridicules et arbitraires ; enfin, l'auteur conclut par y rapporter sa propre mort. Les livres postérieurs à Moïse ne sont pas moins remplis d'ignorance ; Josué arrête le soleil, qui ne tourne point ; Samson, l'hercule des juifs, a la force de faire tomber un temple... on ne finiroit point, si on vouloit relever toutes les bêtises et les fables, que montrent tous les passages d'un ouvrage qu'on a le front d'attribuer à l'esprit saint. Toute l'histoire des hébreux ne nous présente qu'un amas de contes, indignes de la gravité de l'histoire et de la majesté de la divinité ; ridicule aux yeux du bon sens, elle ne paroît inventée que pour amuser la crédulité d'un peuple enfant et stupide.

p130

Cette compilation informe est entremêlée  
des oracles obscurs et déçus,  
dont différens inspirés, ou prophètes,  
ont successivement reçu la superstition  
des juifs. En un mot, dans  
l'ancien testament tout respire l'enthousiasme,  
le fanatisme, le délire,  
souvent ornés d'un langage pompeux ;  
tout s'y trouve, à l'exception du bon  
sens, de la bonne logique, de la raison,  
qui semblent être exclus opiniâtrément  
du livre qui sert de guide aux  
hébreux et aux chrétiens.

On a déjà fait sentir les idées abjectes,  
et souvent absurdes, que ce livre  
nous donne de la divinité ; elle y paroît  
ridicule dans toute sa conduite ; elle  
y souffle le froid et le chaud ; elle  
s'y contredit à chaque instant ; elle agit  
avec imprudence ; elle se repent de  
ce qu'elle a fait ; elle édifie d'une main,  
pour détruire de l'autre ; elle rétracte  
par la voix d'un prophète, ce qu'elle a  
fait dire par un autre : si elle punit de

p131

mort toute la race humaine, pour le  
péché d'un seul homme, elle annonce,  
par ézéchiël, qu'elle est juste, et qu'elle  
ne rend point les enfans responsables  
des iniquités de leurs peres. Elle ordonne  
aux israélites, par la voix de Moïse,  
de voler les égyptiens ; elle  
leur défend dans le décalogue, publié  
par la loi de Moïse, le vol et l'assassinat :  
en un mot, toujours en contradiction avec  
lui-même, Jéhovah, dans le  
livre inspiré par son esprit, change  
avec les circonstances, ne tient jamais  
une conduite uniforme, et se peint souvent  
sous les traits d'un tyran, qui feroient  
rougir les méchans les plus décidés.  
Si nous jettons les yeux sur le nouveau  
testament, nous ne verrons pareillement  
rien qui annonce cet esprit  
de vérité, que l'on suppose avoir dicté  
cet ouvrage. Quatre historiens, ou fabulistes,  
ont écrit l'histoire merveilleuse

du messie ; peu d' accord sur les circonstances

p132

de sa vie, ils se contredisent quelquefois de la façon la plus palpable. La généalogie du Christ, donnée par s Matthieu, ne ressemble point à celle que nous donne s Luc ; un des évangélistes le fait voyager en égypte, un autre ne parle aucunement de cette fuite ; l' un fait durer sa mission trois ans, l' autre ne la suppose que de trois mois. Nous ne les voyons pas plus d' accord sur les circonstances des faits qu' ils rapportent.

S Marc dit que Jésus mourut à la troisième heure, c' est-à-dire à neuf heures du matin ; s Jean dit qu' il mourut à la sixième heure, c' est-à-dire, à midi. Selon s Matthieu et s Marc, les femmes, qui après la mort de Jésus allèrent à son sépulchre, ne virent qu' un seul ange ; selon s Luc et S Jean, elles en virent deux. Ces anges étoient, suivant les uns, en dehors ; et suivant d' autres, en-dedans du tombeau. Plusieurs miracles

p133

de Jésus sont encore diversement rapportés par ces évangélistes, témoins, ou inspirés. Il en est de même de ses apparitions après sa résurrection. Toutes ces choses ne semblent-elles pas devoir nous faire douter de l' infaillibilité des évangélistes, et de la réalité de leurs inspirations divines ? Que dirons-nous des prophéties fausses, et non existantes, appliquées, dans l' évangile, à Jésus ? C' est ainsi que s Matthieu prétend que Jérémie a prédit que le Christ *seroit trahi pour trente pièces d' argent* , tandis que cette prophétie ne se trouve point dans Jérémie. Rien de plus étrange que la façon dont les docteurs chrétiens se tirent de ces difficultés. Leurs solutions

ne sont faites que pour contenter des hommes, qui se font un devoir de demeurer dans l'aveuglement. Tout

p134

homme raisonnable sentira que toute l'industrie des sophismes ne pourra jamais concilier des contradictions si palpables, et les efforts des interprètes ne lui prouveront que la foiblesse de leur cause. Est-ce par des subterfuges, des subtilités et des mensonges, que l'on peut servir la divinité ?

p135

Nous retrouvons les mêmes contradictions, les mêmes erreurs, dans le pompeux galimathias attribué à s Paul. Cet homme, rempli de l'esprit de Dieu, ne montre dans ses discours, et dans ses épîtres, que l'enthousiasme d'un forcené. Les commentaires les plus étudiés ne peuvent mettre à portée d'entendre, ou de concilier les contradictions, les énigmes, les notions décousues, dont tous ses ouvrages sont remplis, ni les incertitudes de sa conduite, tantôt favorable, tantôt opposée au judaïsme. On ne pourroit

p136

tirer plus de lumières des autres ouvrages attribués aux apôtres. Il sembleroit que ces personnages, inspirés par la divinité, ne sont venus sur la terre, que pour empêcher leurs disciples de rien comprendre à la doctrine qu'ils leur vouloient enseigner. Enfin, le recueil qui compose le

p137

nouveau testament, est terminé par le livre mystique, connu sous le nom d' *apocalypse de s Jean* , ouvrage inintelligible, dont l' auteur a voulu renchérir sur toutes les idées lugubres et funestes contenues dans la bible ; il y montre, au genre humain affligé, la perspective prochaine du monde prêt à périr ; il remplit l' imagination des chrétiens d' idées affreuses, très-propres à les faire trembler, à les dégoûter d' une vie périssable, à les rendre inutiles, ou nuisibles à la société. C' est ainsi que le fanatisme termine dignement une compilation, révérée des chrétiens, mais ridicule et méprisable pour l' homme sensé ; indigne d' un dieu plein de sagesse et de bonté ; détestable pour quiconque considérera les maux qu' elle a faits à la terre. Enfin, les chrétiens ayant pris, pour règle de leur conduite et de leurs opinions, un livre tel que la bible, c' est-à-dire, un ouvrage rempli de fables effrayantes,

p138

d' idées affreuses de la divinité, de contradictions frappantes, n' ont jamais pu savoir à quoi s' en tenir ; n' ont jamais pu s' accorder sur la façon d' entendre les volontés d' un dieu changeant et capricieux, et n' ont jamais su précisément ce que ce Dieu exigeoit d' eux : ainsi, ce livre obscur fut pour eux une pomme de discorde, une source intarissable de querelles, un arsenal, dans lequel les partis les plus opposés se pourvûrent également d' armes. Les géomètres n' ont aucune dispute sur les principes fondamentaux de leur science ; par quelle fatalité, le livre révélé des chrétiens, qui renferme les fondemens de leur religion divine, d' où dépend leur félicité éternelle, est-il inintelligible, et sujet à des disputes, qui si souvent ont ensanglanté la terre ? à en juger par les effets, un tel livre ne devrait-il pas plutôt être regardé comme l' ouvrage d' un génie malfaisant, de l' esprit

de mensonge et de ténébres, que d' un Dieu qui s' intéresse à la conservation et au bonheur des hommes, et qui veut les éclairer ?

## CHAPITRE 11

*de la morale chrétienne.*

si l' on s' en rapportoit aux docteurs des chrétiens, il sembleroit qu' avant la venue du fondateur de leur secte, il n' y ait point eu de vraie morale sur la terre ; ils nous dépeignent le monde entier comme plongé dans les ténébres et dans le crime : cependant la morale fut toujours nécessaire aux hommes ; une société sans morale ne peut subsister. Nous voyons, avant Jésus-Christ, des nations florissantes, des philosophes éclairés, qui ont sans cesse rappelé les hommes à leurs devoirs ; en un mot, nous trouvons dans Socrate, dans Confucius, dans les gymnosophistes indiens, des maximes

qui ne le cèdent en rien à celles du messie des chrétiens. Nous trouvons dans le paganisme des exemples d' équité, d' humanité, de patriotisme, de tempérance, de désintéressement, de patience, de douceur, qui démentent hautement les prétentions du christianisme, et qui prouvent qu' avant son fondateur il existoit des vertus bien plus réelles que celles qu' il est venu nous enseigner.

Falloit-il une révélation surnaturelle aux hommes, pour leur apprendre que la justice est nécessaire pour maintenir la société, que l' injustice ne rapprocheroit que des ennemis prêts à se nuire ? Falloit-il qu' un Dieu parlât, pour leur montrer que des êtres rassemblés ont besoin de s' aimer et de se prêter des secours mutuels ? Falloit-il des

secours d' en haut, pour découvrir que  
la vengeance est un mal, est un outrage  
aux loix de son pays, qui, lorsqu' elles  
sont justes, se chargent de venger

p141

les citoyens ? Le pardon des injures n'est-il pas une suite de ce principe, et les haines ne s'éternisent-elles point, lorsque l'on veut exercer une vengeance implacable ? Pardonnez à ses ennemis, n'est-il pas l'effet d'une grandeur d'âme qui nous donne de l'avantage sur celui qui nous offense ? Faire du bien à nos ennemis, ne nous donne-t-il pas de la supériorité sur eux ? Cette conduite n'est-elle pas propre à nous en faire des amis ? Tout homme, qui veut se conserver, ne sent-il pas que les vices, l'intempérance, la volupté, mettent ses jours en danger ? Enfin, l'expérience n'a-t-elle pas prouvé à tout être pensant, que le crime est l'objet de la haine de ses semblables, que le vice est nuisible à ceux mêmes qui en sont infectés, que la vertu attire de l'estime et de l'amour à ceux qui la cultivent ? Pour peu que les hommes réfléchissent sur ce qu'ils sont, sur leurs vrais intérêts, sur le but de la société, ils sentiront

p142

ce qu'ils se doivent les uns les autres. De bonnes lois les forceront d'être bons, et ils n'auront pas besoin que l'on fasse descendre du ciel des règles nécessaires à leur conservation et à leur bonheur. La raison suffit pour nous enseigner nos devoirs envers les êtres de notre espèce. Quel secours peut-elle tirer de la religion, qui, sans cesse, la contredit et la dégrade ? On nous dira, sans doute, que la religion, loin de contredire la morale, lui sert d'appui, et rend ses obligations plus sacrées, en leur donnant la sanction de la divinité. Je réponds, que la religion chrétienne, loin d'appuyer la morale, la rend chancelante et incertaine. Il est impossible de la fonder solidement sur les volontés positives d'un Dieu changeant, partial, capricieux, qui, de la même bouche, ordonne la justice et l'injustice, la concorde et le carnage, la tolérance et la persécution. Je dis qu'il est impossible

p143

de suivre les préceptes d' une morale  
raisonnable, sous l' empire d' une religion  
qui fait un mérite du zèle, de  
l' enthousiasme, du fanatisme le plus  
destructeur. Je dis qu' une religion,  
qui nous ordonne d' imiter un despote  
qui se plaît à tendre des pièges à ses  
sujets, qui est implacable dans ses vengeances,  
qui veut qu' on extermin  
tous ceux qui ont le malheur de lui  
déplaire, est incompatible avec toute  
morale. Les crimes, dont le christianisme,  
plus que toutes les autres religions,  
s' est souillé, n' ont eu pour prétexte  
que de plaire au dieu farouche  
qu' il a reçu des juifs. Le caractere  
moral de ce dieu doit nécessairement  
régler la conduite de ceux qui l' adorent.  
Si ce dieu est changeant, ses

p144

adoreurs changeront, leur morale  
sera flottante, et leur conduite arbitraire  
suivra leur tempérament.  
Cela peut nous montrer la source  
de l' incertitude où sont les chrétiens,  
quand il s' agit d' examiner s' il est plus  
conforme à l' esprit de leur religion, de  
*tolérer* , que de *persécuter* ceux qui  
diffèrent de leurs opinions. Les deux  
partis trouvent également, dans la bible,  
des ordres précis de la divinité,  
qui autorisent une conduite si opposée.  
Tantôt *Jéhovah* déclare qu' il hait  
les peuples idolâtres, et qu' on doit les  
exterminer ; tantôt Moïse défend de  
*maudire les dieux des nations* ; tantôt  
le fils de Dieu défend la persécution,  
après avoir dit lui-même, qu' il faut  
contraindre les hommes d' *entrer dans  
son royaume* . Cependant, l' idée d' un

p145

Dieu sévère et cruel, faisant des impressions bien plus fortes et plus profondes dans l'esprit, que celles d'un dieu débonnaire, les vrais chrétiens se sont presque toujours cru forcés de montrer du zèle contre ceux qu'ils ont supposés les ennemis de leur Dieu. Ils se sont imaginés, qu'on ne pouvoit l'offenser, en mettant trop de chaleur dans sa cause : quelques fussent ses ordres d'ailleurs, ils ont presque toujours trouvé plus sûr pour eux de persécuter, de tourmenter, d'exterminer ceux qu'ils regardoient comme les objets du courroux céleste. La tolérance n'a été admise que par les chrétiens lâches et peu zélés, d'un tempérament peu analogue au dieu qu'ils servoient.

Un vrai chrétien ne doit-il pas sentir la nécessité d'être féroce et sanguinaire, quand on lui propose pour exemples les saints et les héros de l'ancien testament ? Ne trouve-t-il pas

p146

des motifs pour être cruel, dans la conduite de Moïse, ce législateur qui fait couler par deux fois le sang des israélites, et qui fait immoler à son dieu plus de quarante mille victimes ? Ne trouve-t-il pas, dans la perfide cruauté de *Phinéas*, de *Jahel*, de *Judith*, de quoi justifier la sienne ? Ne voit-il pas dans David, ce modèle achevé des rois, un monstre de barbarie, d'infamies, d'adultères, et de révoltes, qui ne l'empêchent point d'être un homme selon le cœur de Dieu ? En un mot, tout dans la bible semble annoncer au chrétien, que c'est par un zèle furieux que l'on peut plaire à la divinité, et que ce zèle suffit pour couvrir tous les crimes à ses yeux. Ne soyons donc point surpris de voir les chrétiens se persécutant sans relâche les uns les autres ; s'ils furent tolérans, ce ne fut que lorsqu'ils furent eux-mêmes persécutés, ou trop foibles pour persécuter les autres ; dès

p147

qu' ils eurent du pouvoir, ils le firent sentir à ceux qui n' avoient point les mêmes opinions qu' eux sur tous les points de leur religion. Depuis la fondation du christianisme, nous voyons différentes sectes aux prises ; nous voyons les chrétiens se haïr, se diviser, se nuire, et se traiter réciproquement avec la cruauté la plus recherchée ; nous voyons des souverains, imitateurs de David, se prêter aux fureurs de leurs prêtres en discorde, et servir la divinité par le fer et par le feu ; nous voyons les rois eux-mêmes devenir les victimes d' un fanatisme religieux, qui ne respecte rien, quand il croit obéir à son Dieu. En un mot, la religion, qui se vantoit d' apporter la concorde et la paix, a depuis dix-huit siècles causé plus de ravages, et fait répandre plus de sang, que toutes les superstitions du paganisme. Il s' éleva un mur de division entre les citoyens de mêmes états ;

p148

l' union et la tendresse furent bannies des familles ; on se fit un devoir d' être injuste et inhumain. Sous un dieu assez inique, pour s' offenser des erreurs des hommes, chacun devint inique ; sous un dieu jaloux et vindicatif, chacun se crut obligé d' entrer dans ses querelles, et de venger ses injures ; enfin, sous un dieu sanguinaire, on se fit un mérite de verser le sang humain. Tels sont les importants services que la religion chrétienne a rendus à la morale. Qu' on ne nous dise pas, que c' est par un honteux abus de cette religion que ces horreurs sont arrivées ; l' esprit de persécution et l' intolérance sont de l' esprit d' une religion qui se croit émanée d' un dieu jaloux de son pouvoir, qui a ordonné formellement le meurtre, dont les amis ont été des persécuteurs inhumains, qui, dans l' excès de sa colere, n' a point épargné son propre fils. Quand on

p149

sert un dieu de cet affreux caractere,  
on est bien plus sûr de lui plaire, en  
exterminant ses ennemis, qu' en les  
laissant en paix offenser leur créateur.  
Une pareille divinité doit servir de  
prétexte aux excès les plus nuisibles ;  
le zele de sa gloire sera un voile, qui  
couvrira les passions de tous les imposteurs,  
ou fanatiques, qui prétendront être  
les interprètes des volontés  
du ciel ; un souverain croira pouvoir  
se livrer aux plus grands crimes, lorsqu' il  
croira les laver dans le sang des  
ennemis de son dieu.  
Par une conséquence naturelle des  
mêmes principes, une religion intolérante  
ne peut être que conditionnellement  
soumise à l' autorité des souverains  
temporels. Un juif, un chrétien,  
ne peuvent obéir aux chefs de  
la société, que lorsque les ordres de  
ceux-ci seront conformes aux volontés  
arbitraires, et souvent insensées, de  
ce dieu. Mais qui est-ce qui décidera

p150

si les ordres des souverains, les  
plus avantageux à la société, seront  
conformes aux volontés de ce dieu ?  
Ce seront, sans doute, les ministres  
de la divinité, les interprètes de ses  
oracles, les confidens de ses secrets.  
Ainsi, dans un état chrétien, les  
sujets doivent être plus soumis aux prêtres,  
qu' aux souverains. Bien plus, si ce  
souverain offense le seigneur, s' il néglige  
son culte, s' il refuse d' admettre  
ses dogmes, s' il n' est point soumis à  
ses prêtres, il doit perdre le droit de  
gouverner un peuple, dont il met la

p151

religion en danger. Que dis-je ? Si la

vie d' un tel souverain est un obstacle  
au salut de ses sujets, au règne de  
Dieu, à la prospérité de l' église, il  
doit être retranché du nombre des  
vivans, dès que les prêtres l' ordonnent.  
Une foule d' exemples nous prouve,  
que les chrétiens ont souvent suivi ces  
maximes détestables ; cent fois le  
fanatisme a mis les armes aux mains des  
sujets contre leur légitime souverain,  
et porté le trouble dans la société. Sous  
le christianisme, les prêtres furent toujours  
les arbitres du sort des rois ; il  
importa fort peu à ces prêtres, que  
tout fût bouleversé sur la terre, pourvû  
que la religion fût respectée : les  
peuples furent rebelles à leurs souverains,  
toutes les fois qu' on leur persuada  
que les souverains étoient rebelles  
à leur dieu. La sédition, le régicide  
sont faits pour paroître légitimes à des  
chrétiens zélés, qui doivent obéir à  
Dieu, plutôt qu' aux hommes, et qui

p152

ne peuvent, sans risquer leur salut éternel,  
balancer entre le monarque éternel  
et les rois de la terre.  
D' après ces maximes funestes, qui  
découlent des principes du christianisme,  
il ne faut point être étonné,  
si, depuis son établissement en Europe,  
nous voyons si souvent des peuples  
révoltés, des souverains si honteusement  
avilis sous l' autorité sacerdotale,  
des monarques déposés par  
les prêtres, des fanatiques armés contre  
la puissance temporelle, enfin des

p153

princes égorgés. Les prêtres chrétiens  
ne trouvoient-ils pas, dans l' ancien  
testament, leurs discours séditieux  
autorisés par l' exemple ? Les rebelles  
contre les rois ne furent-ils pas justifiés  
par l' exemple de David ? Les usurpations,  
les violences, les perfidies,

les violations les plus manifestes des droits de la nature et des gens, ne sont-elles pas légitimées par l' exemple du peuple de Dieu et de ses chefs ? Voilà donc l' appui que donne à la morale une religion, dont le premier principe est d' admettre le dieu des juifs, c' est-à-dire, un tyran, dont les volontés fantasques anéantissent à chaque instant les règles nécessaires au maintien des sociétés. Ce Dieu crée le juste et l' injuste ; sa volonté suprême change le mal en bien, et le crime en vertu ; son caprice renverse les loix qu' il a lui-même données à la nature ; il détruit, quand il lui plaît, les rapports qui subsistent entre les hommes,

p154

et dispensé lui-même de tout devoir envers les créatures, il semble les autoriser à ne suivre aucunes loix certaines, sinon celles qu' il leur prescrit, en différentes circonstances, par la voix de ses interprètes et de ses inspirés. Ceux-ci, quand ils sont les maîtres, ne prêchent que la soumission ; quand ils se croient lésés, ils ne prêchent que la révolte ; sont-ils trop foibles ? Ils prêchent la tolérance, la patience, la douceur ; sont-ils plus forts ? Ils prêchent la persécution, la vengeance, la rapine, la cruauté. Ils trouvent continuellement, dans leurs livres sacrés, de quoi autoriser les maximes contradictoires qu' ils débitent ; ils trouvent, dans les oracles d' un dieu peu moral et changeant, des ordres directement opposés les uns aux autres. Fonder la morale sur un dieu semblable, ou sur des livres qui renferment à la fois des loix si contradictoires, c' est lui donner une base incertaine,

p155

c' est la fonder sur le caprice de ceux qui parlent au nom de Dieu,

c' est la fonder sur le tempérament de chacun de ses adorateurs.  
La morale doit être fondée sur des règles invariables ; un dieu, qui détruit ces règles, détruit son propre ouvrage. Si ce Dieu est l' auteur de l' homme, s' il veut le bonheur de ses créatures, s' il s' intéresse à la conservation de notre espèce, il voulut que l' homme fût juste, humain, bienfaisant ; jamais il n' a pu vouloir qu' il fût injuste, fanatique et cruel.  
Ce qui vient d' être dit, peut nous faire connoître ce que nous devons penser de ces docteurs, qui prétendent, que, sans la religion chrétienne, nul homme ne peut avoir, ni morale, ni vertu. La proposition contraire seroit certainement plus vraie, et l' on pourroit avancer, que tout chrétien, qui se propose d' imiter son dieu, et de mettre en pratique les ordres souvent

p156

injustes et destructeurs, émanés de sa bouche, doit être nécessairement un méchant. Si l' on nous dit, que ces ordres ne sont pas toujours injustes, et que souvent les livres sacrés respirent la bonté, l' union, l' équité, je dirai, que le chrétien doit avoir une morale inconstante ; qu' il sera tantôt bon, tantôt méchant, suivant son intérêt et ses dispositions particulières.  
D' où l' on voit que le chrétien, conséquent à ses idées religieuses, ne peut avoir de vraie morale, ou doit sans cesse flotter entre le crime et la vertu.  
D' un autre côté, n' y a-t-il pas du danger de lier la morale avec la religion ? Au lieu d' étayer la morale, n' est-ce pas lui donner un appui foible et ruineux, que de vouloir la fonder sur la religion ? En effet, la religion ne soutient point l' examen, et tout homme qui aura découvert la foiblesse, ou la fausseté des preuves sur lesquelles est établie la religion, sur laquelle on

p157

lui dit que la morale est fondée, sera tenté de croire que cette morale est une chimère, aussi bien que la religion qui lui sert de base. C' est ainsi que souvent, après avoir secoué le joug de la religion, nous voyons des hommes pervers se livrer à la débauche, à l' intempérance, au crime. Au sortir de l' esclavage de la superstition, ils tombent dans une anarchie complete, et se croient tout permis, parce qu' ils ont découvert que la religion n' étoit qu' une fable. C' est ainsi que malheureusement les mots d' incrédule et de libertin, sont devenus des synonymes. On ne tomberoit point dans ces inconvénients, si, au lieu d' une morale théologique, on enseignoit une morale naturelle. Au lieu d' interdire la débauche, les crimes et les vices, parce que Dieu et la religion défendent ces fautes, on devroit dire, que tout excès nuit à la conservation de l' homme, le rend méprisable aux yeux de la société, est

p158

défendu par la raison, qui veut que l' homme se conserve ; est interdit par la nature, qui veut qu' il travaille à son bonheur durable. En un mot, quelques soient les volontés de Dieu, indépendamment des récompenses et des châtimens que la religion annonce pour l' autre vie, il est facile de prouver à tout homme, que son intérêt, dans ce monde, est de ménager sa santé, de respecter les moeurs, de s' attirer l' estime de ses semblables, enfin d' être chaste, tempérant, vertueux. Ceux que leurs passions empêcheront d' écouter ces principes si clairs, fondés sur la raison, ne seront pas plus dociles à la voix d' une religion, qu' ils cesseront de croire, dès qu' elle s' opposera à leurs penchans déréglés. Que l' on cesse donc de nous vanter les avantages prétendus que la religion chrétienne procure à la morale ; les principes, qu' elle puise dans ses livres sacrés, tendent à la détruire ; son

alliance avec elle, ne sert qu' à l' affoiblir :  
d' ailleurs, l' expérience nous montre,  
que les nations chrétiennes ont  
souvent des moeurs plus corrompues  
que celles qu' elles traitent d' infidèles  
et de sauvages ; au moins les premières  
sont-elles plus sujettes au fanatisme  
religieux, passion si propre à bannir des  
sociétés la justice et les vertus sociales.  
Contre un mortel crédule, que la religion  
chrétienne retient, elle en pousse  
des milliers au crime ; contre un homme  
qu' elle rend chaste, elle fait cent  
fanatiques, cent persécuteurs, cent  
intolérans, qui sont bien plus nuisibles  
à la société, que les débauchés les plus  
impudens, qui ne nuisent qu' à eux-mêmes.  
Au moins est-il certain, que les  
nations les plus chrétiennes de l' Europe,  
ne sont point celles où la vraie  
morale soit la mieux connue et la  
mieux observée. Dans l' Espagne, le  
Portugal, l' Italie, où la secte la  
plus superstitieuse du christianisme a fixé son

séjour, les peuples vivent dans l' ignorance  
la plus honteuse de leurs devoirs ;  
le vol, l' assassinat, la persécution, la  
débauche, y sont portés à leur comble ;  
tout y est plein de superstitieux ; on  
n' y voit que très-peu d' hommes vertueux,  
et la religion elle-même, complice  
du crime, fournit des azyles aux  
criminels, et leur procure des moyens  
faciles de se réconcilier avec la divinité.  
Des prières, des pratiques, des cérémonies,  
semblent dispenser les hommes  
de montrer des vertus. Dans les pays,  
qui se vantent de posséder le christianisme  
dans toute sa pureté, la religion  
a tellement absorbé l' attention de  
ses sectateurs, qu' ils méconnoissent  
entièrement la morale, et croient  
avoir rempli tous leurs devoirs, dès  
qu' ils montrent un attachement scrupuleux  
à des minuties religieuses, totalement

étrangeres au bonheur de la société.

p161

## CHAPITRE 12

*des vertus chrétiennes.*

ce qui vient d' être dit, nous montre déjà ce que nous devons penser de la morale chrétienne. Si nous examinons les vertus que le christianisme recommande, nous y trouverons l' empreinte de l' enthousiasme, nous verrons qu' elles sont peu faites pour l' homme, qu' elles l' enlèvent au-dessus de sa sphere, qu' elles sont inutiles à la société, que souvent elles sont pour elle de la plus dangereuse conséquence : enfin, dans les préceptes, ou conseils si vantés que J C est venu nous donner, nous ne trouverons que des maximes outrées, dont la pratique est impossible ; que des règles, qui, suivies à la lettre, nuiront à la société : dans ceux de ces préceptes, qui peuvent se pratiquer, nous ne trouverons rien qui ne fut mieux connu des sages de

p162

l' antiquité, sans le secours de la révélation. Suivant le messie, toute sa loi consiste, à *aimer Dieu par-dessus toutes choses, et le prochain comme soi-même* . Ce précepte est-il possible ? Aimer un dieu colère, capricieux, injuste, aimer le dieu des juifs ! Aimer un dieu injuste, implacable, qui est assez cruel, pour damner éternellement ses créatures ! Aimer l' objet le plus redoutable que l' esprit humain ait pu jamais enfanter ! Un pareil objet, est-il donc fait pour exciter, dans le coeur de l' homme, un sentiment d' amour ? Comment aimer ce que l' on craint ? Comment chérir un dieu, sous la verge duquel on est forcé de trembler ? N' est-ce pas se mentir à soi-même,

que de se persuader que l' on aime un être si terrible, et si propre à révolter ?

p163

Aimer son prochain comme soi-même, est-il bien plus possible ? Tout homme, par sa nature, s' aime par préférence à tous les autres ; il n' aime ceux-ci, qu' en raison de ce qu' ils contribuent à son propre bonheur ; il a de la vertu, dès qu' il fait du bien à son prochain ; il a de la générosité, lorsqu' il lui sacrifie l' amour qu' il a pour lui-même ; mais jamais il ne l' aime, que pour les qualités utiles qu' il trouve en lui ; il ne peut l' aimer, que lorsqu' il le connoit, et son amour pour lui est forcé de se régler sur les avantages qu' il en reçoit.

Aimer ses ennemis, est donc un précepte impossible. On peut s' abstenir de faire du mal à celui qui nous nuit ;

p164

mais l' amour est un mouvement du coeur, qui ne s' excite en nous qu' à la vue d' un objet que nous jugeons favorable pour nous. Les loix justes, chez les peuples policés, ont toujours défendu de se venger, ou de se faire justice à soi-même ; un sentiment de générosité, de grandeur d' ame, de courage, peut nous porter à faire du bien à qui nous offense ; nous devenons pour lors plus grands que lui, et même nous pouvons changer la disposition de son coeur. Ainsi, sans recourir à une morale surnaturelle, nous sentons que notre intérêt exige que nous étouffions dans nos coeurs la vengeance. Que les chrétiens cessent donc de nous vanter le pardon des injures, comme un précepte qu' un dieu seul pouvoit donner, et qui prouve la divinité de sa morale ; Pythagore, longtems avant le messie, avoit dit : *qu' on ne se vengeât de ses ennemis,*

*qu' en travaillant à en faire des amis ;  
et*

p165

Socrate dit dans criton : *qu' il n' est  
pas permis à un homme, qui a reçu une  
injure, de se venger par une autre injure .*

Jésus oublioit, sans doute, qu' il  
parloit à des hommes, lorsque, pour  
les conduire à la perfection, il leur  
dit d' abandonner leurs possessions à  
l' avidité du premier ravisseur ; de tendre  
l' autre joue, pour recevoir un  
nouvel outrage ; de ne point résister  
à la violence la plus injuste ; de renoncer  
aux richesses périssables de ce  
monde ; de quitter maison, biens,  
parens, amis, pour le suivre ; de se  
refuser aux plaisirs, même les plus innocens.  
Qui ne voit, dans ces conseils  
sublimes, le langage de l' enthousiasme,  
de l' hyperbole ? Ces conseils merveilleux  
ne sont-ils pas faits pour décourager  
l' homme, et le jeter dans  
le désespoir ? La pratique littéral de ces  
choses ne seroit-elle pas destructive  
pour la société ?  
Que dirons-nous de cette morale,

p166

qui ordonne que le coeur se détache  
des objets que la raison lui ordonne  
d' aimer ? Refuser le bien-être que la  
nature nous présente, n' est-ce pas dédaigner  
les bienfaits de la divinité ?  
Quel bien réel peut-il résulter, pour  
la société, de ces vertus farouches et  
mélancoliques, que les chrétiens  
regardent comme des perfections ? Un  
homme devient-il bien utile à la société,  
quand son esprit est perpétuellement  
troublé par des terreurs imaginaires,  
par des idées lugubres, par  
de noires inquiétudes, qui l' empêchent  
de vaquer à ce qu' il doit à sa famille,  
à son propre pays, à ceux qui l' entourent ?  
S' il est conséquent à ces tristes

principes, ne doit-il pas se rendre aussi insupportable à lui-même, qu' aux autres ? On peut dire, en général, que le fanatisme et l' enthousiasme font la base de la morale du Christ ; les vertus, qu' il recommande, tendent à isoler les

p167

hommes, à les plonger dans l' humeur sombre, et souvent à les rendre nuisibles à leurs semblables. Il faut ici bas des vertus humaines, le chrétien ne voit jamais les siennes qu' au-delà du vrai ; il faut à la société des vertus réelles, qui la maintiennent, qui lui donnent de l' énergie, de l' activité ; il faut aux familles, de la vigilance, de l' affection, du travail ; il faut à tous les êtres de l' espèce humaine, le desir de se procurer des plaisirs légitimes, et d' augmenter la somme de leur bonheur. Le christianisme est perpétuellement occupé, soit à dégrader les hommes, par des terreurs accablantes, soit à les enivrer par des espérances frivoles, sentimens également propres à les détourner de leurs vrais devoirs. Si le chrétien suit à la lettre les principes de son législateur, il sera toujours un membre inutile, ou nuisible à la société.

p169

Quels avantages, en effet, le genre humain peut-il tirer de ces vertus idéales, que les chrétiens nomment *évangéliques*, *divines*, *théologiques* , qu' ils préfèrent aux vertus sociales, humaines et réelles, et sans lesquelles ils prétendent qu' on ne peut plaire à Dieu, ni entrer dans sa gloire ? Examinons en détail ces vertus si vantées ; voyons de quelle utilité elles sont pour la société, et si elles méritent vraiment la préférence qu' on leur donne sur celles que la raison nous inspire, comme nécessaires au bien être du genre humain. La première des vertus chrétiennes,

celle qui sert de base à toutes les autres, est *la foi* ; elle consiste dans une conviction impossible des dogmes révélés, des fables absurdes, que le christianisme ordonne à ses disciples de croire. D' où l' on voit que cette vertu exige un renoncement total au bon sens, un assentiment impossible à des faits improbables, une soumission aveugle à l' autorité des prêtres, seuls garans de la vérité des dogmes et des merveilles que tout chrétien doit croire, sous peine d' être damné. Cette vertu, quoique nécessaire à tous les hommes, est pourtant un don du ciel, et l' effet d' une grace spéciale ;

p170

elle interdit le doute et l' examen ; elle prive l' homme de la faculté d' exercer sa raison, de la liberté de penser ; elle le réduit à l' abrutissement des bêtes, sur des matieres qu' on lui persuade néanmoins être les plus importantes à son bonheur éternel. D' où l' on voit, que la foi est une vertu inventée par des hommes, qui craignirent les lumieres de la raison, qui voulurent tromper leurs semblables, pour les soumettre à leur propre autorité, qui chercherent à les dégrader, afin d' exercer sur eux leur empire. Si la foi est une vertu, elle n' est, assurément,

p171

utile qu' aux guides spirituels des chrétiens, qui seuls en recueillent les fruits. Cette vertu ne peut qu' être funeste au reste des hommes, à qui elle apprend à mépriser la raison, qui les distingue des bêtes, et qui seule peut les guider sûrement en ce monde. En effet, le christianisme nous représente cette raison comme pervertie, comme un guide infidele, en quoi il semble avouer n' être point fait pour des êtres raisonnables. Cependant, ne pourroit-on pas demander

aux docteurs chrétiens jusqu' où  
doit aller ce renoncement à la  
raison ? Eux-mêmes, dans certains cas,  
n' ont-ils pas recours à elle ? N' est-ce  
pas à la raison qu' ils en appellent, quand  
il s' agit de prouver l' existence de Dieu ?  
Si la raison est pervertie, comment  
s' en rapporter à elle dans une matière  
aussi importante que l' existence de ce  
Dieu ?  
Quoi qu' il en soit, dire que l' on

p172

croit ce qu' on ne conçoit pas, c' est  
mentir évidemment ; croire sans se  
rendre compte de ce que l' on croit,  
c' est une absurdité. Il faut donc peser  
les motifs de sa croyance. Mais quels  
sont les motifs du chrétien ? C' est la  
confiance qu' il a dans les guides qui  
l' instruisent. Mais sur quoi cette confiance  
est-elle fondée ? Sur la révélation.  
Mais sur quoi la révélation est-elle  
fondée elle-même ? Sur l' autorité des  
guides spirituels. Telle est la manière  
dont les chrétiens raisonnent. Leurs  
arguments, en faveur de la foi, se réduisent  
à dire : *pour croire à la religion,*  
*il faut avoir de la foi, et pour avoir*  
*de la foi, il faut croire à la religion ;*  
ou bien, il faut avoir déjà de la foi,  
pour croire à la nécessité de la foi.

p173

La foi disparaît dès qu' on raisonne ;  
cette vertu ne soutient jamais un examen  
tranquille ; voilà ce qui rend les  
prêtres du christianisme si ennemis  
de la science. Le fondateur de la religion  
a déclaré lui-même, que sa loi n' étoit  
faite que pour les simples et pour  
les enfans. La foi est l' effet d' une  
grâce que Dieu n' accorde guères aux  
personnes éclairées et accoutumées à  
consulter le bon sens, elle n' est faite  
que pour les hommes qui sont incapables  
de réflexion, ou pour des âmes

enivrées d' enthousiasme, ou pour des

p174

êtres invinciblement attachés aux préjugés de l' enfance. La science fut, et sera toujours l' objet de la haine des docteurs chrétiens ; ils seroient les ennemis d' eux-mêmes, s' ils aimoient les savans.

Une seconde vertu chrétienne, qui découle de la première, est l' *espérance* ; fondée sur les promesses flatteuses que le christianisme fait à ceux qui se rendent malheureux dans cette vie, elle nourrit leur enthousiasme ; elle leur fait perdre de vue le bonheur présent ; elle les rend inutiles à la société ; elle leur fait croire fermement que Dieu récompensera dans le ciel leur inutilité, leur humeur noire, leur haine des plaisirs, leurs mortifications insensées, leurs prières, leur oisiveté. Comment un homme, enivré de ces pompeuses espérances, s' occuperait-il du bonheur actuel de ceux qui l' environnent, tandis qu' il est indifférent sur le sien même ? Ne sait-il pas

p175

que c' est en se rendant misérable en ce monde, qu' il peut espérer de plaire à son Dieu ? En effet, quelques flatteuses que soient les idées, que le chrétien se fait de l' avenir, sa religion les empoisonne, par les terreurs d' un dieu jaloux, qui veut que l' on opère son salut *avec crainte et tremblement* ; qui puniroit sa présomption, et qui le damneroit impitoyablement, s' il avoit eu la foiblesse d' être homme un instant de sa vie.

La troisième des vertus chrétiennes est la *charité* ; elle consiste à aimer Dieu et le prochain. Nous avons déjà vu combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, d' éprouver des sentimens de tendresse pour tout être que

l' on craint. On dira, sans doute, que la crainte des chrétiens est une *crainte filiale* ; mais les mots ne changent rien à l' essence des choses ; la crainte est une passion totalement opposée à l' amour. Un fils, qui craint son pere,

p176

qui a lieu de se défier de sa colere, qui redoute ses caprices, ne l' aimera jamais sincèrement. L' amour d' un chrétien, pour son dieu, ne pourra donc jamais être véritable ; c' est en vain qu' il voudra s' exciter à la tendresse pour un maître rigoureux, qui doit effrayer son coeur, il ne l' aimera jamais que comme un tyran, à qui la bouche rend des hommages que le coeur lui refuse. Le dévot n' est pas de bonne foi avec lui-même, quand il prétend chérir son dieu ; sa tendresse est un hommage simulé, semblable à celui que l' on se croit obligé de rendre à ces despotes inhumains, qui, même en faisant le malheur de leurs sujets, exigent des marques extérieures de leur attachement. Si quelques ames tendres, à force d' illusions, parviennent à s' exciter à l' amour divin, c' est alors une passion mystique et romanesque, produite par un tempérament échauffé, par une imagination ardente, qui fait

p177

qu' elles n' envisagent leur dieu que du côté le plus riant, et qu' elles ferment les yeux sur ses véritables défauts. L' amour de Dieu n' est pas le mystère le moins inconcevable de notre religion. La *charité*, considérée comme l' amour de nos semblables, est une disposition

p178

vertueuse et nécessaire. Elle

n' est plus alors que cette humanité tendre,  
qui nous intéresse aux êtres de  
notre espèce, qui nous dispose à leur  
prêter des secours, qui nous attache  
à eux. Mais comment concilier cet attachement  
pour les créatures, avec les  
ordres d' un dieu jaloux, qui veut  
qu' on n' aime que lui, qui est venu séparer  
le fils d' avec son pere, l' ami  
d' avec son ami ? Suivant les maximes de  
l' évangile, ce seroit un crime d' offrir  
à son dieu un coeur partagé par quelqu' autre  
objet terrestre ; ce seroit une  
idolâtrie, de faire entrer la créature en  
concurrence avec le créateur. D' ailleurs,  
comment aimer des êtres qui  
offensent continuellement la divinité,  
ou qui sont pour nous une occasion  
continue de l' offenser ? Comment  
aimer des pécheurs ? Aussi, l' expérience  
nous montre-t-elle, que les dévots,  
obligés par principes de se haïr eux-mêmes,  
ne sont que très-peu disposés

p179

à mieux traiter les autres, à leur  
rendre la vie douce, à leur montrer  
de l' indulgence. Ceux qui en usent de  
la sorte, ne sont point parvenus à la  
perfection de l' amour divin. En un  
mot, nous voyons que ceux qui passent  
pour aimer le créateur le plus ardemment,  
ne sont pas ceux qui montrent  
le plus d' affection à ses chétives  
créatures ; nous les voyons, au contraire,  
répandre communément l' amertume  
sur tout ce qui les environne,  
relever avec aigreur les défauts de leurs  
semblables, et se faire un crime de  
montrer de l' indulgence à la fragilité  
humaine.

p180

En effet, un amour sincère, pour la  
divinité, doit être accompagné de  
zèle ; un vrai chrétien doit s' irriter,  
quand il voit offenser son dieu ; il doit

s' armer d' une juste et sainte cruauté,  
pour réprimer les coupables ; il doit  
avoir un desir ardent de faire régner  
la religion. C' est ce zèle, dérivé de  
l' amour divin, qui est la source des  
persécutions et des fureurs, dont le  
christianisme s' est tant de fois rendu  
coupable ; c' est ce zèle, qui fait des  
bourreaux, ainsi que des martyrs ; c' est  
ce zèle, qui fait que l' intolérant arrache  
la foudre des mains du très-haut,  
sous prétexte de venger ses injures ;  
c' est ce zèle, qui fait que les membres  
d' une même famille, les citoyens d' un  
même état se détestent, se tourmentent  
pour des opinions, et souvent

p181

pour des cérémonies puérides, que le  
zèle fait regarder comme des choses  
de la dernière importance ; c' est ce  
zèle, qui mille fois alluma, dans notre  
Europe, ces guerres de religion, si  
remarquables par leur atrocité ; enfin,  
c' est ce zèle pour la religion, qui justifia  
la calomnie, la trahison, le carnage,  
en un mot, les désordres les plus funestes  
aux sociétés. Il fut toujours permis  
d' employer la ruse, la fourberie,  
le mensonge, dès qu' il fut question de  
soutenir la cause de Dieu. Les hommes

p182

les plus bilieux, les plus colères,  
les plus corrompus, sont communément  
les plus zélés ; ils espèrent, qu' en  
faveur de leur zèle, le ciel leur pardonnera  
la dépravation de leurs moeurs,  
et tous leurs autres dérèglements.  
C' est par un effet de ce même zèle,  
que nous voyons des chrétiens enthousiastes  
parcourir les terres et les mers,  
pour étendre l' empire de leur  
Dieu, pour lui faire des prosélytes,  
pour lui acquérir de nouveaux sujets.  
C' est ainsi que, par zèle, des missionnaires  
se croient obligés d' aller troubler

le repos des états qu' ils regardent  
comme infidèles, tandis qu' ils trouveroient  
fort étrange, s' il venoit dans leur propre  
pays des missionnaires pour

p183

leur annoncer une autre loi. Lorsque  
ces propagateurs de la foi eurent  
la force en main, ils exciterent, dans  
leurs conquêtes, les révoltes les plus  
affreuses, ou bien ils exercerent, sur les  
peuples soumis, des violences bien propres  
à leur rendre leur divinité odieuse.  
Ils crurent, sans doute, que des  
hommes, à qui leur Dieu étoit si longtems  
demeuré inconnu, ne pouvoient  
être que des bêtes, sur lesquelles il  
étoit permis d' exercer les plus grandes  
cruautés. Pour un chrétien, un infidèle  
ne fut jamais qu' un chien.  
C' est apparemment en conséquence

p184

des idées judaïques, que les nations  
chrétiennes ont été usurper les possessions  
des habitans du nouveau monde.  
Les castillans et les portugais  
avoient apparemment les mêmes droits  
pour s' emparer de l' Amérique et de  
l' Afrique, que les hébreux avoient eus  
pour se rendre maîtres des terres des  
chananéens, pour en exterminer les  
habitans, ou pour les réduire en esclavage.  
Un pontife du dieu de la justice  
et de la paix ne s' arrogea-t-il pas  
le droit de distribuer des empires lointains  
aux monarques européens qu' il  
voulut favoriser ? Ces violations manifestes  
du droit de la nature et des  
gens parurent légitimes à des princes  
chrétiens, en faveur desquels la religion  
sanctifioit l' avarice, la cruauté,  
l' usurpation.

p185

Enfin, le christianisme regarde l' *humilité* comme une vertu sublime ; il lui attache le plus grand prix. Il ne falloit pas, sans doute, des lumieres divines et surnaturelles, pour sentir que l' orgueil blesse les hommes, et rend désagréables ceux qui le montrent aux autres. Pour peu que l' on réfléchisse, on sera convaincu, que l' arrogance, la présomption, la vanité, sont des qualités déplaisantes et méprisables ; mais l' humilité du chrétien doit aller plus loin encore, il faut qu' il renonce à sa raison, qu' il se défie de ses vertus, qu' il refuse de rendre justice à ses bonnes actions, qu' il perde l' estime

p186

la plus méritée de lui-même. D' où l' on voit que cette prétendue vertu n' est propre qu' à dégrader l' homme, à l' avilir à ses propres yeux, à étouffer en lui toute énergie, et tout desir de se rendre utile à la société. Défendre aux hommes de s' estimer eux-mêmes, et de mériter l' estime des autres, c' est briser le ressort le plus puissant qui les porte aux actions grandes, à l' étude, à l' industrie. Il semble que le christianisme ne se propose, que de faire des esclaves abjects, inutiles au monde, à qui la soumission aveugle à leurs prêtres tienne lieu de toute vertu.

N' en soyons point surpris, une religion, qui se pique d' être surnaturelle, doit chercher à dénaturer l' homme : en effet, dans le délire de son enthousiasme, elle lui défend de s' aimer lui-même ; elle lui ordonne de haïr les plaisirs, et de chérir la douleur ; elle lui fait un mérite des maux volontaires

p187

qu' il se fait. De-là ces austérités, ces pénitences destructives de la santé,

ces mortifications extravagantes, ces privations cruelles, ces pratiques insensées, enfin ces suicides lents, par lesquels les plus fanatiques des chrétiens croient mériter le ciel. Il est vrai que tous les chrétiens ne se sentent pas capables de ces perfections merveilleuses ; mais tous, pour se sauver, se croient plus ou moins obligés de mortifier leurs sens, de renoncer aux bienfaits qu' un dieu bon leur présente, parce qu' ils supposent que ce dieu s' irriterait, s' ils en faisoient usage, et ne fait offre de ces biens, que pour que l' on s' abstienne d' y toucher. Comment la raison pourroit-elle approuver des vertus destructives de nous-mêmes ? Comment le bon sens pourroit-il admettre un dieu, qui prétend que l' on se rende malheureux, et qui se plaît à contempler les tourmens que s' infligent ses créatures ? Quel

p188

fruit la société peut-elle recueillir de ces vertus, qui rendent l' homme sombre, misérable, et incapable d' être utile à la patrie ? La raison et l' expérience, sans le secours de la superstition, ne suffisent-elles donc pas, pour nous prouver que les passions et les plaisirs, poussés à l' excès, se tournent contre nous-mêmes, et que l' abus des meilleures choses devient un mal véritable ? Notre nature ne nous force-t-elle pas à la tempérance, à la privation des objets qui peuvent nous nuire ? En un mot, un être, qui veut se conserver, ne doit-il pas modérer ses penchans, et fuir ce qui tend à sa destruction ? Il est évident que le

p189

christianisme autorise, au moins indirectement, le suicide.  
Ce fut en conséquence de ces idées fanatiques, que, sur-tout dans les premiers

tems du christianisme, les déserts  
et les forêts se sont peuplés de chrétiens

p190

parfaits, qui, en s' éloignant du  
monde, priverent leurs familles d' appuis,  
et leurs patries de citoyens, pour  
se livrer à une vie oiseuse et contemplative.  
De-là ces légions de moines  
et de cénobites, qui, sous les étendarts  
de différens enthousiastes, se sont  
enrôlés dans une milice inutile, ou  
nuisible à l' état. Ils crurent mériter le  
ciel, en enfouissant des talens nécessaires  
à leurs concitoyens, en se vouant  
à l' inaction et au célibat. C' est ainsi,  
que dans les pays, où les chrétiens  
sont le plus fidèles à leur religion, une  
foule d' hommes, par piété, s' obligent  
à demeurer toute leur vie inutiles et  
misérables. Quel coeur assez barbare  
pour refuser des larmes au sort de ces  
victimes, tirées d' un sexe enchanteur,  
que la nature destinoit à faire le bonheur  
du nôtre ! Dupes infortunées de  
l' enthousiasme du jeune âge, ou forcées  
par les vues intéressées d' une famille  
impérieuse, elles sont pour toujours

p191

bannies du monde ; des sermens  
téméraires les lient pour jamais à l' ennui,  
à la solitude, à l' esclavage, à la  
misère ; des engagemens, contredits  
par la nature, les forcent à la virginité.  
C' est en vain qu' un tempérament  
plus mûr réclame tôt ou tard en elles,  
et les fait gémir sur des voeux imprudens,  
la société les punit par l' oubli de  
leur inutilité, de leur stérilité volontaire ;  
retranchées des familles, elles  
passent dans l' ennui, l' amertume, et  
les larmes, une vie perpétuellement  
gênée par des géolieres incommodes  
et despotiques : enfin, isolées, sans  
secours et sans liens, il ne leur reste que  
l' affreuse consolation de séduire d' autres

victimes, qui partagent avec elles  
les ennuis de leur solitude, et leur  
supplice devenu sans remède.  
En un mot, le christianisme semble  
avoir pris à tâche de combattre en tout  
la nature et la raison : s' il admet quelques  
vertus, approuvées par le bon

p192

sens, il veut toujours les outrer ; il ne  
conserve jamais ce juste milieu, qui est  
le point de la perfection. La volupté,  
la dissolution, l' adultère, en un mot,  
les plaisirs illicites et honteux sont  
évidemment des choses auxquelles tout  
homme, jaloux de se conserver, et de  
mériter l' estime de ses concitoyens,  
doit résister. Les payens ont senti et  
enseigné cette vérité, malgré le débordement  
de moeurs que le christianisme  
leur reproche. La religion chrétienne,

p193

peu contente de ces maximes  
raisonnables, recommande *le célibat* ,  
comme un état de perfection ; le noeud  
si légitime du mariage est une imperfection  
à ses yeux. Le pere du dieu  
des chrétiens, avoit dit, dans la genèse :  
*il n' est pas bon que l' homme demeure  
sans compagne* . Il avoit formellement  
ordonné à tous les êtres, de  
*croître et de multiplier* . Son fils, dans  
l' évangile, vient annuler ces loix ; il  
prétend que, pour être parfait, il faut  
se priver du mariage, résister à l' un  
des plus pressans besoins que la nature  
inspire à l' homme, mourir sans  
postérité, refuser des citoyens à l' état,  
et des supports à sa vieillesse.  
Si nous consultons la raison, nous  
trouverons, que les plaisirs de l' amour  
nuisent à nous-mêmes, quand nous  
les prenons avec excès ; qu' ils sont des

p194

crimes, lorsqu' ils nuisent à d' autres ;  
nous sentirons, que corrompre une  
fille, c' est la condamner à la honte et  
à l' infamie, c' est anéantir pour elle les  
avantages de la société ; nous trouverons,  
que l' adultère est une invasion  
des droits d' un autre, qui détruit l' union  
des époux, qui sépare au moins  
des coeurs qui étoient faits pour s' aimer ;  
nous conclurons de ces choses,  
que le mariage étant le seul moyen de  
satisfaire honnêtement et légitimement  
le besoin de la nature, de peupler  
la société, de se procurer des  
appuis, est un état bien plus respectable  
et bien plus sacré que ce célibat  
destructeur, que cette castration volontaire,  
que le christianisme a le front  
de transformer en vertu. La nature,  
ou l' auteur de la nature, invite les  
hommes à se multiplier, par l' attrait  
du plaisir ; il a déclaré hautement, que  
la femme étoit nécessaire à l' homme ;  
l' expérience a fait connoître qu' ils devoient

p195

former une société, non seulement  
pour jouir de plaisirs passagers,  
mais encore pour s' aider à supporter  
les amertumes de la vie, pour élever  
des enfans, pour en faire des citoyens,  
pour trouver en eux des supports de  
leur vieillesse. En donnant à l' homme  
des forces supérieures à celles de sa  
compagne, la nature voulut qu' il travaillât  
à faire subsister sa famille ; en  
donnant à cette compagne des organes  
plus foibles, elle l' a destinée à des  
travaux moins pénibles, mais non  
moins nécessaires ; en lui donnant une  
ame plus sensible et plus douce, elle  
voulut qu' un sentiment tendre l' attachât  
plus particulièrement à ses foibles  
enfans. Voilà les liens heureux que le  
christianisme voudroit empêcher de se  
former ; voilà les vues qu' il s' efforce

p196

de traverser, en proposant, comme

p197

un état de perfection, un célibat qui dépeuple la société, qui contredit la nature, qui invite à la débauche, qui rend les hommes isolés, et qui ne peut être avantageux qu' à la politique odieuse des prêtres de quelques sectes chrétiennes, qui se font un devoir de se séparer de leurs concitoyens, pour former un corps fatal, qui s' éternise sans postérité.

p198

Si le christianisme eut l' indulgence de permettre le mariage à ceux de ses sectateurs, qui n' oserent, ou ne purent tendre à la perfection, il semble qu' il les en a punis, par les entraves incommodés qu' il mit à ce noeud ; c' est ainsi que nous voyons le divorce défendu par la religion chrétienne ; les noeuds les plus mal assortis sont devenus indissolubles ; les personnes,

p199

mariées une fois, sont forcées de gémir pour toujours de leur imprudence, quand même le mariage, qui ne peut avoir que le bien-être, la tendresse, l' affection, pour objet et pour base, deviendrait pour elles une source de discordes, d' amertumes et de peines. C' est ainsi que la loi, d' accord avec la religion cruelle, consent à empêcher les malheureux de briser leurs chaînes. Il paroît que le christianisme a mis tout en oeuvre pour détourner du mariage, et pour lui faire préférer un célibat qui conduit nécessairement à la débauche, à l' adultère, à la dissolution. Cependant, le dieu des

p200

juifs avoit permis le divorce, et nous ne voyons point de quel droit son fils, qui venoit accomplir la loi de Moïse, a révoqué une permission si sensée. Nous ne parlons point ici des autres entraves, que, depuis son fondateur, l' église a mises au mariage. En

p202

proscrivant les mariages entre parens, ne semble-t-elle pas avoir défendu, que ceux qui vouloient s' unir, se connussent parfaitement, et s' aimassent trop tendrement ?

Telles sont les perfections que le christianisme propose à ses enfans, telles sont les vertus qu' il préfère à celles qu' il nomme, par mépris, *vertus humaines* . Bien plus, il rejette et désavoue ces dernières, il les appelle fausses, illégitimes, parce que ceux qui les possédoient, n' avoient point la foi. Quoi ! Ces vertus si aimables, si héroïques, de la Grèce et de Rome, n' étoient point de vraies vertus ! Si l' équité, l' humanité, la générosité, la tempérance, la patience d' un payen, ne sont pas des vertus, à quoi peut-on donner ce nom ? N' est-ce pas confondre toutes les idées de la morale, que de prétendre que la justice d' un payen n' est pas justice, que sa bonté n' est pas bonté, que sa bienfaisance est un crime ? Les vertus réelles des Socrate, des Caton, des épictète, des Antonin,

p203

ne sont-elles donc pas préférables au zèle des Cyrilles, et à l' opiniâtreté des Athanase, à l' inutilité des Antoine, aux révoltes des Chrysostome, à la férocité des Dominique, à

l' abjection d' ame des François ?  
Toutes les vertus, que le christianisme  
admire, ou sont outrées et fanatiques,  
ou elles ne tendent qu' à rendre  
l' homme timide, abject et malheureux :  
si elles lui donnent du courage,  
il devient bientôt opiniâtre, altier,  
cruel, et nuisible à la société. C' est

p204

ainsi qu' il faut qu' il soit, pour répondre  
aux vues d' une religion qui dédaigne  
la terre, et qui ne s' embarrasse  
pas d' y porter le trouble, pourvû que  
son dieu jaloux triomphe de ses ennemis.  
Nulle morale véritable ne peut  
être compatible avec une telle religion.

## CHAPITRE 13

*des pratiques et des devoirs de la religion  
chrétienne.*

si les vertus du christianisme n' ont  
rien de solide et de réel, ou ne  
produisent aucun effet que la raison puisse  
approuver, elle ne verra rien de plus  
estimable dans une foule de pratiques  
gênantes, inutiles, et souvent dangereuses,  
dont il fait des devoirs à ses dévots  
sectateurs, et qu' il leur montre  
comme des moyens assurés d' apaiser  
la divinité, d' obtenir ses graces, de  
mériter ses récompenses ineffables.

p205

Le premier, et le plus essentiel des  
devoirs du christianisme, est de *prier* .  
C' est à la priere continuelle, que le  
christianisme attache sa félicité ; son  
dieu, que l' on suppose rempli de bontés,  
veut être sollicité pour répandre  
ses graces ; il ne les accorde qu' à  
l' importunité : sensible à la flatterie, comme  
les rois de la terre, il exige une  
étiquette, il n' écoute favorablement  
que des voeux présentés suivant une

certaine forme. Que dirions-nous d' un  
pere, qui, connoissant les besoins de  
ses enfans, ne consentiroit point à leur  
donner la nourriture nécessaire, à  
moins qu' ils ne l' arrachassent par des  
supplications ferventes, et souvent inutiles ?  
Mais, d' un autre côté, n' est-ce pas  
se défier de la sagesse de Dieu,  
que de prescrire des règles à sa conduite ?  
N' est-ce pas révoquer en doute  
son immutabilité, que de croire que  
sa créature peut l' obliger à changer ses  
décrets ? S' il sait tout, qu' a-t-il besoin

p206

d' être averti sans cesse des dispositions  
du coeur et des desirs de ses sujets ?  
S' il est tout-puissant, comment seroit-il  
flatté de leurs hommages, de leurs  
soumissions réitérées, de l' anéantissement  
où ils se mettent à ses pieds ?  
En un mot, la priere suppose un  
dieu capricieux, qui manque de mémoire,  
qui est sensible à la louange,  
qui est flatté de voir ses sujets humiliés  
devant lui, qui est jaloux de recevoir,  
à chaque instant, des marques  
réitérées de leur soumission.  
Ces idées, empruntées des princes  
de la terre, peuvent-elles bien s' appliquer  
à un être tout-puissant, qui  
n' a créé l' univers que pour l' homme,  
et qui ne veut que son bonheur ? Peut-on  
supposer, qu' un être tout-puissant,  
sans égal et sans rivaux, soit jaloux  
de sa gloire ? Est-il une gloire pour  
un être à qui rien ne peut être comparé ?  
Les chrétiens ne voyent-ils pas,  
qu' en voulant exalter et honorer leur

p207

dieu, ils ne font réellement que l' abaisser  
et l' avilir ?  
Il entre encore dans le système de  
la religion chrétienne, que les prieres  
des uns peuvent être applicables  
à d' autres : son dieu, partial pour ses

favoris, ne reçoit que les requêtes de ceux-ci ; il n'écoute son peuple, que lorsque ses vœux lui sont offerts par ses ministres. Ainsi, Dieu devient un sultan, qui n'est accessible que pour ses ministres, ses visirs, ses eunuques, et les femmes de son serrail. De-là, cette foule innombrable de prêtres, de cénobites, de moines et de religieuses, qui n'ont d'autres fonctions, que d'élever leurs mains oisives au ciel, et de prier nuit et jour, pour obtenir ses faveurs pour la société. Les nations payent chèrement ces importants services, et de pieux fainéans vivent dans la splendeur, tandis que le mérite réel, le travail et l'industrie, languissent dans la misère.

p208

Sous prétexte de vaquer à la prière et aux cérémonies de son culte, le chrétien, surtout dans quelques sectes plus superstitieuses, est obligé de demeurer oisif, et de rester les bras croisés pendant une grande partie de l'année ; on lui persuade qu'il honore son dieu par son inutilité ; des fêtes, multipliées par l'intérêt des prêtres et la crédulité des peuples, suspendent les travaux nécessaires de plusieurs millions de bras ; l'homme du peuple va prier dans un temple, au lieu de cultiver son champ ; là il repaît ses yeux de cérémonies puériles, et ses oreilles de fables et de dogmes auxquels il ne peut rien comprendre. Une religion tyrannique fait un crime à l'artisan, ou au cultivateur, qui, pendant ces journées, consacrées au désœuvrement, oseroit s'occuper du soin de faire subsister

p209

une famille nombreuse et indigente, et de concert avec la religion, le gouvernement puniroit ceux qui auroient l'audace de gagner du pain, au

lieu de faire des prières, ou de rester les bras croisés.

La raison peut-elle souscrire à cette obligation bizarre de s'abstenir de viandes et de quelques aliments, que certaines sectes chrétiennes imposent ? Le peuple, qui vit de son travail, est, en conséquence de cette loi, forcé de se contenter, pendant des intervalles

p210

très-long, d'une nourriture chère, mal-saine, et peu propre à réparer les forces.

Quelles idées abjectes et ridicules doivent avoir de leur dieu, des insensés qui croient qu'il s'irrite de la qualité des mets qui entrent dans l'estomac de ses créatures ? Cependant, à prix d'argent, le ciel devient plus accommodant. Les prêtres des chrétiens ont été sans cesse occupés à gêner leurs crédules sectateurs, afin de les obliger à transgresser ; le tout, pour avoir occasion de leur faire expier chèrement leurs prétendues transgressions. Tout dans le christianisme, jusqu'aux péchés, tourne au profit du prêtre.

p211

Aucun culte ne mit jamais ses sectateurs dans une dépendance plus entière, et plus continuelle de leurs prêtres, que le christianisme ; ils ne perdirent jamais de vue leur proie ; ils prirent les mesures les plus justes pour asservir les hommes et les faire contribuer à leur puissance, à leurs richesses, à leur empire. Médiateurs

p212

entre le monarque céleste et ses sujets, ces prêtres furent regardés comme des courtisans en crédit, comme

des ministres chargés d' exercer la puissance en son nom, comme des favoris auxquels la divinité ne pouvoit rien refuser. Ainsi, les ministres du très-haut devinrent les maîtres absolus du sort des chrétiens ; ils s' emparèrent, pour la vie, des esclaves que la crainte et les préjugés leur soumirent ; ils se les attachèrent, et se rendirent nécessaires à eux, par une foule de pratiques et de devoirs aussi puérides que bizarres, qu' ils eurent soin de leur faire regarder comme indispensablement nécessaires au salut. Ils leur firent, de l' omission de ces devoirs, des crimes bien plus graves, que de la violation manifeste des règles de la morale et de la raison. Ne soyons donc point étonnés, si dans les sectes les plus chrétiennes, c' est-à-dire, les plus superstitieuses,

p213

nous voyons l' homme perpétuellement infesté par des prêtres. à peine est-il sorti du sein de sa mere, que, sous prétexte de le laver d' une prétendue *tache originelle* , son prêtre le baptise pour de l' argent, le réconcilie avec un dieu qu' il n' a point encore pu offenser ; à l' aide de paroles et d' enchantemens, il l' arrache au domaine du démon. Dès l' enfance la plus tendre, son éducation est ordinairement confiée à des prêtres, dont le principal objet est de lui inculquer de bonne heure les préjugés nécessaires à leurs vues ; ils lui inspirent des terreurs, qui se multiplieront en lui pendant toute sa vie ; ils l' instruisent dans les fables d' une religion merveilleuse, dans ses dogmes insensés, dans ses mystères incompréhensibles ; en un mot, ils en font un chrétien superstitieux, et jamais ils n' en font un citoyen utile, un homme éclairé. Il n' est qu' une chose

p214

qu' on lui montre comme nécessaire,  
c' est d' être dévotement soumis à sa religion.

Sois dévot, lui dit-on, sois  
aveugle, méprise ta raison, occupe-toi  
du ciel, et néglige la terre, c' est  
tout ce que Dieu te demande pour te  
conduire au bonheur.

Pour entretenir le chrétien dans les  
idées abjectes et fanatiques, dont sa  
jeunesse fut imbue, ses prêtres, dans  
quelques sectes, lui ordonnent de venir  
souvent déposer dans leur sein ses  
fautes les plus cachées, ses actions les  
plus ignorées, ses pensées les plus  
secretées ; ils le forcent de venir s' humilier  
à leurs pieds, et rendre hommage  
à leur pouvoir ; ils effrayent le coupable,

p215

et s' ils l' en jugent digne, ils le  
réconcilient ensuite avec la divinité,  
qui, sur l' ordre de son ministre, lui  
remet les péchés dont il s' étoit souillé.  
Les sectes chrétiennes, qui admettent  
cette pratique, nous la vantent comme  
un frein très-utile aux moeurs, et  
très-propre à contenir les passions des  
hommes ; mais l' expérience nous prouve,  
que les pays, où cet usage est le  
plus fidèlement observé, loin d' avoir  
des moeurs plus pures que les autres,  
en ont de plus dissolues. Ces expiations  
si faciles ne font qu' enhardir au  
crime. La vie des chrétiens est un  
cercle de dérèglements et de *confessions*  
périodiques ; le sacerdoce profite seul  
de cet usage, qui le met à portée d' exercer  
un empire absolu sur les consciences  
des hommes. Quelle doit être  
la puissance d' un ordre d' hommes, qui  
ouvrent et ferment à leur gré les portes  
du ciel, qui ont les secrets des  
familles, qui peuvent à volonté allumer  
le fanatisme dans les esprits !

p216

Sans l'aveu du sacerdoce, le chrétien ne peut participer à ses mystères sacrés, les prêtres ont le droit de l'exclure. Il pourroit se consoler de cette privation prétendue ; mais les anathèmes, ou *excommunications* des prêtres, font par-tout un mal réel à l'homme ; les peines spirituelles produisent des effets temporels, et tout citoyen, qui encourt la disgrâce de l'église, est en danger d'encourir celle du gouvernement, et devient un objet odieux pour ses concitoyens.

Nous avons déjà vu que les ministres de la religion se sont ingérés des affaires du mariage ; sans leur aveu, un chrétien ne peut devenir père ; il faut qu'il se soumette aux formes capricieuses de la religion ; sans cela, la politique, d'accord avec la religion, excluroit ses enfans du rang des citoyens.

p217

Durant tout le cours de sa vie, le chrétien, sous peine de se rendre coupable, est obligé d'assister aux cérémonies de son culte, aux instructions de ses prêtres ; dès qu'il remplit fidèlement cet important devoir, il se croit le favori de son dieu, et se persuade qu'il ne doit plus rien à la société. C'est ainsi que des pratiques inutiles prennent la place de la morale, qui par-tout est subordonnée à la religion, à qui elle devrait commander.

Lorsque le terme de sa vie est venu, étendu sur son lit, le chrétien est encore assailli par ses prêtres dans ses derniers instans. Dans quelques sectes chrétiennes, la religion semble s'être étudiée à rendre à l'homme sa mort

p218

mille fois plus amère. Un prêtre tranquille vient porter l'allarme auprès du grabat d'un mourant ; sous prétexte de le réconcilier avec son dieu, il vient

lui faire savourer le spectacle de sa fin.  
Si cet usage est destructeur pour les  
citoyens, il est au moins très-utile  
au sacerdoce, qui doit une grande  
partie de ses richesses aux terreurs salutaires  
qu' il inspire à propos aux chrétiens  
riches et moribonds. La morale n' en  
retire pas les mêmes fruits : l' expérience  
nous montre, que la plupart  
des chrétiens, vivans avec sécurité

p219

dans le débordement, ou le crime, remettent  
à la mort le soin de se réconcilier  
avec Dieu : à l' aide d' un repentir  
tardif, et des largesses qu' ils font au  
sacerdoce, celui-ci expie leurs fautes,  
et leur permet d' espérer que le ciel  
met en oubli les rapines, les injustices  
et les crimes qu' ils ont commis pendant  
tout le cours d' une vie nuisible à  
leurs semblables.

La mort même ne termine point  
l' empire du sacerdoce sur les chrétiens  
de quelques sectes ; les prêtres mettent  
à profit son cadavre ; à prix d' argent,  
on acquiert, pour sa dépouille mortelle,  
le droit d' être déposé dans un  
temple, et de répandre dans les villes  
l' infection et la maladie. Que dis-je ? Le  
pouvoir sacerdotal s' étend même au-delà  
des bornes du trépas. On achète  
chèrement les prieres de l' église, pour  
délivrer les ames des morts des supplices  
que l' on prétend destinés dans l' autre  
monde à les purifier. Heureux les

p220

riches, dans une religion, où, à l' aide  
de l' argent, on peut intéresser les favoris  
de Dieu à le prier de remettre  
les peines que sa justice immuable leur  
avoit fait infliger !  
Tels sont les principaux devoirs que  
le christianisme recommande comme  
nécessaires, et de l' observation desquels  
il fait dépendre le salut. Telles

p221

sont les pratiques arbitraires, ridicules et nuisibles, qu' il ose souvent substituer aux devoirs de la société. Nous ne combattons pas les différentes pratiques superstitieuses, admises avec respect par quelques sectes, et rejetées par d' autres, telles que les honneurs rendus à la mémoire de ces pieux fanatiques, de ces héros de l' enthousiasme, de ces contemplateurs obscurs, que le pontife romain met au nombre des saints. Nous ne parlerons pas de ces pèlerinages, dont la superstition des peuples fait tant de cas, ni de ces indulgences, à l' aide desquelles les péchés sont remis. Nous nous contenterons de dire, que ces choses sont communément plus respectées du peuple qui les admet, que les règles de la morale, qui souvent sont totalement

p222

ignorées. Il en coûte bien moins aux hommes, de se conformer à des rites, à des cérémonies, à des pratiques, que d' être vertueux. Un bon chrétien est un homme qui se conforme exactement à ce que ses prêtres exigent de lui ; ceux-ci, pour toutes vertus, lui demandent d' être aveugle, libéral et soumis.

## CHAPITRE 14

### *des effets politiques de la religion chrétienne.*

après avoir vu l' inutilité, et même le danger des perfections, des vertus et des devoirs, que la religion chrétienne nous propose, voyons si elle a de plus heureuses influences sur la politique, ou si elle procure un bien-être réel aux nations chez qui cette religion est établie, et seroit fidèlement observée. D' abord, nous trouvons que

par-tout où le christianisme est admis,  
il s' établit deux législations opposées

p223

l' une à l' autre, et qui se combattent  
réciproquement. La politique est faite  
pour maintenir l' union et la concorde  
entre les citoyens. La religion chrétienne,  
quoiqu' elle leur prêche de s' aimer,  
et de vivre en paix, anéantit  
bientôt ce précepte, par les divisions  
nécessaires qui doivent s' élever parmi  
ses sectateurs, qui sont forcés d' entendre  
diversement les oracles ambigus  
que les livres saints leur annoncent.  
Dès le commencement du christianisme,  
nous voyons des disputes très-vives  
entre ses docteurs. Depuis,  
nous ne trouvons, dans tous les siècles,  
que des schismes, des hérésies,  
suivis de persécutions et de combats,

p224

très-propres à détruire cette concorde  
si vantée, qui devient impossible dans  
une religion où tout est obscurité. Dans  
toutes les disputes religieuses, les deux  
partis croyent avoir Dieu de leur côté,  
par conséquent ils sont opiniâtres.  
Comment ne le seroient-ils pas, puisqu' ils  
confondent *la cause de Dieu* avec  
celle de leur vanité ? Ainsi, peu disposés  
à céder de part et d' autre, ils se  
combattent, se tourmentent, se déchirent,  
jusqu' à ce que la force ait décidé  
de querelles qui jamais ne sont  
du ressort du bon sens. En effet, dans  
toutes les dissensions qui se sont élevées  
parmi les chrétiens, l' autorité  
politique fut toujours obligée d' intervenir ;  
les souverains prirent parti  
dans les disputes frivoles des prêtres,  
qu' ils regardèrent comme des objets  
de la dernière importance. Dans une  
religion, établie par un dieu lui-même,  
il n' est point de minuties ; en conséquence,  
les princes s' armerent contre

p225

une partie de leurs sujets ; la façon de penser de la cour décida de la croyance et de la foi des sujets ; les opinions qu' elle appuya, furent les seules véritables ; les satellites furent les gardiens de l' *orthodoxie* , les autres devinrent des hérétiques et des rebelles, que les premiers se firent un devoir d' exterminer.

Les préjugés des princes, ou leur fausse politique, leur ont toujours fait regarder ceux de leurs sujets, qui n' avoient point les mêmes opinions qu' eux sur la religion, comme de mauvais citoyens, dangereux pour l' état, comme des ennemis de leur pouvoir.

p226

Si laissant aux prêtres le soin de vider leurs querelles impertinentes, ils n' eussent point persécuté, pour leur donner du poids, ces querelles se seroient assoupies d' elles-mêmes, ou n' eussent point intéressé la tranquillité publique. Si ces rois, impartiaux, eussent récompensé les bons, et puni les méchants, sans avoir égard à leurs spéculations, à leur culte, à des cérémonies, ils n' eussent pas forcé un grand nombre de leurs sujets à devenir les ennemis nés du pouvoir qui les opprimoit. C' est à force d' injustices, de violences et de persécutions, que les princes chrétiens ont cherché de tout tems à ramener les hérétiques. Le bon sens n' eut-il pas dû leur montrer, que cette conduite n' étoit propre qu' à faire des hypocrites, des ennemis cachés, ou même à produire des révoltes.

p227

Mais ces réflexions ne sont point

faites pour des princes, que le christianisme  
travaille dès l' enfance à remplir  
de fanatisme et de préjugés. Il  
leur inspire, pour toute vertu, un attachement  
opiniâtre à des frivolités,  
une ardeur impétueuse pour des dogmes  
étrangers au bien de l' état, une  
colere emportée contre tous ceux qui  
refusent de plier sous leurs opinions  
despotiques. Dès-lors, les souverains  
trouvent plus court de détruire, que  
de ramener par la douceur : leur despotisme  
altier ne s' abbaïsse point à raisonner.  
La religion leur persuade que  
la tyrannie est légitime, que la cruauté  
est méritoire, quand il s' agit de la  
cause du ciel.

p228

En effet, le christianisme changea  
toujours en despotes et en tyrans les  
souverains qui le favoriserent ; il les  
représenta comme des divinités sur  
la terre ; il fit respecter leurs caprices  
comme les volontés du ciel même ; il  
leur livra les peuples comme des troupeaux  
d' esclaves, dont ils pouvoient  
disposer à leur gré. En faveur de leur  
zèle pour la religion, il pardonna souvent  
aux monarques les plus pervers,  
les injustices, les violences, les crimes,  
et sous peine d' irriter le très-haut,  
il commanda aux nations de gémir,  
sans murmurer, sous le glaive qui les  
frappoit, au lieu de les protéger. Ne  
soyons donc point surpris si, depuis  
que la religion chrétienne s' est établie,  
nous voyons tant de nations gémir  
sous des tyrans dévots, qui n' eurent  
d' autre mérite qu' un attachement aveugle  
pour la religion, et qui d' ailleurs  
se permirent les crimes les plus révoltans,  
la tyrannie la plus affreuse, les

p229

débordemens les plus honteux, la licence  
la plus effrénée. Quelques fussent

les injustices, les oppressions, les rapines des souverains, ou religieux, ou hypocrites, les prêtres eurent soin de contenir leurs sujets. Ne soyons point non plus étonnés de voir tant de princes, incapables ou méchants, soutenir à leur tour les intérêts d' une religion, dont leur fausse politique avoit besoin, pour soutenir leur autorité. Les rois n' auroient aucun besoin de la superstition pour gouverner les peuples, s' ils avoient de l' équité, des lumieres et des vertus, s' ils connoissoient et pratiquoient leurs vrais devoirs, s' ils s' occupoient véritablement du bonheur de leurs sujets ; mais comme il est plus aisé de se conformer à des rites, que d' avoir des talens, ou de pratiquer la vertu, le christianisme trouva trop souvent, dans les princes, des appuis disposés à le soutenir, et même des bourreaux prêts à le servir.

p230

Les ministres de la religion n' eurent pas la même complaisance pour les souverains qui refuserent de faire cause commune avec eux, d' embrasser leurs querelles, de servir leurs passions ; ils se souleverent contre ceux qui voulurent leur résister, les punir de leurs excès, les ramener à la raison, modérer leurs prétentions ambitieuses, toucher à leurs *immunités* . Les prêtres crièrent alors à l' *impiété* , au *sacrilège* ; ils prétendirent que le souverain *mettoit la main à l' encensoir* , usurpoit des droits accordés par Dieu lui-même ; en un mot, ils chercherent à soulever les peuples contre l' autorité la plus légitime ; ils armerent des fanatiques contre les souverains, travestis en tyrans, pour n' avoir point été soumis à l' église. Le ciel fut toujours prêt à venger les injustices faites à ses ministres ; ceux-ci ne furent soumis eux-mêmes, et ne prêcherent la soumission aux autres, que quand il leur fut permis

p231

de partager l' autorité, ou quand ils furent trop foibles pour lui résister. Voilà pourquoi, dans la naissance du christianisme, nous voyons ses apôtres sans pouvoir prêcher la subordination ; dès qu' il se vit soutenu, il prêcha la persécution ; dès qu' il se vit puissant, il prêcha la révolte, il déposa des rois, il les fit égorger.

Dans toutes les sociétés politiques où le christianisme est établi, il subsiste deux puissances rivales, qui luttent continuellement l' une contre l' autre, et par le combat desquelles l' état est ordinairement déchiré. Les sujets se partagent, les uns combattent pour leur souverain, les autres combattent, ou croient combattre pour leur dieu. Ces derniers doivent toujours, à la fin, l' emporter, tant qu' il sera permis au sacerdoce d' empoisonner l' esprit des peuples, de fanatisme et de préjugés. C' est en éclairant les sujets, qu' on les empêchera de se livrer au fanatisme ;

p232

c' est en les affranchissant peu-à-peu du joug de la superstition, qu' on diminuera le pouvoir sacerdotal, qui sera toujours sans bornes, et plus fort que celui des rois, dans un pays ignorant et couvert de ténébres.

Mais la plûpart des souverains craignent qu' on n' éclaire les hommes ; complices du sacerdoce, ils se liguent avec lui, pour étouffer la raison, et pour persécuter tous ceux qui ont le courage de l' annoncer. Aveugles sur leurs propres intérêts, et sur ceux de leurs nations, ils ne cherchent à commander qu' à des esclaves, que les prêtres rendront déraisonnables à volonté. Aussi voyons-nous une honteuse ignorance, un découragement total régner dans les pays où le christianisme domine de la façon la plus absolue : les souverains, ligés avec leurs prêtres, semblent y conjurer la ruine de la science, des arts, de l' industrie, qui ne peuvent être que les enfans de

p233

la liberté de penser. Parmi les nations chrétiennes, les moins superstitieuses sont les plus libres, les plus puissantes, les plus heureuses. Dans les pays, où le despotisme spirituel est d'intelligence avec le despotisme temporel, les peuples croupissent dans l'inaction, dans la paresse, dans l'engourdissement. Les peuples de l'Europe, qui se vantent de posséder la foi la plus pure, ne sont pas assurément les plus florissans et les plus puissans ; les souverains, esclaves eux-mêmes de la religion, ne commandent qu'à d'autres esclaves, qui n'ont point assez d'énergie et de courage pour s'enrichir eux-mêmes, et pour travailler au bonheur de l'état. Dans ces sortes de contrées, le prêtre seul est opulent, le reste languit dans la plus profonde indigence. Mais qu'importent la puissance et le bonheur des nations, à une religion qui veut que ses sectateurs ne s'occupent point de leur bonheur en ce monde,

p234

qui regarde les richesses comme nuisibles, qui prêche un dieu pauvre, qui recommande l'abjection d'ame et la mortification des sens ? C'est, sans doute, pour obliger les peuples à pratiquer ces maximes, que le sacerdoce, dans plusieurs états chrétiens, s'est emparé de la plus grande partie des richesses, et vit dans la splendeur, tandis que le reste des citoyens fait son salut dans la misère.

p235

Tels sont les avantages que la religion chrétienne procure aux sociétés politiques ; elle forme un état indépendant

dans l' état ; elle rend les  
peuples esclaves ; elle favorise la tyrannie  
des souverains, quand ils sont  
complaisans pour elle ; elle rend leurs  
sujets rebelles et fanatiques, quand ces  
souverains manquent de complaisance. Quand  
elle s' accorde avec la politique,  
elle écrase, elle avilit, elle appauvrit  
les nations, et les prive de  
science et d' industrie ; quand elle se  
sépare d' elle, elle rend les citoyens insociables,  
turbulens, intolérans et rebelles.  
Si nous examinons en détail les préceptes

p236

de cette religion, et les maximes  
qui découlent de ses principes,  
nous verrons qu' elle interdit tout ce  
qui peut rendre un état florissant.  
Nous avons déjà vu les idées d' imperfection,  
que le christianisme attache au  
mariage, et l' estime qu' il fait du célibat :  
ces idées ne sont point faites pour  
favoriser la population, qui est, sans  
contredit, la première source de  
puissance pour un état.  
Le commerce n' est pas moins contraire  
aux vues d' une religion, dont  
le fondateur prononce l' anathème contre  
les riches, et les exclut du royaume  
des cieux. Toute industrie est également  
interdite à des chrétiens parfaits,  
qui mènent une vie provisoire  
sur la terre, et qui ne doivent jamais  
s' occuper du lendemain.

p237

Ne faut-il pas qu' un chrétien soit  
aussi téméraire qu' inconséquent, lorsqu' il  
consent à servir dans les armées ?  
Un homme, qui n' est jamais en droit  
de présumer qu' il soit agréable à son  
dieu, ou *en état de grace* , n' est-il pas  
un extravagant de s' exposer à la damnation  
éternelle ? Un chrétien, qui a  
de la charité pour son prochain, et qui  
doit aimer ses ennemis, ne devient-il

pas coupable du plus grand des crimes,  
lorsqu' il donne la mort à un homme,  
dont il ignore les dispositions, et qu' il  
peut tout d' un coup précipiter dans  
l' enfer. Un soldat est un monstre dans  
le christianisme, à moins qu' il ne combatte  
pour la cause de Dieu. S' il meurt  
alors, il devient un martyr.

p238

Le christianisme déclara toujours la  
guerre aux sciences et aux connoissances  
humaines ; elles furent regardées  
comme un obstacle au salut ; *la science*  
*enfle*, dit un apôtre. Il ne faut, ni  
raison, ni étude, à des hommes qui  
doivent soumettre leur raison au joug  
de la foi. De l' aveu des chrétiens, les  
fondateurs de leur religion furent des  
hommes grossiers et ignorans, il faut  
que leurs disciples ne soient pas plus  
éclairés qu' eux, pour admettre les fables  
et les rêveries que ces ignorans  
révérés leur ont transmises. On a  
toujours remarqué, que les hommes  
les plus éclairés ne sont communément  
que de mauvais chrétiens.  
Indépendamment de la foi, que la  
science peut ébranler, elle détourne  
le chrétien de *l' oeuvre du salut* , qui est  
la seule véritablement nécessaire. Si la  
science est utile à la société politique,  
l' ignorance est bien plus utile à la  
religion et à ses ministres. Les siècles,

p239

dépourvus de science et d' industrie,  
furent des *siècles d' or* pour l' église de  
Jésus-Christ. Ce fut alors que les rois  
lui furent les plus soumis ; ce fut alors  
que ses ministres attirèrent dans leurs  
mains toutes les richesses de la société.  
Les prêtres d' une secte très-nombreuse  
veulent que les hommes, qui leur sont  
soumis, ignorent même les livres saints,  
qui contiennent les règles qu' ils doivent  
suivre. Leur conduite est sans

doute très-sage ; la lecture de la bible est la plus propre de toutes à désabuser un chrétien de son respect pour la bible.

p241

En un mot, en suivant à la rigueur les maximes du christianisme, nulle société politique ne pourroit subsister. Si l' on doutoit de cette assertion, que l' on écoute ce que disent les premiers docteurs de l' église, on verra que leur morale est totalement incompatible avec la conservation et la puissance d' un état. On verra que, selon Lactance, nul homme ne peut être soldat ; que, selon s Justin, nul homme ne doit se marier ; que, selon Tertullien, nul homme ne peut être magistrat ; que, selon s Chrysostome, nul homme ne doit faire le commerce ; que, suivant un très-grand nombre, nul homme ne doit étudier. Enfin, en joignant ces maximes à celles du sauveur du monde, il en résultera qu' un chrétien, qui, comme il le doit, tend à sa perfection, est le membre le plus inutile à son pays, à sa famille, à tous ceux qui l' entourent ; c' est un contemplateur oisif, qui ne pense qu' à l' autre vie, qui n' a rien de commun avec les intérêts de ce monde, et qui n' a rien de plus pressé

p242

que d' en sortir promptement. écoutons Eusèbe de Césarée, et voyons si le chrétien n' est pas un vrai fanatique, dont la société ne peut tirer aucun fruit. " le genre de vie, dit-il, de l' église chrétienne surpasse notre nature présente et la vie commune des hommes ; on n' y cherche, ni nôces, ni enfans, ni richesses ; enfin elle est totalement étrangere à la façon humaine de vivre ; elle ne s' attache qu' au culte divin ; elle n' est livrée qu' à un amour immense des choses célestes. Ceux qui

la suivent ainsi, presque détachés de la vie mortelle, et n' ayant que leurs corps sur la terre, sont tout en esprit dans le ciel, et l' habitent déjà comme des intelligences pures et célestes ; elles méprisent la vie des autres hommes " .

p243

Un homme, fortement persuadé des vérités du christianisme, ne peut, en effet, s' attacher à rien ici bas ; tout est pour lui une occasion de chute ; tout au moins le détourneroit de penser à son salut. Si les chrétiens, par bonheur, n' étoient inconséquens, et ne s' écartoient sans cesse de leurs spéculations sublimes, ne renonçoient à leur perfection fanatique, nulle société chrétienne ne pourroit subsister, et les nations, éclairées par l' evangile, rentreroient dans l' état sauvage. On ne verroit que des êtres farouches, pour qui le lien social seroit entierement brisé, qui ne feroient que prier et gémir dans cette vallée de larmes, et qui s' occuperoient de se rendre eux-mêmes, et les autres, malheureux, afin de mériter le ciel. Enfin, une religion, dont les maximes tendent à rendre les hommes intolérans, les souverains persécuteurs, les sujets, ou esclaves, ou rebelles ; une

p244

religion, dont les dogmes obscurs sont des sujets éternels de disputes ; une religion, dont les principes découragent les hommes, et les détournent de songer à leurs vrais intérêts ; une telle religion, dis-je, est destructive pour toute société.

## CHAPITRE 15

*de l' église, ou du sacerdoce des chrétiens.*

il y eut de tout tems des hommes  
qui surent mettre à profit les erreurs  
de la terre. Les prêtres de toutes les  
religions ont trouvé le moyen de fonder  
leur propre pouvoir, leurs richesses  
et leurs grandeurs, sur les craintes  
du vulgaire ; mais nulle religion n' eut  
autant de raisons que le christianisme,  
pour asservir les peuples au sacerdoce.  
Les premiers prédicateurs de l' evangile,  
les apôtres, les premiers prêtres  
des chrétiens, leur sont représentés

p245

comme des hommes tout divins, inspirés  
par l' esprit de Dieu, partageant  
sa toute-puissance. Si chacun de leurs  
successeurs ne jouit pas des mêmes prérogatives,  
dans l' opinion de quelques  
chrétiens, le corps de leurs prêtres,  
où l' église est continuellement illuminée  
par l' esprit saint, qui ne l' abandonne  
jamais ; elle jouit collectivement  
de l' infailibilité, et par conséquent ses  
décisions deviennent aussi sacrées que  
celles de la divinité même, ou ne sont  
qu' une révélation perpétuée.  
D' après ces notions si grandes, que  
le christianisme nous donne du sacerdoce,  
il doit, en vertu des droits qu' il  
tient de Jésus-Christ lui-même, commander  
aux nations, ne trouver aucun obstacle  
à ses volontés, faire plier les  
rois mêmes sous son autorité. Ne  
soyons donc point surpris du pouvoir  
immense que les prêtres chrétiens ont  
si longtems exercé dans le monde ; il  
dut être illimité, puisqu' il se fendoit

p246

sur l' autorité du tout-puissant ; il dut  
être despotique, parce que les hommes  
ne sont point en droit de restreindre  
le pouvoir divin ; il dut dégénérer en  
abus, parce que les prêtres, qui l' exercèrent,  
furent des hommes enivrés et  
corrompus par l' impunité.

Dans l'origine du christianisme, les apôtres, en vertu de la mission de J C prêchèrent l'évangile aux juifs et aux gentils ; la nouveauté de leur doctrine leur attira, comme on a vu, des prosélites dans le peuple ; les nouveaux chrétiens, remplis de ferveur pour leurs nouvelles opinions, formerent dans chaque ville des congrégations particulières, qui furent gouvernées par des hommes établis par les apôtres ; ceux-ci ayant reçu la foi de la première main, conserverent toujours l'inspection sur les différentes sociétés chrétiennes qu'ils avoient formées. Telle paroît être l'origine des *évêques*, ou *inspecteurs*, qui, dans l'église, se sont

p247

perpetués jusqu'à nous ; origine dont se glorifient les princes des prêtres du christianisme moderne. Dans cette secte naissante, on sait que les associés mirent leurs biens en commun ; il paroît que ce fut un devoir qui s'exigeoit avec rigueur ; puisque, sur l'ordre de s Pierre, deux des nouveaux chrétiens furent frappés de mort, pour avoir retenu quelque chose de leur propre bien. Les fonds résultans de cette communauté étoient à la disposition des apôtres, et après eux, des *inspecteurs*, ou *évêques*, ou *prêtres*, qui les remplacèrent ; et comme il faut que le prêtre

p248

*vive de l'autel*, on peut croire que ces évêques se payerent, par leurs propres mains, de leurs instructions, et furent à portée de puiser dans le trésor public. Ceux qui tenterent de nouvelles conquêtes spirituelles, furent obligés, sans doute, de se contenter des contributions volontaires de ceux qu'ils convertissoient. Quoi qu'il en soit, les trésors, amassés par la crédule piété des fidèles, devinrent l'objet

de la cupidité des prêtres, et mirent  
la discorde entr' eux ; chacun d' eux  
voulut gouverner, et disposer des deniers  
de la communauté : de-là des brigues,  
des factions, que nous voyons  
commencer avec l' église de Dieu.  
Les prêtres furent toujours ceux qui  
revinrent les premiers de la ferveur  
religieuse ; l' ambition et l' avarice durent  
bientôt les détromper des maximes

p249

désintéressées qu' ils enseignoient aux autres.  
Tant que le christianisme demeura  
dans l' abjection, et fut persécuté, ses  
évêques et ses prêtres, en discorde,  
combattirent sourdement, et leurs querelles  
n' éclatèrent point au-dehors ;  
mais lorsque Constantin voulut se fortifier  
des secours d' un parti devenu  
très-nombreux, et à qui son obscurité  
avoit permis de s' étendre, tout changea  
de face dans l' église ; les chefs des  
chrétiens, séduits par l' autorité, et  
devenus courtisans, se combattirent  
ouvertement : ils engagerent les souverains  
dans leurs querelles ; ils persécutèrent  
leurs rivaux, et peu-à-peu  
comblés d' honneurs et de richesses,  
on ne reconnut plus en eux les successeurs  
de ces pauvres apôtres, ou  
*messagers* , que Jésus avoit envoyés  
pour prêcher sa doctrine ; ils devinrent  
des princes, qui, soutenus par les armes  
de l' opinion, furent en état de

p250

faire la loi aux souverains eux-mêmes,  
et de mettre le monde en combustion.  
Le pontificat, par une imprudence  
fâcheuse, avoit été, sous Constantin,  
séparé de l' empire ; les empereurs  
eurent bientôt lieu de s' en repentir.  
En effet, l' évêque de Rome,  
de cette ville jadis maîtresse du monde,  
dont le seul nom étoit encore imposant  
pour les nations, sut profiter habilement

des troubles de l' empire, des invasions des barbares, de la foiblesse des empereurs, trop éloignés pour veiller sur leur conduite. Ainsi, à force de menées et d' intrigues, le pontife romain parvint à s' asseoir sur le trône des Césars. Ce fut pour lui que les émiles et les Scipions avoient combattu ; il fut regardé, dans l' occident, comme le monarque de l' église, comme l' évêque universel, comme le vicaire de J C sur la terre, enfin, comme l' organe infallible de la divinité.

p251

Si ces titres hautains furent rejetés dans l' orient, le pontife des romains régna sans concurrent sur la plus grande partie du monde chrétien ; il fut un dieu sur terre ; par l' imbécillité des souverains, il devint l' arbitre de leurs destinées ; il fonda une *théocratie* , ou un gouvernement divin, dont il fut le chef, et les rois furent ses lieutenans.

p252

Il les détrôna, il souleva les peuples contre eux, quand ils eurent l' audace de lui résister : en un mot, ses armes spirituelles, pendant une longue suite de siècles, furent plus fortes que les temporelles ; il fut en possession de distribuer des couronnes ; il fut toujours obéi par les nations abruties ; il divisa les princes, afin de régner sur eux, et son empire durerait encore aujourd' hui, si le progrès des lumières, dont les souverains paroissent pourtant si ennemis, ne les avoit peu-à-peu affranchis, ou si ces souverains, inconséquens aux principes de leur religion, n' avoient pas plutôt écouté l' ambition, que leur devoir.

p253

En effet, si les ministres de l' église ont reçu leur pouvoir de Jésus-Christ lui-même, c' est se révolter contre lui, que de résister à ses représentans. Les rois, comme les sujets, ne peuvent sans crime se soustraire à l' autorité de Dieu : l' autorité spirituelle venant du monarque céleste, doit l' emporter sur la temporelle, qui vient des hommes ; un prince vraiment chrétien doit être le serviteur de l' église, ou le premier esclave des prêtres.

Ne soyons donc point étonnés, si, dans les siècles d' ignorance, les prêtres furent plus forts que les rois, et furent toujours préférablement obéis par les peuples, plus attachés aux intérêts du ciel qu' à ceux de la terre. Chez

p254

des nations superstitieuses, la voix du très-haut et de ses interprètes doit être bien plus écoutée que celle du devoir, de la justice et de la raison. Un bon chrétien, soumis à l' église, doit être aveugle et déraisonnable, toutes les fois que l' église l' ordonne ; qui a droit de nous rendre absurdes, a le droit de nous commander des crimes. D' un autre côté, des hommes, dont le pouvoir sur la terre vient de Dieu même, ne peuvent dépendre d' aucun pouvoir : ainsi, l' indépendance du sacerdoce des chrétiens est fondée sur les principes de leur religion : aussi sut-il toujours s' en prévaloir. Il ne faut donc point s' étonner, si les prêtres du christianisme, enrichis et dotés par la générosité des rois et des peuples, méconnurent la vraie source de leur opulence et de leurs privilèges. Les hommes peuvent ôter ce que les

p255

hommes ont donné par surprise, ou par imprudence ; les nations, détrompées

de leurs préjugés, pourroient un jour réclamer contre des donations extorquées par la crainte, ou surprises par l' imposture. Les prêtres sentirent tous ces inconvénients ; ils prétendirent donc qu' ils ne tenoient que de Dieu seul ce que les hommes leur avoient accordé, et par un miracle surprenant, on les en crut sur leur parole.

p256

Ainsi, les intérêts du sacerdoce furent séparés de ceux de la société ; des hommes, voués à Dieu, et choisis pour être ses ministres, ne furent plus des citoyens ; ils ne furent point confondus avec des sujets profanes ; les loix et les tribunaux civils n' eurent plus aucun pouvoir sur eux ; ils ne furent jugés que par des hommes de leur propre corps. Par-là, les plus grands excès demeurèrent souvent impunis ; leur personne, soumise à Dieu seul, fut

p257

inviolable et sacrée. Les souverains furent obligés de défendre leurs possessions, et de les protéger, sans qu' ils contribuassent aux charges publiques, ou du moins ils n' y contribuèrent qu' autant qu' il convint à leurs intérêts ; en un mot, ces hommes révérés furent impunément nuisibles et méchants, et ne vécurent dans les sociétés, que pour les dévorer, sous prétexte de les repaître d' instructions, et de prier pour elles.

p258

En effet, depuis dix-huit siècles, quel fruit les nations ont-elles retiré de leurs instructions ? Ces hommes infaillibles ont-ils pu convenir entre eux sur les points les plus essentiels d' une

religion révélée par la divinité ? Quelle étrange révélation, que celle qui a besoin de commentaires et d'interprétations continuels ? Que penser de ces divines écritures, que chaque secte entend si diversement ? Les peuples, nourris sans cesse de l' instruction de tant de pasteurs ; les peuples, éclairés des lumières de l' évangile, ne sont, ni plus vertueux, ni plus instruits sur l' affaire la plus importante pour eux. On leur dit de se soumettre à l' église, et l' église n' est jamais d' accord avec elle-même ; elle s' occupe, dans tous les siècles, à réformer, à expliquer, à détruire, à rétablir sa céleste doctrine ; ses ministres créent au besoin de nouveaux dogmes, inconnus aux fondateurs de l' église. Chaque âge voit naître

p259

de nouveaux mystères, de nouvelles formules, de nouveaux articles de foi. Malgré les inspirations de l' esprit saint, le christianisme n' a jamais pu atteindre la clarté, la simplicité, la consistance, qui sont les preuves indubitables d' un bon système. Ni les *conciles* , ni les *canons* , ni cette foule de *décrets* et de lois, qui forment le code de l' église, n' ont pu jusqu' ici fixer les objets de la croyance de l' église. Si un payen sensé vouloit embrasser le christianisme, il seroit, dès les premiers pas, jetté dans la plus grande perplexité, à la vue des sectes multipliées, dont chacune prétend conduire le plus sûrement au salut, et se conformer le plus exactement à la parole de Dieu. Pour laquelle de ces sectes osera-t-il se déterminer, voyant qu' elles se regardent avec horreur, et que plusieurs d' entr' elles damnent impitoyablement toutes les autres ; qu' au lieu de se tolérer, elles se tourmentent et

p260

se persécutent ; et que celles, qui en ont le pouvoir, font sentir à leurs rivaux les cruautés les plus étudiées, et les fureurs les plus contraires au repos des sociétés ? Car, ne nous y trompons point, le christianisme, peu content de violenter les hommes, pour les soumettre extérieurement à son culte, a inventé l'art de tyranniser la pensée, et de tourmenter les consciences ; art inconnu à toutes les superstitions payennes. Le zèle des ministres de l'église ne se borne point à l'extérieur, ils fouillent jusque dans les replis du cœur ; ils violent insolentement son sanctuaire impénétrable ; ils justifient leurs sacrilèges et leurs ingénieuses cruautés, par le grand intérêt qu'ils prennent au salut des âmes. Tels sont les effets qui résultent nécessairement des principes d'une religion, qui croit que l'erreur est un crime digne de la colère de son dieu. C'est en conséquence de ces idées, que

p261

les prêtres, du consentement des souverains, sont chargés, dans certains pays, de maintenir la foi dans sa pureté. Juges dans leur propre cause, ils condamnent aux flammes ceux dont les opinions leur paroissent dangereuses ; entourés de délateurs, ils épient

p262

les actions et les discours des citoyens, et sacrifient à leur sûreté tous ceux qui leur font ombrage. C'est sur ces maximes abominables, que l'*inquisition* est fondée ; elle veut trouver des coupables, c'est l'être déjà, que de lui avoir donné des soupçons. Voilà les principes d'un tribunal sanguinaire, qui perpétue l'ignorance et l'engourdissement des peuples par-tout où la fausse politique des rois lui permet d'exercer ses fureurs. Dans des pays, qui se croient plus éclairés et

plus libres, nous voyons des évêques,  
qui n' ont point honte de faire signer  
des *formules* et des *professions de foi* à  
ceux qui dépendent d' eux ; ils leur font  
des questions captieuses. Que dis-je ?  
Les femmes même ne sont point exemptes  
de leurs recherches ; un prélat veut  
savoir leur sentiment sur des subtilités  
inintelligibles pour ceux mêmes qui  
les ont inventées.  
Les disputes, entre les prêtres du

p263

christianisme, firent naître des animosités,  
des haines, des hérésies. Nous  
en voyons, dès la naissance de l' église.  
Un système, fondé sur des merveilles,  
des fables, des oracles obscurs, doit  
être une source féconde de querelles.  
Au lieu de s' occuper de connoissances  
utiles, les théologiens ne s' occuperent  
jamais que de leurs dogmes ; au lieu  
d' étudier la vraie morale, et de faire  
connoître aux peuples leurs vrais devoirs,  
ils chercherent à faire des adhérens.  
Les prêtres du christianisme amuserent  
leur oisiveté par les spéculations  
inutiles d' une science barbare et énigmatique,  
qui, sous le nom de science de  
Dieu, ou de *théologie* , s' attira les  
respects du vulgaire. Ce système, d' une  
ignorance présomptueuse, opiniâtre et  
raisonnée, semblable au dieu des chrétiens,  
fut incompréhensible comme lui.  
Ainsi, les disputes nâquirent des disputes.  
Souvent des génies profonds, et  
dignes d' être regrettés, s' occuperent

p264

paisiblement de subtilités puériles, de  
questions oiseuses, d' opinions arbitraires,  
qui, loin d' être utiles à la société,  
ne firent que la troubler. Les peuples  
entrèrent dans des querelles qu' ils  
n' entendirent jamais ; les princes prirent  
la défense de ceux des prêtres  
qu' ils voulurent favoriser ; ils décidèrent

à coups d' épée l' orthodoxie ; et le parti qu' ils choisirent, accabla tous les autres ; car les souverains se croient toujours obligés de se mêler des disputes théologiques ; ils ne voyent pas, qu' en s' en mêlant, ils leur donnent de l' importance et du poids, et toujours les prêtres chrétiens appellerent des secours humains, pour soutenir des opinions, dont pourtant ils croyoient que Dieu leur avoit garanti la durée. Les héros, que nous trouvons dans les annales de l' église, ne nous montrent que des fanatiques opiniâtres, qui furent les victimes de leurs folles idées ; ou des persécuteurs furieux, qui traiterent

p265

leurs adversaires avec la plus grande inhumanité ; ou des factieux, qui troublèrent les nations. Le monde, du tems de nos peres, s' est dépeuplé, pour défendre des extravagances qui font rire une postérité, qui n' est pas moins insensée qu' eux. Presque dans tous les siècles, on se plaignit hautement des abus de l' église ; on parla de les réformer. Malgré cette prétendue réforme, *dans le chef et dans les membres de l' église*, elle fut toujours corrompue. Les prêtres avides, turbulens, séditieux, firent gémir les nations sous le poids de leurs vices, et les princes furent trop foibles pour les ramener à la raison. Ce ne fut que les divisions et les querelles de ces tyrans, qui diminuerent la pesanteur de leur joug, pour les peuples et pour les souverains. L' empire du pontife romain, après avoir duré un grand nombre de siècles, fut enfin ébranlé par des enthousiastes irrités,

p266

par des sujets rebelles, qui oserent examiner les droits de ce despote redoutable : plusieurs princes, fatigués de

leur esclavage et de leur pauvreté, embrassèrent des opinions qui les mirent à portée de s' emparer des dépouilles du clergé. Ainsi, l' unité de l' église fut déchirée, les sectes se multiplièrent, et chacune combattit pour défendre son système.

Les fondateurs de cette nouvelle secte, que le pontife de Rome traite de *novateurs* , d' *hérétiques* , et d' impies, renoncèrent, à la vérité, à quelques-unes de leurs anciennes opinions ; mais contents d' avoir fait quelques pas vers la raison, ils n' osèrent jamais secouer entièrement le joug de la superstition ; ils continuèrent à respecter les livres saints des chrétiens ; ils les regarderent comme les seuls guides des fidèles ; ils prétendirent y trouver les principes de leurs opinions ; enfin, ils mirent ces livres obscurs, où chacun peut

p267

trouver aisément tout ce qu' il veut, et où la divinité parle souvent un langage contradictoire, entre les mains de leurs sectateurs, qui, bientôt égarés dans ce labyrinthe tortueux, firent éclore de nouvelles sectes.

Ainsi, les chefs des sectes, les prétendus réformateurs de l' église, ne firent qu' entrevoir la vérité, ou ne s' attachèrent qu' à des minuties ; ils continuèrent à respecter les oracles sacrés des chrétiens, à reconnoître leur dieu cruel et bizarre ; ils admirent sa mythologie extravagante, ses dogmes opposés à la raison ; enfin, ils adoptèrent des mystères les plus incompréhensibles, en se rendant pourtant difficiles sur quelques autres. Ne soyons donc point surpris, si, malgré les réformes,

p268

le fanatisme, les disputes, les persécutions et les guerres se firent sentir dans toute l' Europe ; les rêveries des novateurs

ne firent que la plonger dans de nouvelles infortunes ; le sang coula de toutes parts, et les peuples ne furent, ni plus raisonnables, ni plus heureux. Les prêtres de toutes les sectes voulurent toujours dominer, et faire regarder leurs décisions comme infaillibles et sacrées : toujours ils persécuterent, quand ils en eurent le pouvoir ; toujours les nations se prêterent à leurs fureurs ; toujours les états furent ébranlés par leurs fatales opinions. L' intolérance et l' esprit de persécution sont de l' essence de toute secte qui aura le christianisme pour base ; un dieu cruel, partial, qui s' irrite des opinions des hommes, ne peut s' accommoder d' une religion douce et humaine. Enfin,

p269

dans toute secte chrétienne, le prêtre exercera toujours un pouvoir qui peut devenir funeste à l' état ; il y formera des enthousiastes, des hommes mystiques, des fanatiques, qui exciteront des troubles, toutes les fois qu' on leur fera entendre que la *cause de Dieu* le demande, que l' *église est en danger* , qu' il s' agit de combattre pour la *gloire* du très-haut. Aussi voyons-nous, dans les pays

p270

chrétiens, la puissance temporelle servilement soumise au sacerdoce, occupée à exécuter ses volontés, à exterminer ses ennemis, à travailler à sa grandeur, à maintenir ses droits, ses richesses, ses immunités. Dans presque toutes les nations soumises à l' évangile, les hommes les plus oisifs, les plus séditieux, les plus inutiles et les plus dangereux, sont les plus honorés et les mieux récompensés. La superstition du peuple lui fait croire qu' il n' en fait jamais assez pour les ministres de son dieu. Ces sentimens sont

les mêmes dans toutes les sectes.  
Par-tout les prêtres en imposent aux  
souverains, forcent la politique de  
plier sous la religion, et s'opposent  
aux institutions les plus avantageuses  
à l'état. Par-tout ils sont les  
instituteurs de la jeunesse, qu'ils remplissent,

p271

dès l'enfance, de leurs tristes préjugés.  
Cependant, c'est sur-tout dans les  
contrées, qui sont restées soumises au  
pontife romain, que le sacerdoce a  
toujours joui du plus haut degré de richesses  
et de pouvoir. La crédulité leur  
soumit les rois eux-mêmes ; ceux-ci  
ne furent que les exécuteurs de leurs  
volontés souvent cruelles ; ils furent  
prêts à tirer le glaive, toutes les fois  
que le prêtre l'ordonna. Les monarques  
de la secte romaine, plus  
aveugles que tous les autres, eurent,  
dans les ministres de l'église, une confiance  
imprudente, qui fut cause, que  
presque toujours ils se prêterent à leurs  
vues intéressées. Cette secte effaça toutes  
les autres, par ses fureurs intolérantes,  
et ses persécutions atroces. Son  
humeur turbulente et cruelle la rendit  
justement odieuse aux nations moins

p272

déraisonnables, c'est-à-dire, moins  
chrétiennes.  
N'en soyons point étonnés, la religion  
romaine fut purement inventée  
pour rendre le sacerdoce tout-puissant ;  
ses prêtres eurent le talent de s'identifier  
avec la divinité, leur cause fut  
toujours la sienne, leur gloire devint  
la gloire de Dieu, leurs décisions furent  
des oracles divins, leurs biens  
appartinrent au royaume du ciel ; leur

p273

orgueil, leur avarice, leurs cruautés,  
furent légitimés par les intérêts de  
leur céleste maître : bien plus, dans  
cette secte le prêtre vit son souverain  
à ses pieds, lui faire un humble aveu  
de ses fautes, et lui demander d' être  
réconcilié avec son dieu. Rarement  
vit-on le prêtre user de son ministère  
sacré pour le bonheur des peuples ;  
il ne songea point à reprocher aux  
monarques l' abus injuste de leur pouvoir,  
les misères de leurs sujets, les  
pleurs des opprimés ; trop timide, ou  
trop bon courtisan, pour faire tonner  
la vérité dans leurs oreilles, il ne leur  
parle point de ces vexations multipliées  
sous lesquelles les nations gémissent,  
de ces impôts onéreux qui les accablent,  
de ces guerres inutiles qui les  
détruisent, de ces invasions perpétuelles  
des droits du citoyen ; ces objets  
n' intéressent point l' église, qui  
seroit au moins de quelque utilité, si  
elle employoit son pouvoir pour mettre

p274

un frein aux excès des tyrans superstitieux.  
Les terreurs de l' autre monde  
seroient des mensonges pardonnables,  
si elles servoient à faire trembler  
les rois. Ce ne fut point là l' objet des  
ministres de la religion ; ils ne  
stipulerent presque jamais les intérêts des  
peuples ; ils encensèrent la tyrannie ;  
ils eurent de l' indulgence pour ses  
crimes réels ; ils lui fournirent des  
expiations aisées ; ils lui promirent le  
pardon du ciel, si elle entroit avec  
chaleur dans ses querelles. Ainsi, dans la  
religion romaine, le sacerdoce régna  
sur les rois ; il fut par conséquent assuré  
de régner sur les sujets. La superstition  
et le despotisme firent donc une  
alliance éternelle, et réunirent leurs  
efforts, pour rendre les peuples esclaves

p275

et malheureux. Le prêtre subjuga  
les sujets, par des terreurs religieuses,  
pour que le souverain pût les  
dévorer ; celui-ci, en récompense, accorda  
au prêtre la licence, l' opulence,  
la grandeur, et s' engagea à détruire  
tous ses ennemis.

Que dirons-nous de ces docteurs,  
que les chrétiens appellent *casuistes* ;  
de ces prétendus moralistes, qui ont  
voulu mesurer jusqu' où la créature  
peut, sans risquer son salut, offenser  
son créateur ? Ces hommes profonds  
ont enrichi la morale chrétienne d' un  
ridicule tarif de péchés ; ils savent le degré

p276

de colère que chaque péché excite  
dans la bile de l' être suprême. La  
vraie morale n' a qu' une mesure pour  
juger des fautes des hommes ; les plus  
graves sont celles qui nuisent le plus  
à la société. La conduite, qui fait tort  
à nous-mêmes, est imprudente et déraisonnable ;  
celle qui nuit aux autres,  
est injuste et criminelle.

Tout, jusqu' à l' oisiveté même, est  
récompensé dans les prêtres du christianisme.

De ridicules fondations font  
subsister dans l' aisance une foule de  
fainéans, qui dévorent la société, sans  
lui prêter aucun secours. Les peuples,  
déjà accablés par des impôts, sont  
encore tourmentés par des sangsues,  
qui leur font acheter chèrement des  
prieres inutiles, ou qu' ils font négligemment ;  
tandis que l' homme à talents,  
le sçavant industriel, le militaire  
courageux, languissent dans l' indigence,  
ou n' ont que le nécessaire,  
des moines paresseux, et des prêtres

p277

oisifs, jouissent d' une abondance honteuse  
pour les états qui la tolèrent.  
En un mot, le christianisme rend

les sociétés complices de tous les maux  
que leur font les ministres de la divinité ;  
ni l' inutilité de leurs prieres, prouvée  
par l' expérience de tant de siècles,  
ni les effets sanglans de leurs funestes  
disputes, ni même leurs débordemens  
et leurs excès, n' ont encore pu détromper  
les nations de ces hommes divins,  
à l' existence desquels elles ont la simplicité  
de croire leur salut attaché.

p278

## CHAPITRE 16

### *conclusion.*

tout ce qui a été dit jusqu' ici,  
prouve, de la façon la plus claire, que  
la religion chrétienne est contraire à  
la saine politique et au bien être des  
nations. Elle ne peut être avantageuse  
que pour des princes dépourvus de  
lumieres et de vertus, qui se croiront  
obligés de régner sur des esclaves, et  
qui, pour les dépouiller et les tyranniser  
impunément, se liguèrent avec le  
sacerdoce, dont la fonction fut toujours  
de les tromper au nom du ciel. Mais  
ces princes imprudens doivent se souvenir,  
que pour réussir dans leurs projets,  
ils ne peuvent se dispenser d' être  
eux-mêmes les esclaves des prêtres,  
qui tourneroient infailliblement contre  
eux leurs armes sacrées, s' ils leur  
manquoient de soumission, ou s' ils refusoient  
de servir leurs passions.

p279

Nous avons vu plus haut, que la  
religion chrétienne, par ses vertus  
fanatiques, par ses perfections insensées,  
par son zèle, n' est pas moins nuisible  
à la saine morale, à la droite raison,  
au bonheur des individus, à l' union des  
familles. Il est aisé de sentir qu' un  
chrétien, qui se propose un dieu lugubre

et souffrant, pour modèle, doit s' affliger sans cesse, et se rendre malheureux. Si ce monde n' est qu' un passage, si cette vie n' est qu' un pèlerinage, il seroit bien insensé de s' attacher à rien ici bas. Si son dieu est offensé, soit par les actions, soit par les opinions de ses semblables, il doit, s' il en a le pouvoir, les en punir avec sévérité, sans cela il manqueroit de zèle et d' affection pour ce dieu. Un bon chrétien doit, ou fuir le monde, ou s' y rendre incommode à lui-même et aux autres. Ces réflexions peuvent suffire pour répondre à ceux qui prétendent que

p280

le christianisme est utile à la politique et à la morale, et que, sans la religion, l' homme ne peut avoir de vertus, ni être un bon citoyen. L' inverse de cette proposition est sans doute bien plus vraie, et l' on peut assurer, qu' un chrétien parfait, qui seroit conséquent aux principes de sa religion, qui voudroit imiter fidèlement les hommes divins qu' elle lui propose comme des modèles, qui pratiqueroit des austérités, qui vivroit dans la solitude, qui porteroit leur enthousiasme, leur fanatisme, leur entêtement dans la société, un tel homme, dis-je, n' auroit aucunes vertus réelles, seroit, ou un membre inutile à l' état, ou un citoyen incommode et dangereux.

p281

à en croire les partisans du christianisme, il sembleroit qu' il n' existe point de morale dans les pays où cette religion n' est point établie : cependant, un coup d' oeil superficiel sur le monde, nous prouve qu' il y a des vertus par-tout ; sans elles, aucune société politique ne pourroit subsister. Chez les chinois, les indiens, les mahométans,

il existe, sans doute, de bons  
peres, de bons maris, des enfans dociles  
et reconnoissans, des sujets fidèles  
à leurs princes, et les gens de bien  
y seroient, ainsi que parmi nous, plus  
nombreux, s' ils étoient bien gouvernés,

p282

et si une sage politique, au lieu  
de leur faire enseigner, dès l' enfance,  
des religions insensées, leur donnoit  
des loix équitables, leur faisoit enseigner  
une morale pure, et non dépravée  
par le fanatisme, les invitoit à bien  
faire, par des récompenses, et les  
détournoit du crime, par des châtimens  
sensibles.

En effet, je le répète, il semble que  
par-tout la religion n' ait été inventée,  
que pour épargner aux souverains le  
soin d' être justes, de faire de bonnes  
loix, et de bien gouverner. La religion  
est l' art d' enivrer les hommes de  
l' enthousiasme, pour les empêcher de  
s' occuper des maux, dont ceux qui les  
gouvernent, les accablent ici bas. à  
l' aide des puissances invisibles, dont on  
les menace, on les force de souffrir en  
silence les misères dont ils sont affligés  
par les puissances visibles ; on leur  
fait espérer, que s' ils consentent à être  
malheureux en ce monde, ils seront  
plus heureux dans un autre.

p283

C' est ainsi que la religion est devenue  
le plus grand ressort d' une politique  
injuste et lâche, qui a cru qu' il falloit  
tromper les hommes, pour les gouverner  
plus aisément. Loin des princes  
éclairés et vertueux des moyens si  
bas ; qu' ils apprennent leurs véritables  
intérêts ; qu' ils sachent qu' ils sont liés  
à ceux de leurs sujets ; qu' ils sachent  
qu' ils ne peuvent être eux-mêmes réellement  
puissans, s' ils ne sont pas servis par  
des citoyens courageux, actifs,

industrieux et vertueux, attachés à la  
personne de leurs maîtres ; que ces  
maîtres sachent enfin, que l'attachement  
de leurs sujets ne peut être fondé  
que sur le bonheur qu' on leur procure.  
Si les rois étoient pénétrés de ces importantes  
vérités, ils n' auroient besoin,  
ni de religion, ni de prêtres,  
pour gouverner les nations. Qu' ils  
soient justes, qu' ils soient équitables,  
qu' ils soient exacts à récompenser les  
talens et les vertus, et à décourager

p284

l' inutilité, les vices et le crime, et bientôt  
leurs états se rempliront de citoyens  
utiles, qui sentiront que leur  
propre intérêt les invite à servir la patrie,  
à la défendre, à chérir le souverain,  
qui sera l' instrument de sa félicité ;  
ils n' auront besoin, ni de révélation,  
ni de mystères, ni de paradis,  
ni d' enfer, pour remplir leurs devoirs.  
La morale sera toujours vaine, si  
elle n' est appuyée par l' autorité suprême.  
C' est le souverain qui doit être le  
souverain pontife de son peuple ; c' est  
à lui seul qu' il appartient d' enseigner  
la morale, d' inviter à la vertu, de forcer  
à la justice, de donner de bons  
exemples, de réprimer les abus et les  
vices. Il affoiblit sa puissance, dès qu' il  
permet qu' il s' élève, dans ses états,  
une puissance, dont les intérêts sont  
divisés des siens, dont la morale n' a  
rien de commun avec celle qui est nécessaire  
à ses sujets, dont les principes

p285

sont directement contraires à ceux  
qui sont utiles à la société. C' est pour  
s' être reposés de l' éducation, sur des  
prêtres enthousiastes et fanatiques, que  
les princes chrétiens n' ont dans leurs  
états que des superstitieux, qui n' ont  
d' autre vertu qu' une foi aveugle, un  
zèle emporté, une soumission peu raisonnée

à des cérémonies puériles, en  
un mot, des notions bizarres, qui  
n' influent point sur leur conduite, ou  
ne la rendent point meilleure.  
En effet, malgré les heureuses influences  
qu' on attribue à la religion  
chrétienne, voyons-nous plus de vertus  
dans ceux qui la professent, que  
dans ceux qui l' ignorent ? Les hommes,  
rachetés par le sang d' un dieu  
même, sont-ils plus justes, plus réglés,  
plus honnêtes que d' autres ? Parmi  
ces chrétiens, si persuadés de leur  
religion, sans doute qu' on ne trouve  
point d' oppressions, de rapines, de  
fornications, d' adultères ? Parmi ces

p286

courtisans pleins de foi, on ne voit,  
ni intrigues, ni perfidies, ni calomnies ?  
Parmi ces prêtres, qui annoncent  
aux autres des dogmes redoutables,  
des châtimens terribles, comment  
trouveroit-on des injustices, des  
vices, des noirceurs ? Enfin, sont-ce  
des incrédules, ou *des esprits forts* ,  
que ces malheureux, que leurs excès  
font tous les jours conduire au supplice ?  
Tous ces hommes sont des  
chrétiens, pour qui la religion n' est  
point un frein, qui violent sans cesse  
les devoirs les plus évidens de la  
morale, qui offensent sciemment un dieu  
qu' ils savent avoir irrité, et qui se flattent,  
à la mort, de pouvoir, par un  
repentir tardif, appaiser le ciel, qu' ils ont  
outragé pendant tout le cours de leur vie.  
Nous ne nierons point cependant,  
que la religion chrétienne ne soit quelquefois  
un frein pour quelques ames  
timorées, qui n' ont point la fougue,

p287

ni l' énergie malheureuse, qui font commettre  
les grands crimes, ni l' endurcissement,  
que l' habitude du vice fait  
contracter. Mais ces ames timides eussent

été honnêtes, même sans religion ;  
la crainte de se rendre odieux à leurs  
semblables, d'encourir le mépris, de  
perdre leur réputation, eussent également  
retenu des hommes de cette trempe.  
Ceux qui sont assez aveugles  
pour fouler aux pieds ces considérations,  
les mépriseront également, malgré  
toutes les menaces de la religion.  
On ne peut pas nier non plus, que  
la crainte d'un dieu, qui voit les pensées  
les plus secrètes des hommes, ne  
soit un frein pour bien des gens ; mais  
ce frein ne peut rien sur les fortes passions,  
dont le propre est d'aveugler sur  
tous les objets nuisibles à la société.  
D'un autre côté, un homme habituellement  
honnête, n'a pas besoin d'être vu,  
pour bien faire ; il craint d'être  
obligé de se mépriser lui-même, d'être

p288

forcé de se haïr, d'éprouver des remords,  
sentimens affreux pour quiconque  
n'est pas endurci dans le crime.  
Que l'on ne nous dise point, que, sans  
la crainte de Dieu, l'homme ne peut  
éprouver des remords. Tout homme,  
qui a reçu une éducation honnête, est  
forcé d'éprouver en lui-même un  
sentiment douloureux, mêlé de honte et  
de crainte, toutes les fois qu'il envisage  
les actions deshonorantes, dont  
il a pu se souiller : il se juge souvent  
lui-même, avec plus de sévérité que ne  
feroient les autres ; il redoute les regards  
de ses semblables ; il voudroit  
se fuir lui-même, et c'est là ce qui constitue  
les remords.  
En un mot, la religion ne met aucun  
frein aux passions des hommes,  
que la raison, que l'éducation, que la  
saine morale ne puissent y mettre bien  
plus efficacement. Si les méchants  
étoient assurés d'être punis, toutes les  
fois qu'il leur vient en pensée de commettre

p289

une action deshonnête, ils seroient forcés de s' en désister. Dans une société bien constituée, le mépris devrait toujours accompagner le vice, et les châtimens suivre le crime ; l' éducation, guidée par les intérêts publics, devrait toujours apprendre aux hommes à s' estimer eux-mêmes, à redouter le mépris des autres, à craindre l' infamie plus que la mort. Mais cette morale ne peut être du goût d' une religion, qui dit de se mépriser, de se haïr, de fuir l' estime des autres, de ne chercher à plaire qu' à un dieu, dont la conduite est inexplicable. Enfin, si la religion chrétienne est, comme on le prétend, un frein aux crimes cachés des hommes, si elle opère des effets salutaires sur quelques individus, ces avantages si rares, si foibles, si douteux, peuvent-ils être comparés aux maux visibles, assurés et immenses, que cette religion a produits sur la terre ? Quelques crimes obscurs

p290

prévenus, quelques conversions inutiles à la société, quelques repentirs stériles et tardifs, quelques futiles restitutions, peuvent-ils entrer dans la balance vis-à-vis des dissensions continuelles, des guerres sanglantes, des massacres affreux, des persécutions, des cruautés inouïes, dont la religion chrétienne fut la cause et le prétexte depuis sa fondation ? Contre une pensée secrète que cette religion fait étouffer, elle arme des nations entières pour leur destruction réciproque ; elle porte l' incendie dans le coeur d' un million de fanatiques ; elle met le trouble dans les familles et dans les états ; elle arrose la terre de larmes et de sang. Que le bon sens décide, après cela, des avantages que procure aux chrétiens la *bonne nouvelle* que leur dieu est venu leur annoncer. Beaucoup de personnes honnêtes, et convaincues des maux que le christianisme fait aux hommes, ne laissent

p291

pas de le regarder comme un mal nécessaire,  
et que l' on ne pourroit, sans  
danger, chercher à déraciner. L' homme,  
nous disent-ils, est superstitieux ;  
il lui faut des chimères ; il s' irrite, lorsqu' on  
veut les lui ôter. Mais je réponds,  
que l' homme n' est superstitieux, que  
parce que dès l' enfance tout contribue  
à le rendre tel ; il attend son bonheur  
de ses chimères, parce que son gouvernement  
trop souvent lui refuse des réalités ;  
il ne s' irritera jamais contre ses  
souverains, quand ils lui feront du  
bien ; ceux-ci seront alors plus forts  
que les prêtres et que son dieu.  
En effet, c' est le souverain seul qui  
peut ramener les peuples à la raison ;  
il obtiendra leur confiance et leur amour,  
en leur faisant du bien ; il les  
détrompera peu-à-peu de leurs chimères,  
s' il en est lui-même détrompé ;  
il empêchera la superstition de nuire,  
en la méprisant, en ne se mêlant jamais  
de ses futiles querelles, en la divisant,

p292

en autorisant la tolérance des  
différentes sectes, qui se battront réciproquement,  
qui se démasqueront, qui  
se rendront mutuellement ridicules :  
enfin, la superstition tombera d' elle-même,  
si le prince, rendant aux esprits la  
liberté, permet à la raison de  
combattre ses folies. La vraie tolérance  
et la liberté de penser sont les véritables  
contrepoisons du fanatisme religieux ;  
en les mettant en usage, un  
prince sera toujours le maître dans ses  
états ; il ne partagera point sa puissance  
avec des prêtres séditieux, qui  
n' ont point de pouvoir contre un prince  
éclairé, ferme et vertueux. L' imposture  
est timide, les armes lui tombent  
des mains à l' aspect d' un monarque  
qui ose la mépriser, et qui est soutenu

par l' amour de ses peuples et par  
la force de la vérité.  
Si une politique criminelle et ignorante  
a presque partout fait usage de  
la religion, pour asservir les peuples,

p293

et les rendre malheureux, qu' une politique  
vertueuse et plus éclairée l' affoiblisse  
et l' anéantisse peu-à-peu, pour  
rendre les nations heureuses ; si  
jusqu' ici l' éducation n' a servi qu' à former  
des enthousiastes et des fanatiques,  
qu' une éducation plus sensée forme de  
bons citoyens ; si une morale, étayée  
par le merveilleux, et fondée sur l' avenir,  
n' a point été capable de mettre  
un frein aux passions des hommes,  
qu' une morale, établie sur les besoins  
réels et présens de l' espèce humaine,  
leur prouve que, dans une société bien  
constituée, le bonheur est toujours la  
récompense de la vertu ; la honte, le  
mépris et les châtimens, sont la solde  
du vice et les compagnons du crime.  
Ainsi, que les souverains ne craignent  
point de voir leurs sujets détrompés  
d' une superstition qui les asservit eux-mêmes,  
et qui, depuis tant de siècles,  
s' oppose au bonheur de leurs états.  
Si l' erreur est un mal, qu' ils lui opposent

p294

la vérité ; si l' enthousiasme est  
nuisible, qu' ils le combattent avec  
les armes de la raison ; qu' ils relèguent en  
Asie une religion enfantée par l' imagination  
ardente des orientaux ; que  
notre Europe soit raisonnable, heureuse  
et libre ; qu' on y voye régner  
les moeurs, l' activité, la grandeur  
d' ame, l' industrie, la sociabilité, le  
repos ; qu' à l' ombre des loix, le souverain  
commande et le sujet obéisse ; que  
tous deux jouissent de la sûreté. N' est-il  
donc point permis à la raison d' espérer  
qu' elle répandra quelque jour

un pouvoir depuis si longtemps usurpé  
par l' erreur, l' illusion et le prestige ?  
Les nations ne renonceront-elles jamais  
à des espérances chimériques, pour  
songer à leurs véritables intérêts ? Ne  
secoueront-elles jamais le joug de ces  
prêtres hautains, de ces tyrans sacrés,  
qui seuls sont intéressés aux erreurs de  
la terre ? Non, gardons-nous de le  
croire ; la vérité doit à la fin triompher

p295

du mensonge ; les princes et les peuples,  
fatigués de leur crédulité, recourront  
à elle ; la raison brisera leurs chaînes ;  
les fers de la superstition se rompront  
à sa voix souveraine, faite pour  
commander sans partage à des êtres  
intelligens. *amen.*

CHAPITRE 3